



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

**FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES**



**FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES**

Catherine Ellyson

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (science politique)

GRADE / DEGRÉ

École d'études politiques

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

**Patriotisme et critique de l'exclusion chez Nicolas Machiavel:
Sur ces femmes qui menacent la patrie**

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Prof. Dimitrios Karmis

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

Prof. Dalie Giroux

Prof. Paul Saurette

Gary W. Slater

Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

**PATRIOTISME ET CRITIQUE DE L'EXCLUSION CHEZ NICOLAS MACHIAVEL:
SUR CES FEMMES QUI MENACENT LA PATRIE**

Catherine Ellyson

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences du programme de maîtrise es arts en science politique

École d'études politiques
Faculté des sciences sociales
Université d'Ottawa



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-59869-6
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-59869-6

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

RÉSUMÉ

Les innombrables interprétations de l'œuvre de Nicolas Machiavel se succèdent et se contredisent depuis cinq cents ans, mais il en est bien peu pour douter des préjugés défavorables qu'elle véhicule envers les femmes. Sans découvrir chez l'auteur florentin un féminisme improbable, la présente thèse propose de retourner profondément dans ses textes politiques pour reconstituer la critique disséminée qu'il fait de l'exclusion et voir si, ultimement, elle peut et doit s'appliquer à celle des femmes. La prémisse sur laquelle se construit l'interprétation est que la politique machiavélienne – ce dispositif théorique, cette vision particulière de l'histoire – a pour fin ultime la gloire et la durée de la patrie. Partant, nous faisons l'hypothèse que l'exclusion, même celle des femmes, est critiquée implicitement dans la politique machiavélienne en raison de la menace qu'elle pose pour la patrie.

REMERCIEMENTS

Mon expérience à l'Université d'Ottawa fut riche et surprenante. Pour cela, je remercie l'école d'études politiques d'avoir considéré en 2006 ma demande d'admission bien tardive. L'eût-elle disqualifiée, que je serais peut-être encore serveuse à Toronto. Merci aux professeurs de l'École qui, par la diversité de leurs vues, styles et intérêts, façonnent et protègent un espace précieux de réflexion et de collégialité. Animant cet espace d'une vivacité qui n'existerait pas sans eux, merci aux étudiants et amis inspirants qui firent de mes deux années ici un passage décisif et lumineux : Mireille Paquet, Émilie Dionne, Cristina Morar, Jean-François Bissonnette, Émilie Bernier, Tina Lafrance, Martin Parrot, Éric Malette, Rébecca Lavoie et tant d'autres encore. C'est par l'image que vous renvoyez de notre occupation commune que je me considère si privilégiée de l'avoir choisie. Merci à mon directeur, Dimitrios Karmis, pour la liberté entière dont j'eus le privilège de bénéficier durant la rédaction de cette thèse et pour les encouragements dont il me fit l'honneur depuis notre première rencontre. Merci à mon père pour son enthousiasme toujours exagéré devant mes projets et à ma mère pour ne pas toujours me prendre au sérieux et pour parler d'autre chose que de politique avec moi. Merci enfin à Frédéric, mon amoureux, pour sa sévérité et son insolence qui agissent sur moi tel un vaccin contre la complaisance, universitaire et autre.

Pour les généreuses et très utiles bourses m'ayant été accordées, je suis également reconnaissante envers le Conseil de Recherche en Science Humaine du Canada (CRSH) et la faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université d'Ottawa.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	I
REMERCIEMENTS	II
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : PRÉSENTATION DE LA THÈSE	9
1.1. <u>INTRODUCTION</u>	9
1.2. <u>REVUE DES ÉCRITS</u>	10
1.2.1. <i>VIRTÙ ET FORTUNA</i>	11
1.2.2. <i>LE MACHISME DE L'ŒUVRE</i>	20
1.3. <u>QUESTION DE RECHERCHE</u>	26
1.4. <u>APPROCHES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES</u>	27
1.4.1. <i>POUR UN FÉMINISME RÉVISIONNISTE</i>	28
1.4.2. <i>POUR UNE HERMÉNEUTIQUE GADAMÉRIENNE</i>	31
1.4.3. <i>POUR UNE ÉTUDE DES PERSONNAGES</i>	35
1.5. <u>PROPOSITION DE RECHERCHE</u>	38
CHAPITRE 2 : PATRIOTISME ET POLITIQUE MACHIAVÉLIENNE	39
2.1. <u>INTRODUCTION</u>	39
2.2. <u>SUR LA NATURE HUMAINE MAUVAISE ET L'ÉLEVATION PATRIOTIQUE</u>	40
2.3. <u>SUR LA VIRTÙ ET LA FORTUNA</u>	55
2.3.1. <i>VIRTÙ : FIXITÉ ET FLUIDITÉ</i>	56
2.3.2. <i>FORTUNA INDIVIDUELLE</i>	60
2.3.3. <i>FORTUNA COLLECTIVE</i>	61
2.3.4. <i>FORTUNA ÉVÉNEMENTIELLE</i>	72
2.3.5. <i>CONCLUSION SUR LA FORTUNA ET LA VIRTÙ</i>	76
2.5. <u>CONCLUSION SUR LA POLITIQUE MACHIAVÉLIENNE</u>	79
CHAPITRE 3 : SUR LA CRITIQUE MACHIAVÉLIENNE DE L'EXCLUSION	81
3.1. <u>INTRODUCTION</u>	81
3.2. <u>CONFLITS POLITIQUES ET EXCLUSION : DES DIFFÉRENCES ENTRE ROME ET FLORENCE</u>	82
3.3. <u>EXCLUSION : CAUSES ET PRODUITS</u>	90
3.3.1. <i>LES AMBITIEUX FOMENTEURS D'EXCLUSION</i>	90
3.3.2. <i>LES EXCLUS MACHIAVÉLIENS ET LEURS RÉACTIONS</i>	93
3.3.3. <i>L'EXCLUSION COMME VENGEANCE DE L'EXCLUSION</i>	99
3.3.4. <i>LES ERREURS POLITIQUES FATALES</i>	103
3.4. <u>UNE CRITIQUE MACHIAVÉLIENNE SUR L'EXCLUSION?</u>	104
3.5. <u>CONCLUSION : LES ERREURS POLITIQUES FATALES</u>	109
CHAPITRE 4: LES FEMMES ET LA CRITIQUE MACHIAVÉLIENNE DE L'EXCLUSION	111
4.1. <u>INTRODUCTION</u>	111
4.2. <u>MACHIAVEL ET LA FORTUNA DES FEMMES</u>	112
4.2.1. <i>LES CONVENTIONS DE GENRE ET LA FEMME IDÉALE</i>	112
4.2.2. <i>LES FEMMES ET LES INSTITUTIONS : CONSÉQUENCES DES CONVENTIONS DE GENRE</i>	115
4.2.3. <i>MACHIAVEL SUR LES FEMMES EN GÉNÉRAL</i>	119

4.3. <u>SUR LES FEMMES EN PARTICULIER : LES PERSONNAGES FÉMININS MIS EN SCÈNE</u>	125
4.3.1. <i>LES FEMMES CONVENTIONNELLES ET QUASI CONVENTIONNELLES</i>	128
4.3.2. <i>LES FEMMES NON CONVENTIONNELLES</i>	132
4.3.3. <i>RÉUSSITES ET ERREURS DES FEMMES NON CONVENTIONNELLES</i>	144
4.4. <u>CONCLUSION : LES FEMMES, CES EXCLUES? IMPLICATIONS THÉORIQUES</u>	152
CONCLUSION	155
BIBLIOGRAPHIE	162
ANNEXE 1	169
ANNEXE 2	170
ANNEXE 3	177

INTRODUCTION

« La liberté comme inhérente à l'action est peut-être illustrée le mieux par le concept machiavélien de *virtù*, l'excellence avec laquelle l'homme répond aux occasions que le monde lui révèle sous la forme de la *fortuna* » (Arendt, 1973, 198).

Sur la voie de comprendre la situation des êtres les moins conformes aux caractéristiques du « citoyen idéal » en vigueur à une époque donnée, on risque souvent de basculer dans l'une ou l'autre des perspectives extrêmes. En effet, à force de concevoir les exclus comme les produits innocents de rapports sociaux qui les dépassent entièrement, on risque d'oublier de leur reconnaître un libre-arbitre, la possibilité d'intervenir politiquement dans le cours des choses qui les baigne. À l'opposé, à trop vouloir mettre d'emphasis sur ce libre-arbitre, on finit par déresponsabiliser la société des ratés lui étant inhérentes. Ce débat prenant place sur le continuum entre liberté de choix et déterminisme fait rage depuis fort longtemps entre les intellectuels et au sein même de ces derniers. Près de nous, William Connolly questionne les influences de ces deux positions extrêmes sur le traitement des criminels (Connolly, 1995, 48) et Leonard Feldman se pose la même question quant au traitement réservé aux itinérants urbains (Feldman, 2004, 6). Pour nous, la meilleure perspective afin de comprendre et d'améliorer la situation des exclus se trouve à mi-chemin entre les positions extrêmes : un point à partir duquel on conçoit l'exclusion comme le produit de luttes constantes, luttes qui auraient pu et pourraient à l'avenir se solder dans des arrangements différents et/ou plus justes des pouvoirs et des ressources.

Quoi qu'il en soit, c'est dans le cadre de telles recherches que notre attention se porta de nouveau sur l'œuvre de Nicolas Machiavel. Bien qu'il soit reconnu pour la dureté de son propos et pour la ruse et la tromperie qu'il rend inséparables de la politique, conçue comme une affaire d'apparences plutôt que de réalité, plusieurs interprétations de l'œuvre en ont souligné le contenu manifestement républicain. Quentin Skinner, par exemple, retrace chez Machiavel une association indispensable et inextricable entre la liberté individuelle et celle collective :

c'est uniquement si chacun consent à mettre ses talents à la disposition de la communauté que le *bien public* peut être maintenu et le contrôle par les intérêts privés ou factionnels peut être évité ; et c'est seulement dans ce cas que la liberté personnelle de chaque individu peut en conséquence être sécurisée (Skinner, 1991, 38).

Pour Chantal Mouffe, cette idée de Machiavel est nécessaire pour le développement d'une philosophie politique de démocratie radicale (Mouffe, 1993, 19). D'autres sont allés jusqu'à qualifier le propos de Machiavel de fondamentalement contestataire, voire révolutionnaire. (Gramsci, 1983; Althusser, 1997B; Vatter, 2003). Ce sont les interprétations soulignant le caractère contestataire et désespérément politique de la pensée de Machiavel, et accordant une grande attention à son analyse des conflits politiques et sociaux, qui nous interpellent le plus.

Pour faire le pont entre les deux préoccupations présentées jusqu'ici comme sous-tendant la thèse – préoccupations pour les questions d'exclusion et pour l'œuvre de Machiavel –, disons que nous avons eu l'intuition qu'il se trouvait dans cette oeuvre une critique pertinente de l'exclusion. Celle-ci, sans ignorer le moindrement les déterminations sociales favorisant ou défavorisant les divers citoyens, attribue néanmoins à l'exclu, au marginal, une responsabilité, une possibilité inexpugnable d'agir politiquement. Pour

Machiavel, ainsi, la moitié de nos échecs et de nos réussites sont le fruit de la *fortuna* alors que l'autre moitié est l'œuvre de la *virtù*, du libre arbitre (Machiavel, P, 365). L'exclu chez Machiavel, aussi longtemps qu'il est en vie, conserve la possibilité pratique de prendre sa revanche, de détruire ce qui a tenté de le détruire. Pour nous, le conflit politique si valorisé par l'auteur n'aboutit pas dans la consolidation de l'exclusion, mais évite précisément qu'une telle consolidation ne survienne. L'exclusion est, pour lui, le résultat provisoire, l'aménagement jamais terminé, jamais complètement satisfaisant et surtout, jamais naturel, d'une lutte interminable pour l'attribution des pouvoirs et des ressources. Pour parvenir à saisir l'occasion si elle se présente, les êtres humaines *animosi*¹ doivent entraîner leur corps et leur esprit à cette fin. En effet, peu importe combien désespérée est leur situation, ils ne peuvent écarter de leur perspective un retournement favorable de la *fortuna*. Et, comme « ils ignorent quel est son but; et comme elle n'agit que par des voies obscures et détournées, il leur reste toujours l'espérance; et dans cette espérance, ils doivent puiser la force de ne jamais s'abandonner, en quelques *infortuna* et misère qu'ils se trouvent » (Machiavel, D, 597). Il semble donc que les exclus – Pausanias ou Dante par exemple – soient présentés par Machiavel comme des êtres humains actifs, impliqués dans des rapports de force mouvants, plutôt qu'en tant que victimes impassibles et détruites. S'ils sont écartés des choses de leur patrie, ils demeurent actifs, mais autrement; ne serait-ce que pour venger l'injustice dont leur patrie peu reconnaissante les frappe.

¹ Pour rendre le plus entièrement possible le sens des concepts machiavéliens les plus typiques – *animo*, *virtù*, *fortuna*, *condottierro*, *fuoruscito* – nous les désignerons par les mots en langue originale italienne. Il est à noter que les noms et adjectifs qualificatifs se termineront, sauf exceptions, au féminin singulier en *a*, au féminin pluriel en *e*, au masculin singulier en *o* et au masculin pluriel en *i*. Cela ira donc, pour l'adjectif de *virtù*, comme suit : *virtuoso*, *virtuosi*, *virtuosa*, *virtuose*.

En même temps que la critique machiavélienne de l'exclusion paraît prometteuse pour l'élaboration d'une théorie de l'exclusion qui ne soit pas victimaire, en d'autres mots, qui ne nie pas aux exclus la capacité d'agir politiquement, l'œuvre de Machiavel comme telle présente des défauts qui menacent de l'infecter entièrement. En effet, elle laisse en général le goût amer du machisme et de la misogynie; il faut donc s'assurer que la critique machiavélienne ne porte pas inextricablement les stigmates de ces travers. Si elle s'avère effectivement pertinente, cette critique doit pouvoir appréhender l'une des exclusions historiques les plus massives et durables, c'est-à-dire celle ayant interdit aux femmes l'accès à la place publique. On peut donc dire que notre thèse met la critique machiavélienne à l'essai, en attendant de voir si elle répond à nos critères en matière de compréhension du phénomène de l'exclusion. Il s'agira aussi de voir s'il est possible d'adopter une position féministe sans pour autant rejeter du revers de la main les textes et les expériences réputés machistes. Des tentatives semblables ont déjà été tentées dans les théories féministes. L'exemple le plus probant en est peut-être l'excellent livre d'Arlene Saxonhouse, *Women in the History of Political Thought* (Saxonhouse, 1985). Notre approche souhaite, dans cette lignée, faire une *histoire révisionniste*, déterrer des bribes de sens et des héroïnes politiques là où on s'attendait le moins à les trouver.

La question de recherche est la suivante : *la politique machiavélienne comporte-t-elle une critique implicite de l'exclusion des femmes?* L'hypothèse de recherche est que la politique machiavélienne, ayant pour fin ultime la gloire et la durée de la patrie, comporte une critique de l'exclusion en ce que celle-ci s'avère dangereuse pour la patrie. Une considération plus grande des femmes par les institutions et les spectateurs éviterait que leur

animo, leur fougue naturelle, ne devienne un danger pour la patrie. L'interprétation de Machiavel proposée focalise donc particulièrement sur sa critique de l'exclusion et, ultimement, sur l'application de cette critique à l'exclusion des femmes.

Dans le premier chapitre, nous exposons les éléments qui menèrent au choix de la question de recherche et, de là, jusqu'à l'hypothèse de recherche. Il s'agit d'abord de procéder à une revue des écrits afin de situer notre interprétation et de mettre en place, grâce aux commentaires de l'œuvre, les termes qui nous suivront tout au long de la thèse, à savoir la *virtù*, la *fortuna* et la politique machiavélienne. Nous expliquons ensuite l'approche théorique orientant notre interprétation, au carrefour de l'herméneutique gadamérienne, d'un féminisme révisionniste et non-victimaire et de l'étude des personnages singuliers.

La définition de la politique machiavélienne dont le premier chapitre nous aura munis est étoffée tout au long du deuxième chapitre. En fait, ce chapitre est d'une importance fondamentale dans la démarche, car il établit la prémisse sur laquelle prendra place toute l'interprétation. Il s'agit de montrer que la politique machiavélienne ne fonctionne pas – comme cela est si souvent affirmé – autour des deux seuls éléments que sont la *virtù* et la *fortuna*, mais autour de quatre, ajoutant aux deux premiers le jugement du spectateur et la fin ultime de gloire et de durée de la patrie. C'est précisément parce qu'il décèle chez ses semblables une nature humaine fondamentalement mauvaise et perverse que la pensée de Machiavel est désespérément politique, qu'elle appelle à la fondation et au maintien d'une patrie glorieuse, c'est-à-dire historique. C'est seulement dans la fondation d'une patrie et dans la participation à cette patrie que l'être humain peut dépasser sa nature misérable et petite. Le fait d'attribuer une fin ultime à la politique machiavélienne ouvre des possibilités interprétatives majeures. Entre autres, il devient faisable et pertinent d'étudier la critique

machiavélienne de l'exclusion. En outre, ce chapitre présente la *virtù* comme le moyen reconnu approprié par les conventions, les institutions et les spectateurs, face à une *fortuna* donnée, de servir la gloire et la durée de la patrie.

Partant de là, le troisième chapitre tente de voir jusqu'à quel point et de quelle manière l'exclusion nuit à la patrie. Après avoir déterminé que c'est le niveau d'exclusion qui distingue les conflits souhaitables à Rome des conflits déplorables à Florence, nous identifions les conséquences défavorables pour la patrie de l'exclusion. L'observation des personnages singuliers participants de l'exclusion nous permet par la suite de constater une tendance chez eux à commettre quatre erreurs fatales à la patrie, à savoir l'aliénation à leur cause des autres citoyens, puis le recours aux forteresses, aux forces d'autrui et aux conspirations. En raison des périls pour la patrie que provoque et exacerbe l'exclusion, nous concluons que la politique machiavélienne comporte une double critique de l'exclusion. D'abord, elle la critique en ce qu'elle oblige la patrie à se dispenser de la *virtù* potentielle et du génie varié d'un grand nombre de citoyens qui n'intégreront pas les institutions politiques et militaires. Deuxièmement, l'exclusion abandonne à elle-même l'*animo*, cette force qui est la matière première à la fois de la *virtù* et de la destructivité. Ce faisant, elle laisse la voie ouverte pour que l'*animo* se transforme en ambition contraire à l'intérêt de la patrie ou, plus directement, en une colère dangereuse envers elle.

Dans le dernier chapitre, nous abordons directement la question des femmes dans la Florence du 16^e siècle et dans l'œuvre de Machiavel. L'objectif est bien sûr de déterminer si la critique machiavélienne de l'exclusion peut et doit s'appliquer à l'exclusion des femmes. Après avoir reconstitué les conventions construisant à cette époque la femme idéale et le citoyen idéal – idéaux opposés, voire contradictoires –, nous montrons les implications pour

le développement de la *virtù* des femmes de la concrétisation de ces conventions dans les institutions. Les grandes déclarations de Machiavel sur la nature des femmes sont ensuite envisagées dans leur contexte d'émergence, de manière à percevoir chez l'auteur une opposition très importante à la valorisation de la pureté du lignage, point d'assise pourtant fondamental de l'exclusion des femmes de la place publique. Une fois le machisme réputé fondamental de Machiavel rendu plus douteux, nous abordons directement les personnages féminins présents dans l'œuvre. Nous verrons d'abord que la majorité de ces personnages sont non conformes aux conventions de genre en place. On trouve également chez les femmes non conventionnelles l'*animo* si fondamentale pour Machiavel, cette condition *sine qua non* de l'éclosion de la *virtù*. On se demande alors pourquoi l'*animo* de ces femmes ne se transforme jamais en *virtù*. Une étude de leurs réussites et erreurs permet de constater qu'elles commettent les quatre erreurs fatales si fréquentes chez les exclus. La difficulté extrême des femmes de se montrer et d'être reconnues *virtuose* tiendrait donc de l'interdiction pour elles de l'accès aux institutions et de l'incapacité des spectateurs de reconnaître la *virtù* dont la forme et le détenteur diffèrent trop des conventions en vigueur. Exclues des bénéfices civiques de la participation aux institutions, l'*animo* des femmes deviendrait dangereuse pour la patrie. En somme, si la critique machiavélienne de l'exclusion doit s'appliquer à celle des femmes en raison de la menace réelle que pose pour la patrie leur *animo* non canalisée, il n'est pas certain qu'elle doive s'appliquer sur la base de la désirabilité de leur *virtù*. Nous notons finalement que la critique machiavélienne de l'exclusion s'applique pour ceux qui auraient pu s'avérer utiles à leur patrie et pour ceux qui pourraient constituer un danger pour elle. En d'autres mots, l'exclusion de ceux ne présentant ni utilité ni menace à la patrie ne pose pas directement problème.

Enfin, la conclusion fait un retour sur la démarche et identifie quelques-unes de ses contributions et limites. En somme, bien que nous croyons que la thèse puisse contribuer aux recherches sur Machiavel et à l'élaboration d'une méthodologie féministe d'inspiration gadamérienne et préoccupée de reconstituer l'histoire oubliée des femmes, nous posons certains bémols sur l'applicabilité actuelle de la critique machiavélienne de l'exclusion.

CHAPITRE 1 : PRÉSENTATION DE LA THÈSE

1.1. INTRODUCTION

Malgré l'opinion commune sur l'irréligion, l'immoralité de l'œuvre de Nicolas Machiavel, et malgré sa réputation de machiste et de misogyne, elle continue de saisir les lecteurs et même, étonnamment, les lectrices féministes (Pitkin, 1984; Saxonhouse, 1985; Falco, 2004; Tolman-Clarke, 2005). Cette œuvre, pour citer Louis Althusser, est à la fois saisissante et insaisissable (Althusser, 1997B, 44). Elle continue d'interpeller les lecteurs parce qu'elle propose toujours aujourd'hui des réponses inaccessibles par d'autres voies aux questions qui nous animent (Gadamer, 1976, 21). En même temps, sa complexité et ses contradictions interdisent qu'on en réduise le sens de manière durable; chaque fois qu'on croit enfin avoir isolé le sens, le tenir fermement dans une phrase, un chapitre, voire une thèse entière, il s'échappe à nouveau, fuit entre nos doigts. Quoi qu'il en soit, pour les réponses qu'elle suggère et pour la richesse à laquelle elle donne accès, cette œuvre vaut toujours la peine qu'on s'y penche, même une fois que l'ambition interprétative de fixer pour de bon le sens est abandonnée (Lefort, 1986).

Une des intuitions de départ de la thèse est que la compréhension générale présidant au congédiement de l'œuvre de Machiavel par la théorie féministe est réductrice et peu pragmatique quant à ses objectifs. Pour nous, ce congédiement a des effets contre-productifs quant aux visées compréhensives et militantes du féminisme lui-même. En effet, elle se prive volontairement de puiser dans un réservoir extrêmement riche de réflexions sur la politique, la liberté et l'exclusion, réflexions qui pourraient mener les siennes plus loin. Comme le

souligne Anne Phillips, « there is no pre-feminist tradition of political thought that can be adopted wholesale [...] » (Phillips, 2000, 293), pas plus la tradition républicaine que celle libérale. Il en va de même de la pensée de Machiavel, qu'on peut aborder sans devoir pour autant la rejeter ou l'endosser entièrement.

Le présent chapitre se déclinera en quatre temps. D'abord, une revue des écrits permettra, en nous ralliant à un type de compréhension générale de l'œuvre, de transformer nos intuitions en une question de recherche qui guidera par la suite notre démarche. Pour ce faire, nous définirons une première fois, grâce aux commentateurs, les principaux concepts de notre interprétation – la *virtù*, la *fortuna*, la politique machiavélienne – puis nous prendrons position quant au caractère fondamental ou non du machisme dans l'œuvre de Machiavel. Deuxièmement, notre question de recherche sera présentée. Pour y répondre, nous mobiliserons ensuite, en les réunissant en une seule, trois approches théoriques, à savoir une herméneutique gadamérienne, un féminisme révisionniste (non-victimaire) et une étude des personnages particuliers. Enfin, l'hypothèse de recherche sera présentée.

1.2. REVUE DES ÉCRITS

Dans la revue des écrits qui suit, il s'agira de mobiliser les commentaires de l'œuvre afin de situer l'interprétation proposée. Ce faisant, nous définirons les concepts de *virtù*, de *fortuna* et de politique machiavélienne qui nous suivront tout au long de la démarche. Nous discuterons ensuite du caractère fondamental ou non du machisme de cette œuvre.

1.2.1. *VIRTÙ ET FORTUNA*

De quelque façon qu'on les définisse, les concepts de *virtù* et de *fortuna* forment un horizon conceptuel indispensable chez Machiavel. On remarque ainsi, en scrutant les nombreux commentaires de l'œuvre, que la manière dont on comprend ces concepts et les relations qu'ils entretiennent entre eux, ainsi que l'importance respective qu'on leur accorde, conditionnent les possibilités pratiques et théoriques découlant de cette oeuvre. Bien que ces concepts ne soient absolument pas des inventions de l'auteur ni même de la Renaissance italienne, c'est le sens, le rôle dont ils se chargent dans son œuvre qui nous intéressent ici. Étudiant les rapports entre ces deux concepts chez Machiavel, une des positions les plus répandues parmi les commentateurs, entre autres féministes, consiste à faire l'analogie entre ces rapports et ceux prenant place entre hommes et femmes (MacIntosh, 2004; O'Brien, 2004; Pitkin, 1984; Coltheart, 1992; Mansfield, 1996; Bloch, 1994). Cette position associera donc la *virtù* aux caractéristiques et préférences reconnues comme masculines – à savoir le courage, l'audace, l'activité, la rationalité, la préférence pour l'intérêt commun et la place publique – et la *fortuna* à celles reconnues comme féminines – la dépendance, la lâcheté, la passivité, la cruauté, la lascivité, l'irrationalité, la préférence pour l'intérêt particulier et la sphère privée. Cette position a le plus souvent pour corollaire l'idée selon laquelle le but, la finalité ultime de la *virtù* est de menotter le plus complètement et durablement possible la *fortuna*. En somme, renvoyant à l'idée réaliste d'un Machiavel conçu comme technicien froid du politique, analyste éthiquement et politiquement détaché de son objet (Berlin, 29, 1979; Cassirer, 1966; Strauss, 1982), cette position considère que l'objectif de l'auteur est de pétrifier le politique, de prendre en charge le hasard de façon à le neutraliser. Contre ce type d'interprétations qui tend à classer Machiavel et Thomas Hobbes dans une même filière, des

auteurs comme Arendt (1973, 198), Skinner (1981; 1991; 2001), Mouffe (1993, 19) et Honig (1993), tiennent une position diamétralement opposée. Ceux-ci, au contraire, trouvent chez Machiavel l'idée d'une politique qui ne peut et ne doit jamais se régler durablement. S'inscrivant dans cette tendance, Maurice Merleau-Ponty soutient que « l'idée d'une humanité fortuite et qui n'a pas cause gagnée est ce qui donne valeur d'absolu à notre vertu » (Merleau-Ponty, 1960, 277). La *virtù* elle-même, donc, ne pourrait prendre place que sur l'incertitude, que sur la mutation et la mutabilité perpétuelles de la *fortuna* (Vatter, 2003). Pour Arlene Saxonhouse, la *fortuna*, dans son infinitude fondamentale, est ce qui permet à l'être humain de faire l'histoire (Saxonhouse, 1985, 155). Puisque nous adhérons plutôt à cette position et qu'elle implique en général une conception plus complexe de la *fortuna* et de la *virtù*, nous discuterons plus précisément de ces concepts.

Si, pour Wendy Brown, la *fortuna* comme divinité revient hanter le modèle politique pourtant démystifié de Machiavel (Brown, 1988; 2004), la plupart des commentateurs considèrent que ce concept n'a rien à voir avec une volonté divine. Une des faces de la *fortuna*, celle décrite comme capricieuse, variable, imprévisible et souvent cruelle (Pitkin, 1984, 138; 144), est dépeinte avec élégance par Merleau-Ponty. Selon lui, la *fortuna* machiavélienne provoque « le sentiment le plus aigu de la contingence ou de l'irrationalité dans le monde », elle se présente comme un hasard fondamental, une adversité sans nom et sans intention se dérochant aux prises des intellectuels comme des plus forts (Merleau-Ponty, 1960, 275). Louis Althusser poursuit sur ce point et emploie le terme conjoncture pour parler de la *fortuna*. Dépourvue de raison et de direction, la *fortuna* peut aussi bien perdre les humains que de contribuer grandement à leur bonheur, cela parce qu'il « est parfois permis à

l'homme d'accomplir de grandes choses grâce à elle » (Althusser, 1995, 180). Pour Félix Gilbert, cité par Pitkin, « *fortuna* embodies his [Machiavelli's] central teachings about the possibilities and limitations of human actions » (Pitkin, 1984, 138). Puisqu'on ne peut imaginer que, pour Machiavel, les possibilités et les limites de l'action se situent essentiellement dans l'arbitraire d'événements imprévisibles comme la guerre, la mort subite et les catastrophes naturelles, on doit découvrir maintenant une seconde facette de la *fortuna*. Celle-ci se constitue de ce qui précède et sous-tend l'action politique et historique. Selon Althusser, la *fortuna* réfère à l'ensemble des conditions objectives qui forment le problème politique propre à une époque donnée (Althusser, 1997B, 60-61). La position d'Althusser suggère ainsi que la *fortuna* se compose des institutions en place, avec ses bienfaits et ses ratés, dans ses pertinences et ses limites. La *virtù* surgit toujours, ainsi, au sein d'un aménagement social et politique particulier. Poursuivant plus loin dans cette voie, Guido Ruggiero découvre une troisième facette à la *fortuna*. Selon lui, elle correspond aux réalités imaginées, à ce qui produit et reproduit les conventions sociales acceptées, présentées comme naturelles (Ruggiero, 2007B, 8; 162). Pour les auteures Claire Snyder (2004), Arlene Saxonhouse (1985) et Michelle Tolman-Clarke (2005), dont nous reparlons, la *virtù* est socialement construite et pratiquée. Conséquemment, la *virtù* a non seulement pour matière la *fortuna*, mais elle devient ainsi grâce à l'aiguillon des institutions. C'est finalement le jugement des spectateurs, formés à cette *fortuna*, qui attribue le qualificatif *virtuoso*. Dans un texte inspirant intitulé « The women question in Machiavelli », Tolman-Clarke soutient que l'*animo* est cette fougue naturelle, cette ambition, reçue et développée aléatoirement par certains, que de bonnes institutions doivent prendre en charge pour la transformer en *virtù*. En effet,

alone, *animo* pursues ends that are too narrow and immediately self-serving to bear politically constructive results and proceeds with too much impulsiveness, short-sightedness and obstinacy to achieve even these ends with any measure of reliability (Tolman-Clarke, 2005, 232).

Ainsi, si la *fortuna*, comme aménagement institutionnel et conventionnel précédant l'action, refuse ou se montre incapable de former et de reconnaître la *virtù* des femmes, alors cette dernière ne peut que très difficilement émerger. Tolman-Clarke propose aussi que, si le dépositaire de la *virtù* et la forme qu'il donne à celle-ci diffèrent trop radicalement des conventions en place et des attentes naturalisées, alors les spectateurs, les pairs, ne parviendront pas à la reconnaître et donc l'attribution du qualificatif *virtuoso* ne surviendra pas.

En somme, reconnaissant la difficulté très grande pour les femmes d'être reconnues *virtuose* dans l'œuvre de Machiavel, nous avons cependant voulu nous éloigner de la conception simpliste de la *fortuna* comme femme à soumettre durablement sous le joug de la *virtù*. En effet, avec de nombreux commentateurs, nous avons vu dans la *fortuna*, plutôt qu'une ennemie mortelle, qu'une proie à subtiliser violemment, une alliée capricieuse, souvent méchante, quoique toujours essentielle dans l'émergence de la *virtù*, pour les hommes comme pour les femmes. Avec eux, nous avons identifié trois aspects de la *fortuna*. Elle renvoie d'abord à une disposition individuelle, à une *animo* reçue aléatoirement et qui constitue la matière première de la *virtù*. La deuxième facette de la *fortuna* correspond pour sa part aux dispositions collectives mises en place, c'est-à-dire aux conventions présidant à l'attribution de la *virtù* et aux institutions formant cette *virtù*. La *fortuna* réfère finalement aux événements imprévisibles qui ne peuvent manquer de survenir dans un monde pluriel et soumis aux éléments naturels. Ainsi, la *fortuna* équivaut au contexte très large dans lequel

prend place l'action, aux conditions de possibilité, aux obstacles avec lesquels composer, mais aussi aux forces sur lesquelles miser.

Un des arguments les plus faciles et convaincants pour discréditer la pensée machiavélienne, d'un point de vue féministe, est celui de l'existence, confirmée par leur ancrage durable dans le langage, de liens inextricables entre d'une part le concept de *virtù*, et d'autre part le machisme (MacIntosh, 2004). Une telle accusation est compréhensible et fondée, d'autant plus que la racine *Vir*, désignant l'individu de sexe masculin, se retrouve à la fois dans *virtù* et dans *virilité*. Or, il ne faut pas exagérer l'importance de cette découverte dans la compréhension de l'œuvre de Machiavel en particulier, puisque *virtù* signifie tout simplement vertu en italien. Aussi, il faut saisir que ces deux mots – vertu en français et *virtù* en italien – partagent exactement la même racine latine, ce qui n'a pas empêché que la qualification de vertueuse soit attribuée, quoiqu'avec une signification différente, aux femmes². De toute façon, comme nous l'avons déjà écrit, la *virtù* qui nous intéresse est celle présente et signifiante dans l'économie de l'œuvre machiavélienne.

Pour Léo Strauss, la *virtù*, dont l'archétype machiavélien est selon lui César Borgia, vise plus l'intérêt personnel du prince que celui, collectif, de la patrie et du peuple entier (Strauss, 1982, 105). Présentant Machiavel comme le fondateur d'une science purement

² Cette remarque permet d'entrevoir que, pour en finir définitivement avec les artefacts d'une humanité qui, historiquement, envisagea et traita non seulement les femmes et les hommes de façon différenciée, mais opéra la majorité du temps une hiérarchie avantagée les seconds par rapport aux premières, il ne suffit pas de disqualifier les auteurs classiques soupçonnés d'avoir justifiés, voire naturalisés, ce traitement différencié et cette hiérarchisation. Il faudrait encore disqualifier un nombre inestimable de mots et d'usages langagiers calqués sur les pratiques sociales et culturelles inégalitaires et machistes d'un autre temps. Beaucoup d'auteurs féministes ont abordé cette question (Moller-Okin, 1979; Beardsley, 1973-1974; Rowbotham, 1973). Pour un portrait plus complet des débats, voire Cameron, Deborah (dir.) (1998), *Feminist Critique of Language*, Routledge, New-York. Cette critique a également pris la forme de la littérature utopiste et dystopiste féministe. Une bibliographie exhaustive de ces oeuvres et des commentaires est disponible sur le site : <http://www.feministsf.org>.

instrumentale, les interprétations réalistes conçoivent sa pensée comme le véhicule indifférent de n'importe quelle fin. Yves-Charles Zarka s'éloigne de ces interprétations et soutient que « la considération de la patrie permet de découvrir un autre aspect de Machiavel et de sa postérité intellectuelle » (Zarka, 2001, 26). Admettant le double caractère, guerrier et civique, de la *virtù*, Quentin Skinner déserte pour de bon l'idée d'une *virtù* purement instrumentale et orientée uniquement vers des intérêts égoïstes et privés. Il conclut enfin que l'usage de la *virtù* est perpétuellement nécessaire dans la pensée machiavélienne, cela afin d'éviter que la non-interférence de la liberté négative puisse se combiner à la domination. Pour lui, l'œuvre de Machiavel tente de démontrer que l'intérêt individuel est toujours mieux servi par l'usage de la *virtù* à des fins de bien commun, à défaut de quoi l'individu serait trompé par un faux intérêt le désavantageant en fin de compte (Skinner, 1981; 1991). Ailleurs, Skinner réitère et affirme que, pour l'auteur florentin, « celui qui possède la plus haute *virtù* est celui qui a pris la peine de servir son pays » (Skinner, 2001, 255-56), c'est-à-dire sa patrie. Althusser, soulignant la manière dont est matérialisé l'intérêt commun chez cet auteur, affirme que « la *virtù* est par excellence, chez Machiavel, la qualité propre aux conditions subjectives de la constitution d'un État qui dure » (Althusser, 1997B, 94). L'idée selon laquelle la *virtù* machiavélienne a pour fin ultime un bien commun incarné dans une patrie et, afin de durer, dans un État moderne, est selon nous tout à fait cohérente avec l'œuvre politique de Machiavel prise dans son ensemble.

Si nous avons suggéré que la *virtù* avait, chez Machiavel, pour fin ultime la protection d'une patrie, et donc que la politique machiavélienne n'était pas désengagée et apolitique, il faut aussi comprendre que les actions dans lesquelles la *virtù* s'incarne diffèrent

selon la *fortuna*. Suivant des auteurs comme Donald MacIntosh (2004) et Mary O'Brien (2004), la *virtù* machiavélienne serait toujours conquérante et virile (MacIntosh, 2004; O'Brien, 2004). Or, Saxonhouse fait remarquer, en ricanant, que « the vision of virility that has the soldier standing firm, the warrior never yielding, is in Machiavelli's world a recipe for disaster » (Saxonhouse, 1985, 156). L'idée de Strauss selon laquelle Borgia serait le héros *virtuoso* le plus typique chez Machiavel perd un peu de crédibilité ici, car, comme le rappelle Snyder, le héros machiavélien combine toujours *virtù* militaire et civique, en d'autres mots, il porte les armes, mais avant tout pour servir sa patrie (Snyder, 2004). Pour sa part, Wendy Brown reconnaît la dualité de la *virtù* – mélange de justesse de compréhension et d'audace - et précise que ce concept n'est pas un synonyme d'ambition, puisque la *fortuna* changeante exige des actions toujours différentes (Brown, 2004, 130).

Pour sa part, dans un livre très stimulant intitulé *Fortuna is a Woman*, Hanna Fenichel-Pitkin conclut à l'échec du projet machiavélien, à savoir de contrer le cynisme, la passivité et la privatisation. Cet échec survint selon elle parce que l'auteur florentin a mobilisé à sa cause la misogynie de son époque, plutôt que de la contester (Pitkin, 1984, 305; 325). Or, malgré qu'elle persiste à associer la *virtù* machiavélienne à la virilité guerrière, elle énumère une grande diversité de héros machiavéliens : le renard, le fondateur, le citoyen, le loup, le soldat, l'amoureux. Évaluant la concordance des trois premières figures avec l'idéal de *virtù*, Pitkin affirme que, « each three images is in certain respects superior to, more manly than, the other two ; each is in a significant ways unsatisfying, inadequate, or unmanly » (Pitkin, 1984, 105). Cela nous fait entrevoir la diversité des caractéristiques pouvant être associées, à des moments différents, face à des aménagements divers de la *fortuna*, à la *virtù*. Du côté des femmes, il y a les personnages typiques de la vierge, de la matrone et celui,

moins connu, de la *virago*³. En complexifiant, à l'aide des nombreux commentateurs, le concept de *fortuna*, nous avons souligné le caractère socialement construit de la *virtù*. Élaborant sur ce point, Claire Snyder considère que l'accent mis par Machiavel sur la *virtù*, dans ses manifestations autant civiques que guerrières, découle du fait que, pour lui, la citoyenneté est socialement construite, qu'elle est le produit de bonnes dispositions et d'institutions efficaces. Ainsi, les hommes ne deviendraient des citoyens que par leur participation aux responsabilités civiques et militaires. À partir de cette conception d'une citoyenneté authentiquement sociale et politique, Snyder propose que,

if men's nature are subject to social construction through practice, then so are women's. Women are not essentially more dependant, natural, and corporeal than men. To the contrary, they remain that way – partly at least – because of exclusion from civic and martial practices (Snyder, 2004, 233).

Or, si les institutions à l'époque de Machiavel échouent à considérer suffisamment les femmes, du moins, selon Tolman-Clarke, certaines d'entre elles possèdent bien l'*animo* nécessaire à l'émergence de la *virtù*. Celles-ci, tentant de tirer de leur mauvaise *fortuna* les quelques éléments qui puissent leur servir de tremplin, subvertissent les conventions de genre « as the situation warrants » (Tolman-Clarke, 2005, 233). Cette réalité est également répertoriée par Saxonhouse pour qui il existe, dans l'œuvre de Machiavel, des femmes-renards qui non seulement n'hésitent pas à se comporter comme des *hommes*, mais encore utilisent les conventions féminines pour mieux tromper leurs opposants. Entre autres, elle

³ Ailleurs, Pitkin définit la *virago* de manière intéressante : « One phenomenon of the Italian Renaissance was the *virago* – a term then used, we are told, with complete admiration : the women warrior who wore armor, led troops, and fought for political domain. But are these feminine or masculine ideals? The term *virago*, for instance, is formed like *virtù* on the root *vir*, man » (Pitkin, 1984, 200). Soutenant un point semblable, Jean Kelly affirme que « Only as *viragos*, as exceptions to their sex, could women aspire to the Renaissance ideal of *man* » (Kelly, 1984, 71). Malgré que les conventions de genre aient assigné aux femmes la qualité obligatoire de la modestie, on acceptait à cette époque que « a princess of noble blood, in the face of serious incident, were obliged to display virility » (Haiston, 2000, 693). Les femmes s'illustrant publiquement seraient donc, pour reprendre les catégories arendtiennes, des *parvenues* plutôt que des *parias conscientes* (Arendt, 2002; 1986).

donne l'exemple de Caterina Sforza qui, prétextant l'argument de l'amour maternel, obtint de monter dans la forteresse tout en laissant en gage ses enfants aux conjurés, qui regrettèrent alors, devant Sforza qui reprenait le contrôle de son château fort, leur piètre sens politique. La *virtù* ainsi, ne se présente pas dans une figure emblématique unique comme celle de César Borgia, mais se décline dans une pluralité de types, de formes, de particularités. Cette diversité des acteurs *virtuosi* tient de l'inconstance indépassable d'une *fortuna* faite des caractéristiques individuelles aléatoirement obtenues, des aménagements social et politique en place, et de l'imprévisibilité des événements.

Un dernier élément est primordial pour comprendre la relation machiavélienne entre *virtù* et *fortuna* : il s'agit du rôle du spectateur dans l'attribution du qualificatif *virtuoso*. Ce rôle du populaire dans le jugement et l'attribution de la *virtù* fait dire à Strauss que c'est le spectaculaire et non le consistant qui obtient le plus grand succès (Strauss, 1982, 310). Merleau-Ponty y comprend plutôt que c'est « une condition fondamentale de la politique de se dérouler dans l'apparence » (Merleau-Ponty, 1960, 273), et que l'exploit du héros machiavélien est toujours en proie à la légende ou, pouvons-nous rajouter, au rejet arbitraire, déterminé par des règles sociales intégrées comme naturelles par les spectateurs. Comme il a déjà été suggéré avec Tolman-Clarke et Saxonhouse, une distance trop grande entre les attentes sociales quant au héros *virtuoso* et le héros *virtuoso* en chair et en os, une femme par exemple, peut faire en sorte que les spectateurs échouent à reconnaître la *virtù* là où elle se trouve. Analysant de façon intéressante les liens entre *virtù* machiavélienne et spectateurs, Guido Ruggiero parle d'un régime de *virtù* prenant place sur des réalités consensuelles : « for *virtù*, because it was socially judged, turned on self-presentation and self-negotiation » (Ruggiero, 2007B, 162), laissant ainsi place à des performances s'éloignant subtilement,

pour les subvertir peu à peu, de la norme et des conventions. Bien sûr, il existe chez Machiavel l'idée d'une transformation radicale et subite des conventions, des institutions et des attentes : il s'agit de la fondation. Or, la *virtù* fondatrice qui y préside est extrêmement rare et n'épuise en aucun cas le sens de la *virtù*, qui peut aussi être refondatrice ou citoyenne.

À l'aide des commentateurs, nous sommes parvenus à mettre en place les concepts machiavéliens principaux de façon à reconstituer le *dispositif théorique* (Althusser, 1997B, 64) structurant l'oeuvre, que nous appellerons dorénavant politique machiavélienne. Par politique machiavélienne, il faut entendre les relations entre la *virtù* potentielle et la patrie comme fin ultime, défiées et propulsées en chemin par une *fortuna* toujours changeante, et médiatisées par des spectateurs eux-mêmes formés par des conventions et des institutions particulières.

1.2.2. LE MACHISME DE L'ŒUVRE

Avant de conclure cette revue des écrits, il faut encore discuter du machisme qu'on retrouve dans l'oeuvre de Machiavel, de l'importance qu'il y revêt. Cette question est presque uniquement abordée par les auteures féministes, mais nous tenterons de joindre à leurs réponses des éléments soulevés dans le cadre de réflexions ne portant pas directement sur elle. On peut classer les écrits féministes selon trois ordres de réponses à cette question. Premièrement, ceux qui avaient poussé l'analogie *virtù/fortuna* et homme/femme jusqu'à son paroxysme considèrent que la pensée machiavélienne est fondamentalement et durablement contaminée par le machisme qui en constitue précisément la base (O'Brien, 2004; MacIntosh, 2004). Le second ordre de réponses présente des réflexions plus nuancées. Elles sont offertes par Wendy Brown et Hanna Fenichel Pitkin. Celles-ci, après avoir reconnu la

pertinence et la complexité irréductibles de l'œuvre de Machiavel, notamment lorsqu'il est question de parler de diversité, d'exclusion, de conflits sociaux et politiques, concluent que toute sa logique s'érige sur l'acceptation et le renforcement de la misogynie de son époque. Ainsi pour Brown, Machiavel démontre une compréhension exceptionnelle de la politique en réintégrant en son sein les considérations quant au corps et à la sphère privée; en éclairant la complexité indépassable des choses humaines; en tâchant de démystifier le monde politique ; en voulant construire à partir de la nature humaine telle qu'elle se présente. Mais aussitôt posées ces résolutions éclairantes, voici que Machiavel se contredit lui-même en réduisant les soucis du corps et la nécessité aux impulsions d'hommes virils et dominateurs ; en évacuant la complexité par l'édification de principes en apparence indiscutables ; en brouillant de nouveau les relations de pouvoir par l'introduction de la divinité *fortuna*. Pour Brown, ainsi, les aspects admirables de la pensée machiavélienne sont constamment saccagés par la guerre des sexes qui la sous-tend et fait irruption à tout moment. Selon elle, l'ambition de domination est chez Machiavel le caractère distinctif de l'homme (Brown, 2004, 127).

Pitkin débute son ouvrage sur Machiavel en avouant que, pour elle, penser la politique en général équivaut à penser à Machiavel, que ces deux objets de pensée sont désormais interconnectés (Pitkin, 1984, 3). Rappelant les qualificatifs donnés par Althusser à cette œuvre, « saisissante et insaisissable » (1997B, 44), elle la qualifie quant à elle d'horrifiante et de fascinante. Implicitement, elle établit une connexion entre le contexte de Machiavel et le sien :

[...] he sought to reformulate republican ideals in terms that took political reality into account, even though political reality by this time seemed almost hopeless. He was a republican for hard times, seeking to encourage men to action, but to action that would not be destructively self-interested or blindly self-defeating (Pitkin, 1984, 19).

Malgré la mise en relief des aspects tragiques, complexes et imprévisibles de la chose politique, Pitkin conclue que, « in Machiavelli's texts misogyny works to undermine the vision of political liberty » (Pitkin, 1984, 304).

À la question du rôle joué par le machisme dans l'économie de l'œuvre machiavélienne, un dernier ordre de réponses s'ajoute au deux déjà discutés. Ces réponses sont données par Snyder, Saxonhouse et Tolman-Clarke. La principale contribution de Snyder (2004) est d'avoir souligné habilement le caractère politique et social de la *virtù*, une *virtù* non pas uniquement individuelle ni statique, mais construite et renforcée par les institutions publiques. Et suivant son argumentation, aucune différence naturelle entre les sexes ne pourrait justifier que les qualités politiques fondamentales de « boldness, courage, initiative, perseverance, foresight, adaptability, ruthlessness and greatness of spirit » (MacIntosh, 2004, 40) soient reconnues celles, exclusivement, des hommes. À condition qu'existent des institutions suffisamment efficaces et inclusives, rien n'oppose fondamentalement les femmes au rôle de citoyen(ne)-soldat(e), de la même façon que rien chez Machiavel n'opposait fondamentalement les petits, le peuple, à ce même rôle. Saxonhouse voit pour sa part chez l'auteur florentin une contestation point par point des certitudes de son temps, notamment de celles autour des oppositions rassurantes entre bien et mal, soumission et action, masculin et féminin (Saxonhouse, 1985, 152). Tirant ses conclusions de l'œuvre politique comme dramatique de l'auteur, elle découvre dans les pièces *Clizia* et *La Mandragore* une illustration « of the inadequacy of the traditional expectations » (Saxonhouse, 1985, 172). En effet, selon elle,

The *Clizia* portrays the victory of the woman who gains power. It thus represents an inversion: those who traditionally rule do not ; those who are traditionally submissive are not » (Saxonhouse, 1985, 172).

Pour elle, il faut se pencher de façon plus attentive sur l'œuvre de Machiavel puisque ce dernier cache, sous des formes éculées, des perspectives radicalement nouvelles. Finalement, en s'attardant méticuleusement aux personnages féminins dans l'œuvre de Machiavel, Tolman-Clarke défend une thèse en trois points :

first, that women do exist in Machiavelli's political works ; second, that these women belie the claim that Machiavelli believed women to be " dumb, fearful, weak, indecisive, and dependant " ; and third that these women prove themselves capable of efficacious and praiseworthy political action (Tolman-Clarke, 1985, 251).

C'est bien sûr dans la perspective du troisième ordre de réponses que nous voulons entreprendre la présente thèse, que nous espérons parvenir à aborder de façon inédite et généreuse une œuvre machiste sans en adopter, de manière acritique, les travers. Car s'il est vrai que « scholarly interpretations of Machiavelli that overlook the gender politics while teaching and discussing his work validate that politics » (Coltheart, 1992, 152), il faut également éviter de tomber dans le piège inverse, à savoir d'abandonner précisément à ces interprétations érudites le monopole du sens d'une œuvre aussi riche. En effet, peut-être l'objectif est-il d'opposer à ces interprétations généralement admises des interprétations sensibles à la question du machisme des œuvres étudiées (Pateman, 1989, 4). Voyons maintenant comment les intellectuels non féministes – Althusser, Strauss, Isaiah Berlin – peuvent nous aider à aborder l'œuvre de manière à la fois inédite et sensible à l'exclusion historique des femmes.

Soutenant une position semblable à celle de Saxonhouse sur le caractère fondamentalement contestataire de l'œuvre de Machiavel, Strauss affirme que le Prince est un texte de combat dont « le noyau révolutionnaire doit être soigneusement protégé par une apparence traditionnelle » (Strauss, 1982, 89). Les oppositions et contradictions dans son

œuvre seraient donc des signes dévoilant le cœur révolutionnaire de son enseignement aux seules personnes habilitées à le suivre, à savoir les jeunes qu'il souhaite corrompre. Il expose la technique de Machiavel, celle de cacher des perspectives radicalement nouvelles derrière des formes éculées, en ces termes :

Si on ne comprend pas pour quelles raisons les affirmations premières s'opposent aux secondes, on risque de lire ces dernières à la lumière des premières et d'émousser ainsi le tranchant de son enseignement; on risque aussi d'attribuer le même poids aux deux types d'affirmations et, puisque les premières sont plus ou moins traditionnelles et conventionnelles, on ne saisira pas l'ampleur et l'énormité de l'entreprise de Machiavel (Strauss, 1982, 71-72).

Invitant lui aussi à chercher l'esprit profond de l'œuvre plus loin qu'à la surface, Althusser fait un pas de plus en proposant que cet esprit se charge de sens différents au fil des lectures et des transformations historiques. Au milieu du dispositif théorique de Machiavel, il découvre un certain lieu vide : « vide pour le remplir, vide pour y insérer l'action de l'individu ou du groupe d'hommes qui viendront y prendre position et appui, pour rassembler les forces capables d'accomplir la tâche politique assignée par l'histoire » (Althusser, 1997B, 64). Plus encore,

[Machiavel] est saisissant parce qu'il nous met, autant qu'un texte peut le faire, pratiquement, politiquement, en cause et en jeu. Il nous interpelle à partir d'un lieu qu'il nous appelle à occuper comme « sujets » (agents) possibles d'une pratique possible. (Althusser, 1997B, 79).

Ainsi, la *fortuna* ne serait pas autre chose que la conjoncture historique observée depuis une position particulière, et la *virtù* devrait en conséquence n'être que la qualité propre aux conditions subjectives de la résolution de ce problème objectivement posé. Dans le cas de Machiavel, cette *virtù*, cette solution consiste en la fondation d'un État qui dure. Dans le cas d'Althusser, la conjoncture se dévoile autrement et donc réclame une *virtù* faite d'autres

caractéristiques. Du point de vue d'une lectrice, comme Arendt par exemple, qui verrait dans le possible retour du totalitarisme la conjoncture de notre époque, nécessitant un engagement civique renouvelé, la *virtù* ne pourrait certes pas se réduire à ce qu'elle fut pour Machiavel, face aux exactions étrangères en Italie du 16^e siècle. En d'autres mots, puisqu'il y a pour toute conjoncture donnée un péril spécifique, il doit également y avoir une *virtù* qui se transforme suivant ces circonstances. Cette conception de l'œuvre comme dépassant l'auteur, s'autonomisant par rapport à sa subjectivité et à ses intentions, se retrouve au moins en partie dans un commentaire d'Isaiah Berlin sur les conséquences intellectuelles de l'œuvre de Machiavel :

This was a major turning point, and its intellectual consequences, wholly unintended by its originator, were, by a *fortunate* irony of history (which some call its dialectic), the bases for the very liberalism that Machiavelli would surely have condemned as feeble and characterless, lacking in single-minded pursuit of power, in splendour, in organisation, in *virtù*, in power to discipline unruly men against huge odds into one energetic whole. Yet he is, in spite of himself, one of the makers of pluralism, and of its – to him – perilous acceptance of toleration (Berlin, 1979, 79).

Si nous ne pouvons endosser l'interprétation de Berlin⁴, notamment sur l'opposition machiavélienne à la tolérance, il demeure que sa proposition principale, à savoir que la signification de l'œuvre et ses conséquences risquent fort d'être éloignés des intentions originelles, pointe dans la direction où nous souhaitons aller.

En somme, deux éléments indiquent que le machisme de l'œuvre n'interdise pas qu'on fasse un usage fondamentalement opposé à celui-ci. Premièrement, comme l'ont suggéré Saxonhouse et Tolman-Clarke – appuyées involontairement par Strauss – il existe

⁴ Alors que Berlin croit que Machiavel condamnerait unilatéralement comme faible la valorisation du pluralisme, la présente thèse soutient qu'il y a chez lui une telle valorisation et, plus encore, qu'il y a dans sa pensée une critique implicite de l'exclusion.

chez Machiavel un esprit contestataire qui peut, ultimement, servir à une contestation du machisme de son époque. Celle-ci se dévoile d'abord par la présence dans l'œuvre de nombreuses femmes plus fortes et plus intelligentes que de très nombreux hommes, et ensuite par la contestation continuelle par l'auteur des conventions sociales conçues comme naturelles. C'est pour mettre cet élément en relief que Saxonhouse a intitulé son texte « Niccolò Machiavelli : Women as Men, Men as Women, and the Ambiguity of Sex » (Saxonhouse, 1985, 151). Le deuxième élément permettant qu'on fasse un usage non machiste de l'œuvre de Machiavel repose sur l'idée, partagée par Tolman-Clarke, Althusser et Berlin, que l'impact d'un texte puisse dépasser de beaucoup les intentions originelles de l'auteur. En effet, il semble que l'esprit général d'un texte puisse en venir à s'opposer à des éléments contextuels et dépassés relatifs à la finitude de l'auteur. Dans le cas de Machiavel, il se peut, comme le propose du bout de la langue Berlin, que ses très intéressantes considérations sur l'exclusion, la lutte et la participation politique constituent une critique implicite de l'exclusion.

1.3. QUESTION DE RECHERCHE

En adoptant une méthodologie semblable à celle de Tolman-Clarke, c'est-à-dire axée sur l'interprétation des personnages particuliers, je souhaite accorder aux femmes présentes dans l'œuvre de Machiavel l'attention et le crédit qu'elles méritent. À cette méthodologie s'ajoutera une perspective théorique qui permettra, il faut l'espérer, de prendre au sérieux la réflexion machiavélique sur l'exclusion et la lutte politique. La question à laquelle la thèse

cherchera à répondre est la suivante : *La politique machiavélienne comporte-t-elle une critique implicite de l'exclusion des femmes?*

1.4. APPROCHES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

Par approche théorique et méthodologique, il faut entendre une posture par rapport aux textes à aborder, que ce soit par rapport à la théorie féministe ou bien quant aux possibilités et manières d'interpréter un texte. La démarche ne vise pas la réhabilitation des canons discrédités comme machistes, mais plutôt la cueillette et la reconstitution, dans l'œuvre Machiavel, d'une réflexion stimulante sur l'exclusion. Elle s'inscrit également dans une volonté de retrouver des modèles politiques oubliés puisque non conformes aux conventions en vigueur à leur époque. Puisqu'aucune marche à suivre méthodologique ne semblait appropriée au projet, il fallut en constituer une à partir des diverses approches disponibles. D'abord, en raison de l'objet de l'étude, c'est-à-dire les femmes dans l'œuvre de Machiavel, une prise de position quant aux théories féministes s'impose. Ensuite, la volonté et l'ambition d'une rencontre inédite et originale avec un auteur étudié aussi intensivement que Machiavel poussèrent à envisager l'herméneutique de Hans-Georg Gadamer (1976). La lecture de *Vérité et méthode*, ouvrage le plus connu de l'auteur, s'avéra riche et influente dans la mise en place du projet et dans l'adoption d'une approche de lecture d'un classique. Finalement, l'article de Michelle Tolman-Clarke, intitulé « The women question in Machiavelli », en plus d'avoir mis en relief des éléments surprenants de l'œuvre, inspira grandement la démarche par la méthodologie de type « études littéraires » qu'elle mobilisait (Tolman-Clarke, 2005).

1.4.1. POUR UN FÉMINISME RÉVISIONNISTE

On pourrait postuler que les théories politiques féministes se reconnaissent d'une part à leur sensibilité quant aux questions d'exclusion et de domination depuis l'expérience particulière des femmes, et d'autre part à leur remise en cause et problématisation des distinctions entre public et privé. S'il est vrai que la présente thèse partage avec les théories féministes un souci pour l'exclusion et pour l'expérience souvent injustement occultée des femmes dans l'histoire, elle n'abordera pas la question du privé et du public. Cette occultation n'a pas pour explication un manque d'intérêt, seulement l'obligation qu'a une si courte thèse de limiter et de focaliser son propos. Nous tenterons ici de situer rapidement notre démarche quant à deux débats faisant rage dans la théorie politique féministe.

Le premier débat a trait à la nature, différente ou pareille, des hommes et des femmes. Pour Josephine Donovan, « the fundamental divergence within feminist theory continues to be between those who asserts that women form a separate cultural group with its own values and practices and, on the other hand, those who resist this assumption » (Donovan, 2000, 199). La première position considère ainsi que les femmes ont une nature différente de celle des hommes, qui les ferait appréhender le monde et la politique d'une manière leur étant particulière. Carol Gilligan est un bon exemple de cette position : elle trouve chez *la femme* une préoccupation naturelle pour le particulier et une tendance typique à la sollicitude (Gilligan, 1982; Kymlicka, 1999, 283). S'opposant à une telle position pour l'essentialisme qu'elle démontre, plusieurs courants féministes attribuent plutôt à l'éducation et à la socialisation les différences entre les hommes et les femmes. Parmi eux, les auteurs à tendance socialiste considèrent que ces différences naturalisées sont le fruit d'un long travail de dés-historicisation de l'exclusion, de naturalisation de celle-ci (Hartsock, 1985; Bourdieu,

1998). Ceux que Donovan appelle postmodernes jugent de leur côté que les différences sont si importantes entre les femmes, individuellement comme dans leurs multiples appartenances, qu'on ne peut espérer sans les opprimer forcer toute cette diversité sous une seule enseigne unifiée. Dans ce débat, nous adoptons donc la seconde position et rejetons l'idée d'une nature spécifiquement féminine. Pour nous, le sexe et la construction sociale de ses conséquences ne sont qu'un des nombreux aspects du contexte formant les acteurs politiques et ayant, historiquement, procédé à l'exclusion politique des femmes.

Le second débat oppose les féministes qui croient que la tradition de pensée politique est complètement et irrémédiablement corrompue par son machisme et sa misogynie, à celles qui considèrent plus productif et stimulant de tirer de cette tradition des significations nouvelles, du matériel théorique et pratique pour penser le passé, le présent et le futur. La première position semble être la plus commune, du moins en surface, dans les écrits féministes. Il s'agit de dévoiler et de critiquer la tradition de théorie politique pour le travail idéologique non seulement de justification, mais aussi d'exacerbation de l'exclusion politique des femmes, et de souligner l'ancrage insidieux de cette exclusion dans le langage (Moller-Okin, 1979; Beardsley, 1973-1974; Rowbotham, 1973). Susan Moller-Okin, Carole Pateman et Wendy Brown, pour ne nommer qu'elles, ont rédigé des ouvrages féministes passant en revue les canons de la théorie politique occidentale pour en dénoncer le machisme problématique et, apparemment, indépassable. La première pose aux textes la question suivante : « whether the existing tradition of political philosophy can sustain the inclusion of women in its subject matter, and if not, why not ? » (Moller-Okin, 1979, 4). Sa réponse est qu'une telle inclusion est impossible en raison de l'importance au sein de cette tradition de la distinction stricte entre public et privé et du choix de la famille comme unité politique

première. Faisant le même genre d'études, Pateman déplore le caractère abstrait des individus mis en scène dans les théories démocratiques occidentales (1989, 4). Okin annonce l'intention implicite de son livre comme suit :

[...] when women, who have always been minor characters in the social and political theory of a patriarchal world, are transformed into major ones, the entire cast and the play in which it is acting look very different (Okin, 1979, 12).

Étrangement, il semble que cette intention soit mieux matérialisée par l'autre position dans le débat, celle d'une histoire qu'on pourrait appeler, avec Carla Freccero et Arlene Saxonhouse, « révisionniste » (Freccero, 1991, 11; Saxonhouse, 1985; 1992). En réalité, peut-être que ces positions ne s'opposent pas, qu'elles se complètent dans ce sens que la critique initiale, et un constant rappel de celle-ci, est essentielle pour qu'on puisse ensuite, en réduisant le danger d'intégrer comme naturelles des opinions machistes, trouver dans les canons matière à penser l'exclusion et le combat contre elle. Quoi qu'il en soit, pour Saxonhouse, « women have often been invisible in the texts of political theorists because we have not looked for them » (Saxonhouse, 1985, 16). Dans un ouvrage exemplaire et surprenant, elle entreprend donc de les retrouver, de les éclairer, du fond de leurs centaines, voire de leurs millénaires d'oubli. Ce travail permet de récupérer dans les canons des éclats de sens et des histoires de femmes qu'une perspective principalement critique aurait laissés incrustés dans les strates rocheuses de l'histoire oubliée. L'objectif n'est donc pas tant de s'opposer aux conclusions extrêmement pertinentes des Okin, Pateman et Brown, que de faire un pas de plus et de contester aux intellectuels indifférents quant à l'exclusion politique des femmes le monopole du sens sur les canons, dans le cas qui nous occupe, sur l'œuvre de Machiavel. D'ailleurs, Pateman admet que, bien souvent, les femmes sont présentes dans les canons, mais sont

oblitérées par les interprétations admises, canonisées (Pateman, 1989, 4)⁵. Il importe également de contester et de dépasser le chauvinisme historique qui nous caractérise souvent, de cesser de croire que le présent est tout progressif et le passé tout oppressif (Kaplan, 2003, 374-75). Pour Marilyn Migiel et Juliana Schiesari, en effet, « the canon is not the legacy of the past but rather the present's construction of the past. As such, the canon can only be – and must be – continually redefined » (Migiel & Schiesari, 1991, 11). C'est ici qu'entre en jeu – et comment pourrait-on mieux la présenter – l'herméneutique gadamérienne.

1.4.2. POUR UNE HERMÉNEUTIQUE GADAMÉRIENNE

L'œuvre d'Hans-Georg Gadamer est extrêmement vaste et complexe, et notre connaissance de celle-ci se limite à son ouvrage le plus connu, *Vérité et méthode*. Sa lecture a surtout contribué à expliquer que certaines œuvres persistent, mais de manière toujours inédite et actuelle, à interpeller les lecteurs. Il ne s'agit donc pas ici de tirer de Gadamer une méthodologie précise de lecture, seulement de dégager un espace de pensée et de proposer une relation particulière de l'interprète au texte. Quatre éléments de sa pensée doivent être mentionnés à cette fin.

D'abord, la tradition, faite entre autres des canons, nous englobe toujours déjà, qu'on s'implique pour l'intégrer de manière créative ou qu'on se laisse déterminer par elle sans plus s'en préoccuper. Ainsi, « nous nous trouvons constamment au sein de traditions et cette immersion exclut toute attitude objectivante qui nous ferait considérer l'apport de la tradition

⁵ C'est sans doute de ce genre d'interprétation que parle Hans-Robert Jauss, : « Il faut tirer d'abord au clair les interprétations qui ont recouvert ce sens historiquement originel de l'œuvre, qui sont passées à l'histoire de sa réception et de son influence dans la précompréhension que nous en avons et qui peut-être s'opposent à ce qu'elle soit de nouveau reçue » (Jauss, 1978, 212), en masquant la négativité originelle de l'œuvre (221) ou, pour parler comme Gramsci (1983) et Althusser (1997B), son caractère révolutionnaire.

comme quelque chose d'autre, d'étranger » (Gadamer, 1976, 121) : elle nous habite déjà et nous l'habitons aussi. Deuxièmement, les canons littéraires et philosophiques ne se présentent pas comme des ensembles pétrifiés et déterminés de sens ; ce sens dépend constamment, pour demeurer vivant, des rencontres toujours nouvelles entre le texte et le lecteur. En effet, pour Gadamer, « penser historiquement signifie opérer la transposition que subissent les concepts du passé quand nous essayons de penser par eux » (Gadamer, 1976, 244). Cela veut dire que les textes ne peuvent plus aujourd'hui être compris depuis la lunette révolue de la première réception, mais depuis celle propre et contemporaine du lecteur. Comme le souligne Grondin, « à l'obsession textuelle des philologues, qui en restent à la lettre du texte, [Gadamer] oppose efficacement la prise en compte du contexte et de l'esprit des écrits » (Grondin, 1999, 20). Le texte est conçu comme la réaction, la réponse offerte à un ensemble de questionnements issu d'un contexte. Et même s'il est impossible de reconstituer intégralement ce contexte, l'esprit du texte peut, selon Gadamer, être ponctuellement saisi et actualisé lorsque, dans un contexte inédit, il se présente de nouveau comme réponse à un ensemble à la fois semblable et différent de questionnements. Avec Pitkin, on pourrait ainsi concevoir le texte machiavélien comme une réponse, à la fois imparfaite et plus loquace que son auteur, au cynisme, à la passivité et à la privatisation conçus comme problème (Pitkin, 1984, 305; 325). Cette préoccupation, bien que dans des termes infiniment différents, nous rapproche de Machiavel, et les réponses qu'il offre continuent de nous informer de manière inédite. Pour Gadamer, ainsi, c'est ce rapprochement toujours à refaire qui institue, maintient ou destitue un canon. Accorder le monopole du sens aux intentions originelles de l'auteur et à la compréhension de son premier public équivaldrait à tuer le texte lui-même, à préférer, à l'esprit du texte, des significations

occasionnelles⁶. Troisièmement, la conséquence de l'exigence de fusion constante des horizons est que la lecture réussie d'un texte, même d'un classique abordé déjà depuis une multitude d'angles, se présente comme une re-crédation. Elle est un événement dans ce sens que le contenu de la tradition y est mis en jeu « selon des possibilités de sens et de rsonance chaque fois nouvelles et sans cesse élargies par celui qui reçoit cette tradition » (Gadamer, 1976, 316). Quatrièmement, il faut voir que le jeu interprétatif proposé par Gadamer, et menant à une entente au sein du dialogue, « ne consiste pas simplement à tout mettre en jeu pour faire triompher son propre point de vue, elle consiste à transformer ce qui est commun, transformation à la faveur de laquelle aucun ne reste ce qu'il était auparavant » (Gadamer, 1976, 226). La compréhension n'est donc pas le dévoilement d'un sens qui serait unique et stagnant, ce qui équivaudrait pour Gadamer à du sens mort, mais bien à la fusion, toujours à refaire, des horizons. En d'autres mots, et pour rappeler Althusser, ce n'est pas seulement l'œuvre qui est saisie par l'interprète, mais tout autant, et peut-être plus encore, l'interprète qui est saisi par son objet. Enfin, les conséquences sont grandes pour l'interprète, qui ne peut désormais plus aspirer à dévoiler le sens véritable et final d'un texte, mais aussi pour l'auteur, qui se voit reléguer au statut d'occasionnalité, de concrétisation parmi d'autres de son oeuvre. Pour Gadamer, en effet, « les textes ne demandent pas à être compris comme expression vivante de la subjectivité de l'auteur » (Gadamer, 1976, 242), réduisant

⁶ Comme l'explique Grondin, « L'occasionnalité tient plus élémentairement à l'exigence de sens de l'œuvre, à son rattachement général au monde, qui est aussi le nôtre [...] L'occasionnalité de l'œuvre n'est pas uniquement celle qui l'a fait naître, elle reste une tâche d'intégration pour notre présent (Grondin, 1999, 81). Les deux exemples qu'il donne de la reconnaissance de l'opposition indépassable entre l'être de l'œuvre d'art d'une part, à jamais inaccessible dans son entièreté, et ses diverses occasionnalités d'autre part, sont ceux des réinterprétations continuelles de l'architecture et des textes de loi. Dans les deux cas, il y a maintien « d'une tension essentielle entre la fidélité au texte [ou à la construction originale] et la nécessité de son application au contexte présent » (Grondin, 1999, 162).

substantiellement la capacité régulatrice des auteurs quant aux compréhensions qui seront faites de leurs œuvres dans l'avenir.

Les conséquences pour notre thèse de la fréquentation de Gadamer sont nombreuses, mais ne peuvent être nommées clairement et exhaustivement. Elle nous a permis de comprendre l'importance d'une prise en compte du contexte d'émergence de l'œuvre tout en demeurant réalistes sur les limites de la reconstitution de celui-ci. La fusion des horizons demande bien qu'on reconstitue autant que possible les influences et les problèmes ayant mené à la réponse singulière que constitue l'œuvre, mais on ne peut s'attendre à ce que par cette seule démarche le sens fini en soit restitué. Conséquemment, dans notre étude de Machiavel, nous tenterons de comprendre l'œuvre dans son contexte d'émergence, notamment en reconstituant les conventions de genre en vigueur à son époque. C'est seulement à ce prix qu'une réflexion sur l'œuvre dans et par-delà son contexte initial devient possible.

Notre attrait en apparence contradictoire pour les textes canoniques de la philosophie politique et pour la théorie féministe a également trouvé une justification et un point de réunion dans la pensée de Gadamer. Finalement, la focalisation de l'herméneutique de Gadamer sur l'esprit plutôt que sur la lettre du texte suggère qu'il soit possible de soutenir sur eux des interprétations surprenantes et originales sans pour autant faire acte, bien au contraire, d'infidélité envers le sens qu'ils déclinent. Si c'est de la théorie féministe que je tiens l'intérêt spécifique de ma thèse et l'idée d'une histoire révisionniste, et si c'est de l'herméneutique gadamérienne que je tire la justification d'un attrait pour les canons et

l'esprit dans lequel prendra place la lecture de Machiavel, c'est la méthodologie qui permettra de matérialiser ce programme.

1.4.3. POUR UNE ÉTUDE DES PERSONNAGES

Une des choses qui intriguent à la lecture de l'œuvre de Machiavel est cet usage continuels qu'il fait des personnages singuliers autant pour illustrer que pour nuancer son propos, voire même pour le contredire. L'importance des personnages dans la composition de l'œuvre machiavélienne nous a d'abord été suggérée par Antonio Gramsci pour qui « le processus de formation d'une volonté collective, qui a un but politique déterminé » est illustré chez Machiavel par « les qualités, les traits caractéristiques, les devoirs, les nécessités d'une personne concrète, ce qui fait travailler l'imagination artistique du lecteur qu'on veut convaincre et donne une forme plus concrète aux passions politiques » (Gramsci, 1983, 256). Tout se passe comme si la diversité des personnages mis en scène interdisait de prendre au sérieux les grandes généralisations machiavéliennes sur la passion politique, puisque constamment contredites par la réalité et la diversité des personnages et des circonstances. Pour nous, ces contradictions sont cohérentes avec la politique machiavélienne puisque, pour cet auteur, ce qui est vrai à un certain moment en regard d'une *fortuna* donnée peut être complètement erroné face à une *fortuna* différente. La présence de ces personnages serait donc un obstacle considérable à la systématisation et à la pétrification de la politique machiavélienne.

Les possibilités théoriques d'une appréhension de l'œuvre en terme des personnages qui la composent sont de nouveau proposées, après Gramsci, par l'article très stimulant de

Michelle Tolman-Clarke intitulé « On the Woman Question in Machiavelli ». Sa thèse est d'abord qu'il existe des femmes dans les textes politiques de Machiavel; qu'elles contredisent l'opinion selon laquelle il les conçoit comme faibles, craintives, indécises et dépendantes; et qu'elles démontrent que les femmes sont capables d'actions politiques efficaces et mémorables (Tolman-Clarke, 2005, 251). En empruntant une démarche semblable à la sienne, nous scruterons les nombreux personnages féminins disséminés dans l'œuvre. Quels rôles les femmes y jouent-elles? Qu'est-ce que les obstacles et les limites qu'elles rencontrent, les succès qu'elles obtiennent, nous dévoilent de la politique machiavélique et de son contexte d'émergence?

La méthodologie proposée – consistant à répertorier les personnages, surtout féminins, mais masculins également, et à voir où ils se situent dans l'économie de l'œuvre machiavélique – semble cohérente avec les deux autres éléments de l'approche théorique. Elle permet premièrement d'aborder le texte honnêtement en illuminant des éléments habituellement laissés de côté; elle permet enfin un questionnement sérieux sur la signification de l'œuvre dans et par delà son contexte d'émergence. Cette méthodologie semble également tout à fait appropriée pour faire une histoire révisionniste, pour porter une attention nouvelle aux femmes ignorées dans l'œuvre de Machiavel. Et, par ailleurs, elle permet de s'éloigner des théories qui, dénoncées par Pateman entre autres, structurent leur argumentation sur la base de l'individu abstrait.

Voici comment, concrètement, notre méthodologie fonctionnera. Pour illustrer d'une part la politique machiavélique et la critique faite par cet auteur de l'exclusion, et pour retracer d'autre part les femmes dans son œuvre, nous adoptons une méthodologie orientée vers les personnages singuliers. Pour ce faire, nous avons élaboré, à partir des éléments déjà

mentionnés de la politique machiavélienne, une grille de lecture répertoriant tous les personnages féminins machiavéliens ainsi que les personnages masculins déterminants (Annexe 1). Ainsi, l'objectif a été d'inscrire, pour chaque personnage et dans la mesure du possible, les éléments relatifs à la *fortuna* – collective, individuelle et événementielle – à l'action entreprise, aux fins et aux conséquences de celle-ci, ainsi qu'à sa réception par les spectateurs. Puisque la grille doit s'appliquer aux divers textes composant l'œuvre politique – *L'art de la guerre* (A), les *Discours sur la première décade de Tite-Live* (D), les *Histoires Florentines* (H) et *Le Prince* (P) – et qu'il se trouve dans ces milliers de pages plusieurs centaines de personnages, de nombreux détails et mêmes certaines mentions à des personnages masculins ont été abandonnés. À partir des résultats de cette grille, nous avons classé les personnages en ordre alphabétique selon leur sexe et leurs caractéristiques principales. Des quatre cent trois entrées dans notre grille, nous avons conservé les cent trois personnages masculins les plus intéressants et 37 personnages féminins. Les mentions étant faites aux personnages dans l'œuvre sont présentées dans l'Annexe 2 (pour les hommes) et dans l'Annexe 3 (pour les femmes). Pour chacun, nous avons indiqué les pages et les œuvres où on les retrouve ; les années approximatives où ils vécurent; le type général de personnage qu'ils représentent ; ainsi qu'un bref résumé des assertions de Machiavel sur leur compte.

La méthodologie choisie, entre l'exégèse et l'étude littéraire, ouvre des possibilités interprétatives nouvelles, tout en demeurant fidèle au texte lui-même. Elle permet en outre de prendre au sérieux le choix de Machiavel d'illustrer constamment son propos – et de fréquemment le contredire aussi – à l'aide de personnages concrets, dont l'exemple est à imiter ou à fuir, selon la *fortuna*.

Le corpus principal regroupe essentiellement l'œuvre politique de Machiavel, mais en incluant à part entière les *Histoires florentines*, souvent négligées. C'est justement dans cet ouvrage que Machiavel parle le plus directement de son contexte et de son époque, qu'il procède à l'analogie entre Rome et Florence et, plus important pour nous, qu'il élabore sa critique de l'exclusion politique et ses conséquences pour la patrie. C'est finalement dans cette œuvre qu'on retrouve le plus grand nombre et les plus intéressants des personnages féminins.

1.5. PROPOSITION DE RECHERCHE

La question de recherche est la suivante : La politique machiavélienne comporte-t-elle une critique implicite de l'exclusion des femmes? Nous répondrons à cette question 1) en expliquant plus clairement la politique machiavélienne et sa fin ultime de gloire et de durée de la patrie, 2) en reconstituant la critique que fait cet auteur de l'exclusion et 3) et, en observant attentivement les personnages féminins pour déterminer si la critique machiavélienne de l'exclusion peut et doit s'appliquer à celle des femmes. L'hypothèse de recherche est que la politique machiavélienne comporte une critique de l'exclusion en ce que celle-ci s'avère dangereuse pour la patrie. Une considération plus grande des femmes par les institutions et les spectateurs éviterait que leur *animo*, leur fougue naturelle, ne devienne un péril pour la patrie.

CHAPITRE 2 : PATRIOTISME ET POLITIQUE MACHIAVÉLIENNE

2.1. INTRODUCTION

Si l'objet principal de la thèse – les personnages féminins dans l'œuvre de Machiavel - peut à première vue paraître bien précis, nous ne parviendrons à ce degré de précision qu'en toute fin de parcours. Puisque nous irons du général au particulier, le présent chapitre a pour mission de faire un survol de l'œuvre de Machiavel, de disposer peu à peu les bases sur lesquelles seront montés les éléments de notre interprétation. En plongeant profondément dans l'œuvre, en ramenant à l'avant-scène les bribes qui en sont pour nous les plus significatives, nous dresserons les contours de ce *dispositif théorique* que nous appelons la politique machiavélique. Si, pour la plupart des commentateurs, ce dispositif fonctionne autour de deux termes principaux, à savoir la *virtù* et la *fortuna*, nous y ajoutons les éléments plus souvent ignorés d'une fin ultime et du jugement des spectateurs. L'identification des éléments de la politique machiavélique et la détermination de leurs relations dans l'économie de l'œuvre sont d'une importance notable au niveau interprétatif. Tel que discuté rapidement dans la revue des écrits, bon nombre de commentateurs ont vu dans la dialectique *virtù/fortuna* le point focal, la clé de compréhension de cette pensée. La *virtù* n'étant, dans ce modèle, ni dirigée par une fin ultime, ni limitée par le jugement des spectateurs présents et futurs, il a souvent mené à une interprétation de la *virtù* en tant qu'une force brutale, mue par des intérêts uniquement privés et cherchant l'asservissement et l'annihilation de la *fortuna*. L'idée de telles relations entre la *virtù* et la *fortuna*, doublée des analogies faites par Machiavel entre les femmes et la *fortuna*, ont interdit en général de penser que la *virtù* était une qualité accessible pour les femmes. Cependant, si nous faisons l'hypothèse que la *virtù*

machiavélienne ne se matérialise que dans la promotion de la durée et de la gloire de la patrie, et qu'elle doit être jugée socialement, alors la *virtù* doit se modeler selon l'existence et l'état de cette patrie, et par rapport aux spectateurs dont elle requière le jugement favorable. C'est précisément sur cette hypothèse que repose toute la présente thèse, que sont disposées les bases de l'interprétation proposée ici.

Par politique machiavélienne, ainsi, il faut entendre les relations entre la *virtù* potentielle et la patrie comme fin ultime⁷, défiées et propulsées en chemin par une *fortuna* toujours changeante, et médiatisées par des spectateurs eux-mêmes formés par des conventions et des institutions particulières. Dans les pages qui suivent, les quatre termes de cette politique seront explicités et mis en relation de façon à offrir une compréhension globale de l'œuvre. Mettant à contribution l'étude des personnages masculins, l'illustration ambitionnée sera parsemée de références aux dépositaires très divers de la *virtù*.

2.2. SUR LA NATURE HUMAINE MAUVAISE ET L'ÉLEVATION PATRIOTIQUE

Pour Machiavel, il ne fait pas de doute que l'être humain est naturellement mauvais, destructeur, de petite envergure et, surtout, mortel. Il ne tend pas instinctivement vers la bonté et la beauté, mais plutôt vers l'assouvissement des passions les plus vicieuses et vers la destruction. Or, le pessimisme humain de Machiavel n'équivaut aucunement au pessimisme politique. Au contraire, il est plutôt la contrepartie nécessaire d'une valorisation exceptionnelle du politique. Comme le formule Yves-Charles Zarka, « Machiavel présente la patrie comme une valeur quasi absolue parce qu'elle apparaît au fondement de toutes les

⁷ Nous entendons par fin ultime celle qui est la dernière dans le temps, la seule qui puisse dépasser la durée finie de l'existence humaine.

autres valeurs éthiques et politiques » (Zarka, 2001, 13). Tout se passe comme si la patrie devenait la mesure de toute chose et qu'aucun critère distinguant le bien du mal, les fins enviabiles des fins méprisables ne lui préexistait. Conséquemment, dans la politique machiavélienne, tout – du choix du régime politique jusqu'aux ambitions individuelles, de factions et collectives – est subordonné à la durée et à la gloire de la patrie. C'est ce que nous tenterons d'illustrer ici.

S'opposant dans sa conception de l'humain à Aristote pour qui le bien est nécessairement la visée de toute action (Aristote, 2004, 47), et à Cicéron, pour qui le moral et l'utile vont toujours de pair (Cicéron, 1933), Machiavel intègre l'idée chrétienne d'un être humain vicieux. Cependant, plutôt que d'appuyer sa conception sur le péché originel, il la construit à partir de l'observation empirique des agissements humains. Ce qui ressort de cette observation, c'est que « les hommes sont méchants et disposés à faire usage de leur méchanceté toutes les fois qu'ils en ont la libre occasion », qu'ils « ne font le bien que forcément » et que « dès qu'ils ont le choix et la liberté de commettre le mal avec impunité, ils ne manquent de porter partout la turbulence et le désordre » (Machiavel, D, 389). Qui plus est, toujours à la différence du christianisme, Machiavel n'offre pas pour horizon d'absolution une *cit*é sainte et en accord total avec les vertus chrétiennes, mais il propose la constitution d'une cité glorieuse sur Terre. En effet, il ne voit pas comment les vertus chrétiennes, justificatrices de la petitesse, de la soumission et de la misère sur Terre, pourraient mener à une situation dans laquelle les hommes seraient différents de ceux qu'il connaît : la grande majorité portée à la paresse et les autres, esclaves de leur passion pour la

domination. Par ailleurs, selon lui, les principes sur lesquels la religion chrétienne est fondée sont extrêmement éloignés de la pratique qu'en fait l'Église chrétienne de Rome, au point que « le mauvais exemple de cette cour [et de ses prêtres] a détruit en Italie tout sentiment de piété et de religion » (Machiavel, D, 416).

Ce n'est donc pas par dégoût quant aux vertus de bonté que Machiavel les fait passer au second rang, mais bien parce qu'elles sont une fiction et que de les suivre à la lettre indépendamment de la situation n'équivaut en rien aux conséquences attendues dans un monde d'êtres entièrement bons. Soucieux d'écrire sur ce qui est plutôt que sur ce qui devrait être, Machiavel fait l'affirmation suivante :

Étant mon intention d'écrire choses profitables à ceux qui les entendront, il m'a semblé plus convenable de suivre la vérité effective de la chose que son imagination. Plusieurs se sont imaginé des Républiques et des Principautés qui ne furent jamais vues ni connues pour vraies. Mais il y a si loin de la sorte qu'on vit à celle selon laquelle on devrait vivre, que celui qui laissera ce qui se fait pour cela qui se devrait faire, il apprend plutôt à se perdre qu'à se conserver; car qui veut faire entièrement profession d'homme de bien, il ne peut éviter sa perte parmi tant d'autres qui ne sont pas bons (Machiavel, P, 335).

Dans le monde réel que Machiavel observe, les êtres humains sont « ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gagner » (Machiavel, P, 339) et, ainsi, de les concevoir et traiter selon des catégories idéales, selon ce qu'on voudrait qu'ils soient et non selon ce qu'ils sont, ne participe en rien de leur amélioration. Et si les humains décevants n'atteignent pas naturellement les sommets jusqu'auxquels on souhaite les voir gravir, alors il faut les atteindre autrement, de façon artificielle, de façon politique.

L'objectif de Machiavel est donc de ruser la nature humaine jusqu'à lui permettre de réaliser de grandes choses, assurant la concordance entre l'égoïsme individuel et la participation à la gloire de la patrie. Il s'agit ici de transformer le mal que l'homme ne peut

s'empêcher de commettre – en le canalisant au service d'une cause valable et en le conjuguant à la perversité des autres – jusqu'à ce qu'il devienne plus avantageux dans l'ensemble que la poursuite d'une fin noble à l'aide de moyens tout à fait bons. Ratissant l'histoire à la recherche des exceptions qu'il compte imiter, de cette grandeur immortelle ressortant quelquefois de la vie d'un mortel et d'un corps politique, Machiavel découvre que « les hommes ne deviennent supérieurs et ne déploient leurs talents que lorsqu'ils sont employés et encouragés par leur souverain, que ce soit un monarque ou une république » (Machiavel, A, 784). Le remède à la nature humaine imparfaite est ainsi identifié par Machiavel à la vie sous une patrie gouvernée par de bonnes institutions et inspirée par l'excellence des *grands hommes*. Puisque cependant les hommes, par leur nature, demeurent potentiellement mauvais même sous des institutions qui les détournent de leurs vices, et puisque les institutions et les États sont soumis à l'usure, alors la politique ne peut jamais être organisée pour de bon, mise en place, puis abandonnée à l'administration des choses (Machiavel, D, 607). Dans l'histoire des idées politiques, cela fait de Machiavel l'un des penseurs les plus désespérément politiques. Pour lui, qui considère que la nature humaine misérable ne peut être transcendée que par la participation au sein d'une patrie, la politique est investie d'un rôle historique continu, indépassable.

À première vue, l'existence de la patrie est souhaitable pour les bonnes mœurs que ses institutions promeuvent, pour la pacification interne que l'amour envers elle provoque, pour l'immortalisation et la gloire qu'elle rend possible par la participation à travers elle. Si, pour Machiavel, l'homme ne peut s'élever au-dessus de sa condition humaine mauvaise que dans sa relation à un État constitué ou à venir, la priorité ultime de sa politique est celle de la

fondation, puis du maintien d'une patrie. Une fois cette exigence remplie, une seconde priorité vient s'y superposer : celle de la gloire de la patrie, de sa constitution comme modèle pour les autres. Cette hiérarchisation des objectifs – durée, puis gloire – va de soi puisque, pour Machiavel, aucune gloire n'est possible sans l'instauration de la patrie comme critère ultime de la *virtù*, comme ligne de délimitation entre bien et mal, honorable et blâmable.

Selon lui,

il faut défendre la patrie, glorieusement ou non. Tous les moyens sont bons, pourvu qu'elle soit défendue. [...] S'il s'agit de délibérer sur son salut [on] ne doit être arrêté par aucune considération de justice ou d'injustice, d'humanité ou de cruauté, d'ignominie ou de gloire (Machiavel, D, 707-708).

Cela est tel parce que les catégories du juste et de l'injuste, de l'ignominie et de la gloire prennent précisément racine dans l'existence de la patrie ou, du moins, dans l'espoir qu'une telle patrie soit fondée pour confirmer et légitimer les actions que l'on entreprend. C'est pour cette raison que l'acte de fondation et les mouvements de défense de la patrie ne sont pas tenus, chez Machiavel, de se conformer à l'ordre régulier en vigueur dans l'État constitué ou à venir. Cela est illustré par le conseil que donne Machiavel au fondateur potentiel : celui de ne rien écarter, pas même de devoir, comme dans le cas de Brutus, immoler ses propres enfants afin de garantir la patrie nouvelle. Il les rassure ensuite en affirmant que, si la fondation parvenait à vivre et à réussir, alors quiconque jugerait son œuvre et ses desseins le ferait d'après son succès (Machiavel, D, 405-06).

Il a été soutenu jusqu'ici que la nature humaine mauvaise, mortelle et petite ne pouvait être transcendée chez Machiavel que par le truchement d'un État durable et glorieux, et que toutes les catégories morales, esthétiques et éthiques s'enracinaient dans la

constitution et le maintien d'une telle patrie. Si notre argumentation tient la route, alors on peut s'attendre à ce que le choix du régime politique et les ambitions individuelles, de factions et collectives, soient subordonnés à la fondation et au maintien d'une patrie glorieuse.

Il apparaît donc que, chez Machiavel, le fondateur obtienne la gloire personnelle et ne puisse justifier ses actions que par la durée et la gloire de l'État qu'il met en place. Conséquemment, le choix du régime politique est un moment fondamental de son accession à la gloire. Discutant des trois types de régimes bons (Principautés, Optimates et Gouvernements populaires) et de leurs pendants mauvais (tyrannie, oppression et pure licence), Machiavel affirme que « toutes ces espèces de gouvernements sont défectueuses. Ceux que nous avons qualifiés de bons durent trop peu. La nature des autres est d'être mauvais » (Machiavel, D, 386). Dans les faits, il considère que les bons régimes sont beaucoup trop prompts à basculer dans leur version corrompue. Si la pure licence confine à la médiocrité généralisée et mène à l'abandon de la liberté au profit du pouvoir d'un Prince ou d'un Tyran, les principautés et les optimates – parce qu'elles adoptent un mode de transmission héréditaire du pouvoir – tendent à écarter du gouvernement les citoyens les plus excellents et, ainsi, à hypothéquer la gloire de la patrie (Machiavel, D, 385; 409). Aussi, l'arrogance que démontre la deuxième génération de princes ou de patriciens se répercute souvent dans la révolte du peuple offensé, ce qui menace assurément la durée de la patrie. Comme le rappelle Machiavel, « il ne suffit pas, pour le bonheur d'une république ou d'une monarchie, d'avoir un prince qui gouverne sagement pendant sa vie; il lui en faut un qui lui donne des lois capables de la maintenir après sa mort » (Machiavel, D, 413). Pour Machiavel, les princes enflammés de gloire devraient régner sur les villes corrompues

comme Romulus : pour les réformer plutôt que pour les dominer et, de cette façon, s'immortaliser eux-mêmes. Référant aux hommes excellents à qui la *fortuna* donne l'occasion de se démarquer, l'auteur souhaite que:

ceux que le ciel a placés dans ces heureuses circonstances réfléchissent que deux chemins s'ouvrent devant eux : l'un conduit à l'immortalité, après un règne heureux et tranquille; l'autre les fait vivre au milieu de mille inquiétudes, et leur promet après la mort une éternelle infamie (Machiavel, D, 410-11).

Machiavel est bien sûr conscient du problème de la fondation. Pour lui, il est clair que celle-ci doit être le fait d'un seul homme et qu'elle ne peut s'effectuer sans violence et sans cruauté. Elles sont au contraire indispensables dans ce premier moment de la patrie, mais alors le fondateur doit percevoir – dans une lucidité presque inhumaine – les avantages pour sa postérité du *devenir plusieurs* (Althusser, 1997B, 123). Il en va ainsi également de la refondation :

le projet de réformer un État suppose un citoyen généreux et probe. Or, devenir par la force souverain d'une république suppose au contraire un homme ambitieux et méchant : par conséquent, il se trouvera bien rarement un homme de bien qui veuille, pour parvenir à un but honnête, prendre des procédés condamnables, ou un méchant qui se porte tout d'un coup à faire le bien, en faisant bon usage d'une autorité mal acquise (Machiavel, D, 431).

Cependant, puisque l'avantage ultime du fondateur consiste à ce que son ouvrage dure, et puisque pour protéger l'État constitué l'assemblée populaire est plus efficace que le règne d'un seul (Machiavel, D, 408), alors sa projection dans le temps historique exige de lui qu'il *devienne plusieurs*. Il en va de même du refondateur. Précisons ici que si la violence qui restaure n'est pas à condamner, celle qui ruine l'est assurément. En effet, « sont voués à la haine et à l'infamie les hommes qui détruisent les religions, qui renversent les États, les ennemis du talent, du courage, des lettres et des arts utiles et honorables pour l'espèce

humaine » (Machiavel, D, 408). C'est ce que veulent signifier les Milanais à Francesco Sforza, *condottiero* par excellence, qui vient les conquérir : « Si nous sommes condamnés malgré notre résistance à tomber entre tes mains, sois assuré que cet empire usurpé par la trahison la plus infâme finira pour toi et tes enfants par l'opprobre et la misère » (Machiavel, H,1258). User de violence et conquérir une ville ne peut donc pas être appelé *virtù* indépendamment du contexte.

Le conseil qu'offre Machiavel aux princes qui voudraient interrompre le cycle de la corruption, à savoir d'imiter Romulus, est l'expression de la préférence de cet auteur pour le régime républicain. Cette préférence se réclame de l'observation et de l'étude de l'histoire et des grands hommes. Le régime républicain que Machiavel préconise, c'est-à-dire la combinaison des trois formes classiques de bons gouvernements, est en effet censé promouvoir de la manière la plus efficace la durée et la gloire de la patrie. Machiavel décrit ainsi ce régime ayant atteint la perfection à Rome :

Avec [les tribuns] s'affermir la république, désormais composée des trois éléments dont nous avons parlé plus haut [Le prince, les optimates, le pouvoir populaire]. La *fortuna* lui fut si favorable, que quoique l'autorité passât successivement des rois et des grands au peuple [...] néanmoins on n'abolit jamais entièrement la puissance royale pour en investir les grands; on ne priva jamais ceux-ci en totalité de leur autorité, pour la donner au peuple; mais on fit une combinaison des trois pouvoirs qui rendit la Constitution parfaite. Elle n'arriva à cette perfection que par les dissentiments du Sénat et du peuple (Machiavel, D, 388).

La république interrompt selon Machiavel le cycle de la décadence des régimes en intégrant au sein d'un même régime les pouvoirs des trois groupes qui, auparavant, régnaient seuls et à tour de rôle. Sous une république, le pouvoir des uns n'est jamais total, mais agit plutôt de manière à émuler et à limiter celui des autres. Cela permet à la patrie de durer plus longtemps que le court laps imparti normalement à chaque régime avant qu'il ne bascule dans sa version

corrompue et ne soit renversé. Ce faisant, les citoyens en général peuvent transcender leur nature misérable et mortelle en s'inscrivant dans une patrie réellement historique, c'est-à-dire durable et glorieuse.

La supériorité du régime républicain tient, selon Machiavel, de plusieurs facteurs étant reliés à ce premier. D'abord, il remarque « qu'il naît beaucoup plus de grands hommes dans une république que dans une monarchie », cela parce que « là on honore la *virtù*, ici on la redoute; partant, là on nourrit les grands hommes, ici on les éteint » (Machiavel, A, 785). La tendance du prince ou de la faction à redouter toute *virtù* autre que la sienne est facilement explicable. Ainsi, bien que la puissance du peuple soit plus grande lorsque réuni en masse, le prince doit, par jalousie de son propre pouvoir, *diviser pour régner*. La privant des bienfaits de l'action commune et des conflits modérés, le Prince met la Patrie en danger puisque les groupes et individus opprimés risquent d'attirer l'ennemi et, peut-être même, de se ranger de son côté (Machiavel, P, 294; 353). Il se prive également d'une force majeure qui pourrait s'avérer essentielle à la protection de la patrie, exigeant bien souvent qu'il embauche des troupes mercenaires, dispendieuses dans tous les sens du terme. Dans une république bien constituée, au contraire, on peut attribuer sans crainte les offices aux citoyens les plus excellents. Face à l'inconstance de la *fortuna* qui exige une *virtù* toujours adaptée à elle, ce type de régime se montre plus durable en ce qu'il donne naissance à des citoyens d'un génie extrêmement divers (Machiavel, D, 641), prêts à affronter les circonstances les plus variées. Aussi, l'auteur considère que le peuple est plus sage et plus constant que le prince, cela par le frein que constitue dans le peuple chacun des citoyens, alors que les égarements du prince, seul à la tête de l'État, sont susceptibles d'avoir des conséquences beaucoup plus graves (Machiavel, D, 502). Comme le remarque Machiavel dans *Le Prince* et ailleurs, les peuples

attachés à leur liberté sont beaucoup plus coriaces que les autres, difficiles non seulement à conquérir, mais presque impossible à conserver (Machiavel, P, 516; 649). Aussi, « l'expérience prouve que jamais les peuples n'ont accru et leur richesse et leur puissance sauf sous un gouvernement libre » (Machiavel, P, 517). Le meilleur régime politique que peut choisir un fondateur avide de gloire est donc la république.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire en lisant Machiavel une première fois, l'ambition aussi, qu'elle soit individuelle, collective ou liée à une faction, doit être strictement subordonnée à la fin ultime, à l'objectif de durée et de gloire de la patrie. L'ambition, faut-il le rappeler, n'est pas pour l'auteur florentin synonyme de *virtù*. Quand l'ambition s'accompagne de *virtù* et de bonnes lois, alors elle ne foment pas les troubles internes destructeurs et ne pousse pas à agrandir la patrie jusqu'à l'affamer, l'assoiffer, la rendre faible. Mais « lorsque la *Couardise* et le *Désordre* siègent aux côtés de l'*Ambition*, on voit vite apparaître toutes les variétés du malheur et de la ruine » (Machiavel, C, 93). La ville libre – celle qui n'est dirigée, comme le répète Skinner, ni à l'externe par une force étrangère, ni à l'interne par un tyran (Skinner, 2001, 230-31; 1991, 38) – est pour Machiavel le régime optimal pour maintenir la patrie et la rendre glorieuse. Selon lui, « une ville libre a deux désirs, rester libre et grandir. Il est fatal que l'excès de l'un ou de l'autre de ces désirs lui fasse commettre des fautes » (Machiavel, D, 446). La république doit éviter d'être si jalouse de sa liberté qu'elle en vienne à blesser « les citoyens qu'elle devrait récompenser, et à suspecter ceux en qui elle devrait avoir confiance » (Machiavel, D, 447). Ainsi, les ambitions démesurées de la collectivité doivent, comme celles des particuliers et des factions, être limitées par la nécessité de promouvoir la durée et la gloire de la patrie.

Pour éviter de lancer un tyran ou un patron, et à la fois pour stimuler la *virtù* et l'amour de la patrie chez le plus grand nombre de citoyens, les mandats aux fonctions publiques et militaires doivent être accessibles et de courte durée (Machiavel, A, 752; D, 675). En effet,

Quand on confie une autorité sans bornes pour un temps très long (j'appelle ainsi un an et plus), elle sera toujours dangereuse et produira des effets bons ou mauvais, selon les bonnes ou mauvaises qualités de ceux à qui elle sera confiée (Machiavel, D, 459).

On voit donc que, pour Machiavel, l'ambition individuelle est profitable collectivement dans la mesure où celle-ci ne peut aspirer à la tyrannie, à condition qu'elle soit limitée par des institutions efficaces. Trois personnages machiavéliens illustrent cette affirmation. Manlius Capitolinus, après avoir sauvé le Capitole des mains des Gaulois, devint envieux et jaloux de la situation de Furius Camillus, un autre héros romain. Pour s'en venger et pour s'emparer de son pouvoir, Camillus entreprit de le calomnier publiquement. Puisque les institutions romaines à cette époque étaient justes et efficaces, l'ambition de cet homme fut prise en charge et mise hors d'état de nuire. Au contraire, « si Manlius fût né au temps de Marius ou de Sylla où les cœurs étaient déjà corrompus et où il eût pu les diriger d'après son ambition, il aurait eu les mêmes succès [qu'eux] » (Machiavel, D, 639). Citoyen influant dans une Rome devenue à son époque décadente, L. Quintus eut l'opportunité de mettre de l'avant son propre intérêt et celui de sa faction au détriment de l'intérêt collectif. Il refusa fermement l'offre faite par le Sénat de proroger son mandat de dictateur, et ce, pour protéger les institutions justes qui demeuraient en place. Par leur efficacité à promouvoir la patrie, les institutions inspirèrent un grand respect à ce citoyen. Dans la Florence du 16^e siècle que Machiavel décrit comme grandement corrompue, par contre, les institutions ne limitent plus l'ambition comme celle de Capitolinus ni n'inspirent, comme elles le firent pour Quintus,

l'admiration et le respect. Dans ce contexte, l'ambition personnelle et de factions l'emporte sur l'intérêt collectif, sur l'objectif de durée et de gloire de la patrie. Machiavel donne un exemple de son assertion en mentionnant Francesco Valori, homme ambitieux dont les velléités tyranniques ne purent être prises en charge par les institutions florentines. Ni lui – dont l'ambition pouvait certainement aspirer à la tyrannie – ni le peuple – qui ne pouvait espérer un apaisement légal de la menace à la liberté constituée par cet homme – ne purent préférer l'intérêt collectif à l'intérêt individuel ou de factions. En somme, il faut que les institutions et le grand nombre des hommes *virtuosi* neutralisent à la source l'ambition individuelle des citoyens à se saisir pour eux-mêmes du pouvoir. Les citoyens d'un régime bien constitué n'ayant, individuellement, aucun espoir de parvenir à la tyrannie, tout se passe comme s'ils cherchaient en conséquence à éviter à tout prix qu'un autre n'y parvienne. Il en va de même par ailleurs du peuple de Rome qui, moins en état que les grands d'usurper le pouvoir, « [devait] nécessairement en avoir plus de soin, et, ne pouvant s'en emparer, [devait] se borner à empêcher que d'autres ne s'en emparent » (Machiavel, D, 392).

De la même façon qu'une ville libre devait, pour se maintenir, éviter qu'un individu ne pousse son ambition jusqu'à usurper le pouvoir, elle doit éviter qu'une faction fasse de même. Les factions sont en quelque sorte des groupes d'intérêt dont l'objectif est la monopolisation du pouvoir et l'exclusion des autres factions de toute possibilité de participation et, parfois même, de la possibilité d'habiter la ville. Chez Machiavel, mais également chez d'autres auteurs de son époque, notamment Dante (Crouzet-Pavant, 2001, 145-152; Dante, 2005), le problème du factionnisme est identifié comme grand responsable des maux de l'Italie. L'auteur florentin fait cependant une distinction, très importante dans sa pensée, entre discordes profitables et discordes destructrices. Il est parfaitement conscient

que la liberté prédispose aux discordes intestines (Machiavel, H, 960) et que les querelles sont le principe de la liberté (Machiavel, D, 390). En aucun cas, pour lui, l'union complète ne pourra régner au sein d'une république. Or, cette désunion peut, si elle est limitée et émulative, avoir des effets bénéfiques pour la patrie :

On ne peut pas davantage qualifier de désordonnée une république où l'on voit briller tant de vertus : c'est la bonne éducation qui les fait éclore, et celle-ci n'est dû qu'aux bonnes lois; les bonnes lois, à leur tour, sont le fruit de ces agitations que la plupart condamnent si inconsidérément. [...] Si les troubles de Rome ont occasionné la création des tribuns, on ne saurait trop les louer (Machiavel, D, 390-91).

Aussi, la discorde est profitable à condition qu'elle ne menace pas la patrie et, semble-t-il, qu'elle puisse périodiquement se nier dans l'union contre un ennemi commun (Machiavel, A, 752; 784-86). Or, si les ambitions liées aux factions en viennent à prévaloir sur l'intérêt collectif, à savoir la gloire et la durée de la patrie, alors cette dernière est menacée, avec tous les bienfaits précédemment attribués. La distinction entre les discordes profitables et dangereuses est illustrée par les conséquences opposées qu'elles provoquèrent à Rome et à Florence. Ces distinctions, qui sont à la base de la critique machiavélique de l'exclusion, seront l'objet d'une attention particulière dans le troisième chapitre. Sans empiéter sur son propos, on remarque que, si les individus et les factions savent tempérer leurs ambitions de manière à favoriser la gloire et la durée de la patrie, alors la discorde propage et stimule la *virtù*, promeut la patrie. La préférence pour l'intérêt public, s'est rencontrée à Florence lorsque les factions s'unirent pour condamner le retour illégal et violent d'un groupe d'exilés qu'une des deux factions cherchait pourtant à faire revenir par des moyens légaux (Machiavel, H, 1028). Un épisode semblable est celui du gibelin Farinata Uberto qui, alors que d'autres gibelins proposaient, à défaut de pouvoir la servir, de détruire Florence, refusa net et promit que quiconque embrasserait un tel dessein le trouverait sur son

chemin (Machiavel, H, 1008-09)⁸. Aussi, comme nous le verrons plus précisément dans le prochain chapitre, « chaque État libre doit fournir au peuple un débouché normal à son ambition » (Machiavel, D, 391), à ses humeurs et à ses soifs de vengeance (Machiavel, D, 681; D, 402). Si, par excès d'ambition, une faction ne prévoit pas, pour tous les citoyens, de tels débouchés, alors elle les pousse à la nécessité et désagrège en eux l'amour de la patrie. La patrie est ainsi sérieusement hypothéquée. À un certain point, il semble que même la liberté doive être sacrifiée – temporairement du moins – à la durée de la patrie. Discutant des maigres chances qu'ont les conspirations de réussir, Machiavel cite Tacite selon lequel il vaut mieux s'accommoder des princes que l'on a plutôt que de se lancer dans des projets qui risquent d'empirer la situation. L'auteur conseille alors de considérer à deux fois le projet extrêmement dangereux de la conspiration puisqu'il risque d'équivaloir à se perdre soi-même et à perdre également son pays (Machiavel, D, 617). Ultimement, la décision d'entreprendre ou non un tel projet dépend d'une analyse de ses propres forces et de celles du Prince honni, en d'autres mots, d'une prise en considération de l'état de la *fortuna* (Machiavel, D. 612).

La dernière forme d'ambition à subordonner à l'objectif de durée d'une patrie glorieuse est celle de la collectivité entière, de la république. Cette ambition réfère au deuxième désir de toute ville libre, à savoir celui de s'agrandir. La guerre et la conquête permettent non seulement un tel agrandissement, mais elles créent également l'union en retournant contre les étrangers les armes et la férocité qui suscitaient auparavant la division interne et les guerres civiles (Machiavel, C, 93; A, 752). Puisque, comme nous l'avons indiqué plus tôt, les républiques sont par essence conflictuelles, on peut croire qu'elles

⁸ Machiavel donne un autre exemple de disputes ne menant pas à la rupture du lien social, passant par l'argumentation publique plutôt que par la manigance souterraine (Machiavel, D, 496).

doivent par conséquent faire plus souvent la guerre pour se maintenir. La république idéale de Machiavel se renforçant elle-même et se défendant par une milice composée uniquement de citoyens consentants, il devient primordial d'obtenir l'adhésion du peuple à sa cause. Pour l'auteur, « quand une cité ne fait pas travailler sa plèbe à de glorieuses conquêtes, elle peut la traiter comme bon lui semble » (Machiavel, D, 509). Au contraire, quand elle l'y fait participer, la naissance devient peu à peu indifférente dans l'accession aux postes-clés. Machiavel ajoute qu'il émerge alors un danger à retirer à cette plèbe – participant désormais à la grandeur de leur patrie – l'espoir leurs d'obtenir la récompense de leurs peines (Machiavel, D, 508). Cette réalité transforme radicalement le rapport de force entre les petits et les grands. Cela pourrait d'ailleurs expliquer que le peuple soit le meilleur gardien de la liberté seulement dans le cas des républiques qui souhaitent étendre leur empire: les républiques qui ne souhaitent que se maintenir, en effet, n'ont pas besoin d'une participation aussi extensive de sa plèbe (Machiavel, D, 393). Pour Machiavel, il est clair que les soldats patriotes sont plus efficaces parce qu'ils combattent pour eux et par amour pour la patrie plutôt que pour un prince ou pour la solde uniquement.

Tous ces bons mots sur la guerre, surtout dans les républiques, sont néanmoins modérés par la superposition d'un autre ordre de préoccupation. En effet, certaines limites doivent être imposées à l'ambition collective dans le bien de la patrie elle-même. Machiavel présente d'abord la disparition de peuples avec qui combattre comme l'une des causes principales de la chute de Rome :

Où il y a beaucoup de souverains, les grands hommes naissent en foule; ils deviennent rares quand le nombre des souverains est petit. [...] Lorsque l'Empire romain se fut accru et qu'il eut détruit tous les États d'Europe et d'Afrique et la plus grande partie de ceux d'Asie, il ne resta de place au mérite qu'à Rome, et les grands hommes devinrent aussi rares en Europe qu'en Asie. Comme il n'y avait plus de *virtù* que dans cette capitale du

monde, le premier germe de corruption entraîna la corruption du monde entier; et les Scythes ravagèrent sans peine un empire qui avait éteint la *virtù* des autres États, sans avoir pu conserver la sienne (Machiavel, A, 784-86).

Ailleurs, Machiavel réitère en expliquant pourquoi le nombre de républiques est sur le déclin :

Je croirais cependant que ce qui y a bien plus contribué encore, ce sont les conquêtes des Romains, dont l'empire a englouti toutes les républiques et tous les États libres; et quoique cet empire ait disparu, ces cités jadis libres n'ont pu encore se reconstituer pour revivre librement si ce n'est en bien peu d'endroits. Quoi qu'il en soit, les Romains trouvèrent dans toutes les parties du monde une ligue de républiques armées et obstinées à la défense de leur liberté (Machiavel, D, 520).

De la même façon que les différentes factions devaient – pour rester elles-mêmes unies, pour que la *virtù* se maintienne et pour le bien de la patrie – se disputer sans éteindre pour autant la faction adverse, les républiques doivent parvenir à s'agrandir en évitant d'éteindre la *virtù* autour d'eux et, par ricochet, chez eux.

En somme, pour Machiavel, la seule manière de s'élever au-dessus de la condition humaine mauvaise est de vivre au sein d'une patrie durable et glorieuse. La patrie est donc la fin ultime de toute la politique machiavélienne, subordonnant le choix du régime politique comme les ambitions individuelles, de factions et collectives. Voilà pourquoi nous qualifions cette œuvre de *désespérément politique*. Il faut maintenant expliquer pourquoi la manière appropriée pour la *virtù* de servir la durée et la gloire de la patrie change constamment selon l'aménagement de la *fortuna*.

2.3. SUR LA VIRTÙ ET LA FORTUNA

Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, plusieurs commentateurs de l'œuvre de Machiavel ont décrit la *fortuna* telle une déesse cruelle et arbitraire que le héros *virtuoso*

devait fouler sous ses pieds comme une femme [sic], qu'il devrait maîtriser et annihiler pour de bon (Machiavel, P, 367). Or, la *fortuna* n'est pas uniquement cette mégère cruelle qui vous enlève de la bouche un délice espéré de longue date et, de la même façon, la *virtù* n'est pas seulement l'expression machiste et belliqueuse de la volonté humaine. Nous avons déjà déterminé que la *virtù* machiavélienne avait pour fin la gloire et la durée de la patrie. La dernière section s'attardera quant à elle à souligner le rôle fondamental du spectateur dans l'attribution et la remémoration de la *virtù*. Dans cette section, il s'agira de complexifier la notion machiavélienne de *fortuna*, cela dans le but de démontrer que la *virtù*, contrairement aux vertus antiques, ne possède pas de contenu fixe, qu'elle n'est que le moyen approprié, face à un contexte, à une *fortuna* donnée, de favoriser la fondation puis le maintien d'une patrie glorieuse. Dans un premier temps, nous discuterons de la difficulté qu'il y aurait à attribuer des caractéristiques fixes à la *virtù*, difficulté qu'une considération de chacun des aspects de la *fortuna* – individuels, collectifs et événementiels – cherchera à étayer.

2.3.1. VIRTÙ : FIXITÉ ET FLUIDITÉ

Les commentateurs qui affirment sans ambages que la *virtù* machiavélienne est toujours gaillardise belliqueuse oublient qu'un des conseils les plus percutants de l'auteur est celui de connaître, avant d'entreprendre quoi que ce soit, ses propres caractéristiques et celles de son temps (Machiavel, D, 612; 617; 638-40). Si la *virtù* s'incarne souvent dans le guerrier féroce, il ne faut pas pour autant la réduire à cette seule figure. Dans *L'art de la guerre*, Fabrizio, le personnage principal, s'exclame bien devant les prouesses de soldats imaginaires : « Voyez avec quelle *virtù*, quelle facilité, avec quelle tranquillité ils massacrent leurs adversaires » (Machiavel, A, 799). Néanmoins, la *virtù* n'est jamais faite

uniquement de scélératesse; elle n'est jamais personnifiée par de simples brutes (Machiavel, P, 313; A, 745). Il en est ainsi parce que la *virtù* doit toujours avoir pour fin la fondation puis la durée d'une patrie glorieuse. Aussi, elle ne consiste pas seulement en la jouissance d'une faveur reçue de la *fortuna*, mais implique l'étude de l'histoire et de son temps, une analyse minutieuse inaccessible aux simples brutes. Il en ressort que « [...] les hommes doivent observer leur époque et s'y conformer » (Machiavel, D, 639), et que « [...] dans les républiques corrompues, les moyens de parvenir à la gloire ne sont pas les mêmes que dans une république qui n'est pas politiquement morte » (Machiavel, D, 639). Ce que cela suggère, c'est que la *virtù* doive se faire fondatrice face à une situation politique désespérée, refondatrice face à une patrie en voie de se corrompre, et citoyenne lorsque prenant place dans une république non encore corrompue⁹. La variété la plus admirable et la plus rare est la *virtù* fondatrice, retrouvée chez les personnages quasi mythiques que sont David, Moïse, Cyrus, Romulus, Thésée et Lycurgue (Machiavel, P, 304). Par elle, des institutions et des conventions radicalement nouvelles sont créées. La deuxième variété la plus exceptionnelle chez Machiavel est la *virtù* refondatrice, ramenant aux principes une patrie s'usant peu à peu, se corrompant comme toute chose. L'auteur donne comme exemple de cette *virtù* Horatius Coclès, Régulus Attilius et quelques autres (Machiavel, D, 610). La *virtù* plus usuelle vient ensuite : c'est celle des bons soldats, des citoyens excellents, fruits d'une patrie durable et glorieuse et des institutions transformant efficacement l'*animo* en *virtù*. En général, les bons citoyens sont ceux qui font passer les intérêts collectifs, l'objectif de durée

⁹ Avec Althusser (1997B) et avec Skinner (2001), nous croyons qu'il n'existe pas une rupture fondamentale entre les différents textes de Machiavel, mais plutôt que le Prince parle de la fondation d'une patrie glorieuse sinon inexistante alors que les *Discours* et les *Histoires* parlent du maintien de cette patrie et de sa malheureuse corruption qui pourrait, éventuellement, exiger l'action d'un fondateur ou d'un refondateur.

et de gloire de leur patrie, devant les intérêts personnels et de factions. Machiavel en donne plusieurs exemples, dont Michele di Lando, homme de basse extraction ayant contribué à recréer l'union à Florence après la révolte des *Ciompi*, et L. Quintius, personnage déjà mentionné pour avoir refusé qu'on proroge son mandat de dictateur. Entre les trois types de *virtù* rapportés ici, interviennent de nombreux éléments de la *fortuna* qui influencent la forme de la *virtù*. La *fortuna* individuelle, qui correspond à « la diversité du génie et des penchants naturels de chacun » (Machiavel, A, 814), est importante puisque les gens ne peuvent changer aisément de caractère. Parfois la prudence mène au succès mais, d'autres fois, celle-ci mène à l'échec, « ce qui ne provient d'autre chose que de la sorte de temps qui se prête ou non à [cette] façon de faire » (Machiavel, P, 366). C'est dans ce sens que Machiavel affirme : « que celui-là soit heureux qui sait bien s'accommoder de son temps, et malheureux celui qui ne procède pas en s'accordant avec lui » (Machiavel, P, 365). Quand son caractère ne peut s'accommoder avec succès de la *fortuna* du moment, l'acteur doit se tenir prêt – en étudiant l'histoire des grands hommes et en entraînant son corps – à reconnaître et à saisir l'occasion que la *fortuna* leur offrira peut-être. En effet, les hommes ne doivent cesser d'espérer que la *fortuna* tourne enfin en leur faveur (Machiavel, D, 597). Un autre exemple de la « *virtuosité* » ou non de certaines caractéristiques en regard de la fin visée et du contexte, est celui des réflexions de Machiavel sur la cruauté guerrière. Des quatorze capitaines qualifiés par l'auteur de féroces et de cruels, dix sont dénoncés alors que quatre seulement sont considérés comme ayant usé de cruauté en réponse à une *fortuna* qui l'exigeait. Parmi les premiers se trouvent Olivetto da Fermo, Giovanni Galeazzo Visconti et Castruccio Castracanni, qui trahirent tous, dans leur propre intérêt, les hommes bons qui avaient eu confiance en eux, qui les avaient pris sous leur aile. Da Fermo, Astorre Gianni,

Alboin et Gauthier d'Athènes se distinguèrent également pour la cruauté envers les femmes dont ils firent preuve. Tous ces hommes sont condamnés par Machiavel pour leur cruauté, mais surtout pour n'être pas parvenus à fonder et à faire durer quoique ce fut. Contrairement à eux, les capitaines cruels par nécessité agissent efficacement pour fonder des États et pour les faire durer, usant de cruauté pour répondre, comme Agathocle de Sicile, à une basse origine méprisée par les spectateurs ou afin, comme Annibal, d'unir une armée trop bigarrée pour combattre solidaire. Pour ce qui est des autres hommes de guerre, on remarque que les *condottieri* sont honnis par Machiavel alors que les citoyens s'illustrant à la guerre pour la gloire de leur patrie sont louangés. Il appelle ses contemporains assoiffés de gloire non à imiter ces égoïstes, mais plutôt à embrasser l'exemple des humbles citoyens romains qui, tels Attilus Régulus et Quintus Cincinnatus, s'intéressaient à la gloire de leur patrie plutôt qu'au butin qu'ils espéraient emporter de la guerre. Dans les stratégies politiques et guerrières comme dans la rénovation des institutions, l'important pour Machiavel est d'agir de la manière appropriée à la *fortuna*. Par conséquent, la *virtù* peut prendre la forme de la ruse secrète plutôt que l'action publique de grande envergure (Machiavel, D, 546; 610), ou bien celle, à l'exemple de Marc-Antoine et de Fabius, d'une prudence poussant à la fuite. Dans *Le Prince*, suggérant que la *virtù* consiste en l'excellence dans chacun des domaines et des circonstances, il affirme que « le Prince doit montrer qu'il aime la *virtù*, et doit porter honneur à ceux qui sont excellents dans chaque art » (Machiavel, P, 359). Cette affirmation s'inscrit dans une longue série de commentaires sur le thème de la diversité du génie. C'est cette diversité qui rend les républiques plus aptes à s'accommoder des variations du temps (Machiavel, D, 641); c'est aussi de celle-là dont se félicite Fabrizio dans *l'Art de la guerre* (Machiavel, A, 814). Maintenant que nous avons fait l'affirmation générale selon laquelle la

virtù n'a aucun contenu fixe, mais doit choisir une forme adaptée à la *fortuna* individuelle, collective et événementielle, nous discuterons plus en profondeur de ces trois aspects de la *fortuna* et de leurs effets sur la forme que doit prendre la *virtù*.

2.3.2. FORTUNA INDIVIDUELLE

Comme suggéré, la diversité du génie et des penchants naturels de chacun – moitié *animo*, moitié résultat de l'éducation familiale (Machiavel, D, 713) – correspond à ce que nous appelons la *fortuna* individuelle. C'est de ce type de *fortuna* que découlent les distinctions entre les individus, les penchants pour la douceur ou bien pour la cruauté, ceux pour l'audace ou la prudence. Elle se compose des caractéristiques, particularités, histoires personnelles relativement aléatoires qui ne peuvent être ignorées par l'acteur, qui précèdent toujours l'action politique. Élément de la *fortuna* individuelle, l'*animo* est le concept sur lequel Tolman-Clarke a attiré notre attention dans la revue des écrits. Il réfère selon elle à une fougue naturelle qui peut se transformer en *virtù* si des institutions politiques l'aiguillonnent – ou du moins ne se constituent pas devant elle en obstacle – jusqu'à coïncider avec la fin ultime de durée et de gloire de la patrie (Tolman-Clarke, 2005, 232). Malheureusement, ce concept a été traduit de la version originale de manière extrêmement inégale, comme grandeur d'âme, vigueur, volonté, fermeté, courage, etc. (Machiavel, 1949, 466; 499; 551). Il est donc difficile, sans étudier en détail la version italienne de l'oeuvre, de tirer de ce concept tout ce qu'il suggère. Il demeure que l'*animo* est la fougue naturelle, la volonté sans laquelle la formation de la *virtù* est impossible. Or, elle est également, si non aiguillonnée par les institutions ni limitée par l'amour de la patrie, la matière première de la destructivité – volontaire ou non – envers la patrie. Au-delà du caractère – de l'*animo* –, la

fortuna individuelle englobe le sexe, l'âge, la classe sociale, la famille particulière dans laquelle on naît et d'autres éléments comme la légitimité de la naissance, la position dans la famille, etc. Il arrive qu'une grande *animo* ne puisse se faire reconnaître comme *virtù* en raison de la corruption des institutions ou de l'aveuglement des spectateurs, mais alors l'être réellement excellent se préparera tout de même à reconnaître et à saisir l'occasion que la *fortuna* lui présentera peut-être un jour. Pour Machiavel,

La *fortuna* ne peut rien sur les grands hommes : son inconstance, soit qu'elle les élève, soit qu'elle les abaisse, ne change point leurs dispositions ni leur fermeté d'esprit [lo *animo* fermo], tellement inséparable de leur caractère que chacun reconnaît sans peine qu'ils sont inaccessibles à ses coups (Machiavel, D, 686; 1949, D, 411).

Mais, malgré tout, la manière dont ces hommes agissent, la forme que prend leur *virtù*, dépendent des aspects collectifs et événementiels de la *fortuna*.

2.3.3. FORTUNA COLLECTIVE

On peut dire que la *fortuna* collective réfère à la société dans laquelle une action, potentiellement *virtuosa*, prend place; c'est-à-dire à son positionnement dans l'Histoire, à ses conventions et à ses institutions. Elle oriente et limite l'action, dicte en partie les manières reconnues appropriées de servir la patrie, en d'autres mots, les formes admissibles de la *virtù*. Elle forge également et améliore les citoyens en fonction de ces conventions. Althusser affirme que la *fortuna* collective équivaut au résultat provisoire des luttes sociales (Althusser, 1997B, 141).

Par positionnement historique, nous entendons la compréhension qu'a une société de son origine, de son inscription et son rôle dans l'Histoire. Comme potentielles descendantes de la Rome républicaine, Florence et les républiques italiennes ont de quoi à la fois s'inspirer

et s'accabler devant leur propre corruption¹⁰. À l'exemple de tout bon humaniste de son époque¹¹, Machiavel fait un usage orienté vers le présent et sa propre cité des auteurs et historiens anciens. Pour lui, l'être potentiellement *virtuoso* doit, en temps de paix ou de mauvaise *fortuna*, se préparer à reconnaître et à saisir l'occasion en entraînant ses muscles et son esprit, en pratiquant la chasse et en étudiant l'histoire des grands hommes. Tentant d'inspirer à l'aide d'exemples exceptionnels les citoyens comme Florence en général, Machiavel affirme que :

Puisque les hommes marchent quasi toujours par les chemins frayés par d'autres, qu'ils se gouvernent en leurs faits par imitation, et qu'ils ne peuvent en toutes choses tenir le vrai sentier des premiers ni atteindre la vertu de ceux qu'ils imitent, l'homme prudent doit suivre toujours les voies tracées par les grands personnages, imitant ceux qui ont été très excellents [...] (Machiavel P, 303).

En plaçant Florence dans la continuité de l'histoire républicaine de Rome, les humanistes florentins et Machiavel chargent leurs discours des figures d'innombrables personnages excellents susceptibles d'inspirer et d'influencer les Italiens de leur époque. Ce que cela veut

¹⁰ Les liens étroits et récurrents entre les études humanistes et le gouvernement républicain de Florence pousseront bientôt à réévaluer le mythe de fondation de la ville, peu reluisant depuis cette nouvelle perspective. Comme le souligne J.G.A Pocock, on retrouve dans les écrits florentins, depuis le 15^e siècle au moins, « a fairly rapid repudiation of a hitherto well-established foundation myth which had insisted that the city of Florence was originally a settlement of Julius Cesar's soldiers, and the substitution of a myth which proclaimed the city a foundation of the Roman republic » (Pocock, 1975, 52). Cette descendance nouvellement découverte servira de motivation particulièrement efficace dans la recherche de la grandeur mondaine si chère à la Renaissance. En effet, pour la cité comme pour les *hommes*, il est plus odieux d'être dépourvu de *virtù* lorsque l'on est issu d'un lignage ancien et glorieux (Skinner, 2001, 83; 129).

¹¹ Pour Jacob Burckhard, la Renaissance italienne correspond à une tentative d'imiter l'Antiquité tant au niveau artistique que politique et philosophique (Burckhardt, 1948A, 130). Cette thèse est aujourd'hui remise en doute, soulignant une visée plus interprétative que bêtement imitative. Ainsi, les humanistes italiens auraient tenté non pas d'imiter une période historique révolue, mais plutôt de rendre le passé *utile* pour leurs contemporains, de transposer habilement plutôt que de reproduire strictement (Quillen, 2004, 38). Dès le 13^e siècle, des précurseurs de l'humanisme florentin comme Brunetto Latini inaugurent les liens qui persisteront entre les études des anciens et la participation au gouvernement de Florence. Traducteur de Cicéron en langue toscane, chancelier et auteur des lettres officielles du premier gouvernement populaire de Florence, Latini sera reconnu « [...] comme grand philosophe, étant le premier à enseigner le raffinement aux Florentins ainsi que l'art de parler bien et de gouverner les républiques selon les règles politiques appropriées » (Skinner, 2001, 75). Plus tard, les humanistes Coluccio Salutati et Leonardo Bruni mèneront des carrières simultanées d'intellectuels et d'officiels politiques (Skinner, 2001, 117).

dire, c'est que la *virtù* n'émerge pas du néant, mais qu'elle est provoquée en partie par l'admiration que suscitent les grands hommes dont les historiens et les artistes chantent les exploits. Dans la continuité de la pensée « contextuelle » de Machiavel, ces exemples ne doivent pas être intégralement copiés, mais doivent être réinterprétés, adaptés à la *fortuna* présente. La relation de Machiavel à l'histoire et aux auteurs anciens est explicite dans cet extrait de l'*Art de la guerre* :

Je ne me suis pas proposé de vous dire ce qu'étaient les armées chez les Anciens, mais comment de nos jours il serait possible d'en constituer une qui eût plus d'efficacité que les nôtres. Je n'ai donc voulu parler des institutions anciennes qu'autant qu'elles serviront à justifier celles que je propose (Machiavel, A, 95).

Le positionnement historique influence donc les citoyens non pas dans ce sens qu'ils sont effectivement les descendants des grands hommes ni dans celui qu'ils doivent les imiter intégralement, mais parce que leurs spectres ont une importance politique fondamentale. Ils sont une source d'inspiration considérable et peuvent servir de modèles, à adapter cependant à un contexte nouveau, aux actions à venir. Cette conscience de l'Histoire est également fondamentale pour que la fin ultime de la politique machiavélienne se revête d'un sens historique, permette le dépassement de la nature mortelle et misérable des êtres humains.

Le deuxième élément primordial dans la *fortuna* collective – aiguillonnant la *virtù* et déterminant qui peut y parvenir et comment – est celui des conventions socialement construites et acceptées. Celles-ci sont fondamentales puisqu'elles établissent un citoyen idéal, un acteur *virtuoso* typique par rapport auquel les acteurs potentiels comme les spectateurs établissent les critères de la *virtù*. Les non-citoyens et les non-acteurs typiques sont également identifiés et définis en relation à ces modèles. Ces réalités imaginaires

forment ainsi les identités depuis la naissance jusqu'à la mort, nourrissent de leurs images les institutions qui tendent à matérialiser et à reproduire des schèmes acceptés bientôt comme naturels¹². Ces conventions sont d'autant plus fondamentales pour nous que, comme pour Guido Ruggiero (2007B, 8; 162), nous croyons que la *virtù* n'émane pas uniquement et comme telle d'un individu, mais qu'elle est formée partiellement grâce aux institutions et qu'elle ne reçoit sa dénomination que par la confirmation des spectateurs. Par leur sanction, une action est appelée *virtuosa*, c'est-à-dire considérée appropriée, face à une *fortuna* donnée, pour favoriser la patrie. Dans un ouvrage collectif sur la Renaissance, Paula Findlen définit en ces termes le citoyen idéal d'une cité État italienne de la fin du 15^e siècle :

[He] was an educated male patrician willing to put his learning to public use [in order] to enhance the glory and reputation of his city. He had, of course, excellent taste since in his spare time he read works such as Alberti's *On painting* and *On the Art of Building*. He could recite spontaneously in the manner of Petrarch and tell a lusty tale worthy of Boccaccio. He was conversant with the leading artists and artisans of the day. He knew the History of Rome and had connected it to history of whatever city he considered home (Findlen, 2002, 26)

De son côté, Skinner le définit comme suit :

L'idéal désormais proposé est celui de l'homme qui ne vise à rien de moins qu'à l'excellence universelle. Il ne possède plus le droit de penser comme spécialiste, que ce soit dans les arts du gouvernement, du savoir ou de la guerre. Il ne peut désormais considérer son éducation achevée que lorsqu'il devient possible de dire de lui, comme Ophélie d'Hamlet, qu'il est parvenu à joindre l'œil, la langue, l'épée du courtisan, de l'érudit, du soldat (Skinner, 2001, 142).

Dans tous les cas, le citoyen idéal est riche, cultivé et il démontre des capacités et des intérêts extrêmement variés. Quand Sofronia, héroïne d'une des pièces de théâtre de Machiavel, décrit son mari, elle dépeint aussi le citoyen idéal de son époque :

¹² Pour parler comme le sociologue français Pierre Bourdieu, ces conventions, appuyées par leur matérialisation dans des institutions les reproduisant et les renforçant, exercent une violence symbolique capable de transformer le résultat inégal des luttes en réalité supposément naturelle et factuelle (Bourdieu, 1998).

C'était un homme grave, ferme, réservé. Il employait son temps honorablement : levé le matin de bonne heure, il entendait la messe et s'occupait des provisions pour la journée; ensuite il expédiait les affaires qu'il pouvait avoir à la place, au marché et auprès des magistrats; quand il n'en avait pas, il se livrait à de dignes conversations avec quelqu'un de ses concitoyens, ou bien, retiré chez lui dans son cabinet, il établissait ses écritures et mettait ses comptes à jour; et puis il plaisantait à table avec tout le monde; le dîner fini, il s'entretenait avec son fils, lui donnait de sages avertissements, lui enseignait à connaître les hommes, et par quelques exemples anciens ou modernes, il lui apprenait la vie [...] (Machiavel, CI, 253).

Si on observe les résultats de notre étude des personnages machiavéliens, on remarque que les citoyens idéaux sont ceux qui combattent à la guerre pour la gloire et la durée de leur patrie et/ou ceux qui argumentent publiquement pour l'union et contre le factionnisme dans la patrie. En somme, les conventions forgent les critères qui présideront à l'attribution de la *virtù*, à la mise en place des institutions. Comme le citoyen idéal est mâle, patricien et riche, il est possible que la *virtù* retrouvée chez une femme ou un artisan pauvre soit trop éloignée de l'idéal pour être reconnue et valorisée par les spectateurs et les institutions. Et comme les institutions, pourtant censées transformer l'*animo* en *virtù*, ne reconnaissent ni ne valorisent la *virtù* des femmes, alors les inégalités et l'apparente naturalité des conventions sont reproduites. Il est bien sûr un type de *virtù* qui dépasse de beaucoup les possibilités des institutions et qui transcende les conventions en en créant de nouvelles : il s'agit de la *virtù* fondatrice. On peut donc suggérer, avec Tolman-Clarke (2005), qu'il est des contextes où la seule *virtù* dont les femmes puissent faire preuve – rejetées par les institutions et déconsidérées par les spectateurs – est la *virtù* fondatrice. Celle-ci, par son exemple flamboyant et par la force qui en émane, inaugure une *fortuna* collective radicalement différente, faite d'institutions et de conventions nouvelles. Or, ce n'est pas pour rien que la *virtù* fondatrice, instaurant institutions et conventions nouvelles, est si rare. Ceux qui y aspirent échouent la plupart du temps, car tous ceux qui bénéficient de l'ordre ancien s'y

opposent et ceux qui tireraient avantage de ses changements demeurent mitigés dans leur appui. La tiédeur de ces derniers vient « de la peur des adversaires qui ont les lois pour eux, en partie aussi de l'incrédulité des hommes qui ne croient point véritablement aux choses nouvelles s'ils n'en voient pas déjà réalisée une expérience sûre » (Machiavel, P, 305). La *virtù* fondatrice d'une femme devrait donc être extrêmement convaincante et féroce pour qu'elle parvienne à se constituer en exemple contre de si durables conventions. Les conventions touchant la nature soi-disant et le rôle des femmes seront abordés au quatrième chapitre.

Le troisième et dernier élément de la *fortuna* collective concerne les institutions. L'idée d'institution est importante puisqu'elle revient constamment dans l'œuvre de Machiavel. Pour lui, les institutions préviennent, soignent et compensent la corruption dont sont menacés tous les régimes politiques et toutes les constitutions. Les mauvaises institutions – par leur insuffisance à éduquer convenablement, à insuffler l'amour de la patrie, à limiter les pouvoirs des uns et des autres – mènent aux désordres internes immodérés et à la tyrannie (Machiavel, A, 745). Comme le répète Machiavel, « un mauvais citoyen ne [peut] opérer une révolution contre la liberté que dans une république corrompue » (Machiavel, D, 638). Les institutions dont parle Machiavel, et qui doivent transformer l'*animo* brute en *virtù* sont religieuses, éducatives, militaires, politiques et légales.

D'abord, l'auteur se pose contre l'Église romaine parce que cette cour se sert des principes originels de la religion chrétienne pour élever ses prélats au luxe et au pouvoir mondain tout en gardant le peuple soumis. De plus, elle se fait régulièrement l'amie des puissances étrangères qui déferlent au moindre appel, empêchant que l'Italie ne se constitue

en État fort. Malgré ce qu'on peut prétendre sur son irréligion (Strauss, 1982, 43), Machiavel répète que l'institution religieuse est fondamentale afin d'éviter la corruption dans une ville et y promouvoir la *virtù*. Pour lui, « tout ce qui tend à favoriser la religion doit être le bienvenu, quand même on en reconnaîtrait la fausseté » (Machiavel, D, 415). En effet, celle-ci favorise la discipline et le respect des lois, compense les effets déplorables de la nature humaine vicieuse et agit comme supplément d'un amour de la patrie insuffisant. Pour illustrer les bienfaits « complémentaires » de la religion, Machiavel donne l'exemple des capitaines romains qui se servaient des oracles et des présages de la religion païenne pour donner du courage aux troupes ou pour les contraindre à la bravoure (Machiavel, D, 414-23). En quelque sorte, l'usage de la religion pour promouvoir la patrie cherche à recréer une nécessité artificielle et contrôlable (Brown, 2004, 144-46). Nous reviendrons plus loin sur les avantages et dangers de la nécessité.

La deuxième institution censée former la *virtù* et prévenir la corruption de la république est celle de l'éducation. En grande partie, l'idéalisation humaniste de l'éducation et l'idée du caractère perfectible de l'humain sont endossées par Machiavel. Bien sûr, cette perfectibilité dépend de l'existence et du maintien d'une patrie glorieuse et ne se fait sentir que socialement, ne touchant pas la nature humaine fondamentalement mauvaise. Selon l'auteur, l'éducation est un aspect fondamental d'une cité bien constituée. Il mentionne que « la nature fait peu de braves : on les doit le plus souvent à l'éducation et à l'exercice » (Machiavel, A, 893) et que « [...] partout où la nature est défaillante, l'éducation peut venir à la rescousse » (Machiavel, C, 93). Si l'étude de l'histoire et des grands hommes constitue l'éducation intellectuelle souhaitée, les exercices militaires, la chasse et l'observation du territoire sont appropriés pour former une *virtù* capable de réagir à la *fortuna* événementielle,

aux occasions qui se présentent parfois, à la nécessité qui peut surgir (Machiavel, P, 333). L'accessibilité et la qualité de l'éducation sont donc primordiales dans la formation de la *virtù*, dans la promotion de la durée et de la gloire de la patrie.

Comme dans le cas de l'institution religieuse de son époque, l'état de corruption de l'armée ne décourage pas Machiavel de la nécessité de cette institution pour servir la patrie. Il ne manque pas cependant de déplorer à de nombreuses reprises que les armées de son temps soient mercenaires, que leurs soldats aient pour seul métier la guerre et comme seule motivation la cupidité et l'immoralité (Machiavel, A, 732; 734; 839; D, 570-572). Mal et rarement payés, indifférents de l'issue de la bataille qu'ils livrent, les soldats mercenaires se préoccupent peu des ordres de leur capitaine lorsque le temps du pillage et de l'agression est venu. Le recours aux soldats mercenaires et auxiliaires donne lieu à des situations que Machiavel décrit avec dégoût, comme la prise de Volterra, secourue par des troupes venues de Sienne et assiégée par d'autres engagées par Florence :

Les malheureux citoyens de Volterra, combattus au-dehors par leurs ennemis, opprimés au-dedans par leurs amis, désespérèrent de leur salut, commencèrent à parler d'accommodement, et faute de mieux, s'en remirent entièrement à la volonté des commissaires. Ceux-ci se firent ouvrir les portes [...] Elle fut livrée au saccage pendant un jour entier. On n'épargna ni les femmes ni les lieux saints. Tous les soldats, ceux qui l'avaient mal défendue et ceux qui l'avaient attaquée, se partagèrent ses dépouilles (Machiavel, H, 1330).

Comme s'en désole Machiavel, toutes les armes d'Italie sont à son époque entre les mains d'aventuriers, « des uns, non par culte de la gloire, mais pour vivre plus somptueusement; des autres parce qu'ils avaient été nourris dans ce métier dès l'enfance » (Machiavel, H, 998). Cette danse horrible et ridicule des *condottieri* est illustrée avec moult détails et retournements dramatiques dans ses *Histoires Florentines*. Il faut donc comprendre que

l'institution militaire supposée par Machiavel former des citoyens *virtuosi* n'est pas celle qu'on peut voir dans l'Italie du 16e siècle. Il admire plutôt celle des anciens, notamment des Romains. Selon lui, non seulement le butin des villes vaincues allait dans le trésor public, mais les soldats ne livraient pas ces villes au pillage et évitaient d'attaquer les civils (Machiavel, H, 1208) – entre autres en violant les femmes – de façon à les humilier et à en faire des ennemis mortels de Rome. L'état de l'institution militaire a des effets catastrophiques sur la politique interne de Florence comme sur sa politique externe. Une armée populaire, par son grand besoin que le peuple vienne appuyer ses rangs, a pour effet de tempérer l'insolence des grands envers lui. En l'absence d'une milice, ils se permettent de traiter le peuple indignement. La cupidité étant le seul motif des soldats mercenaires pour combattre, ceux-ci sont infidèles et indifférents quant aux ordres. Cette insoumission permet pillage et méfaits, ce qui procure à Florence des ennemis là où elle aurait pu trouver des alliés. Là-dessus, Machiavel mentionne trois manières d'agrandir la patrie. La première, celle d'Athènes et peut-être aussi de Florence, consiste à faire des sujets des nations vaincues. Cette méthode est néfaste pour Machiavel, car le centre de l'empire, rempli de conquis plutôt que de citoyens, devient rapidement vulnérable aux attaques ennemies. La méthode romaine s'avéra historiquement beaucoup plus efficace. Elle attribue la citoyenneté aux membres des cités vaincues à mesure qu'elle avance, grossissant ses rangs au même rythme que son territoire s'étend (Machiavel, D, 524). Or, comme nous l'avons mentionné plus haut, cette méthode tend à long terme à éteindre la *virtù* en ne laissant vivante qu'une seule puissance. La troisième méthode est celle des vieux Toscans et des Républiques allemandes. Elle consiste à élargir son réseau d'influence sans annihiler les autres républiques, faisant des cités conquises « autant d'associées à la ligue » (Machiavel, D, 523). Même si très peu de

preuves historiques démontrent l'efficacité du dernier modèle, il semble intéressant pour Machiavel, peut-être parce que « les villes libres n'attaquent pas de bon cœur ceux qui veulent être libres comme elles » (Machiavel, D, 568). On peut s'imaginer que dans le deuxième modèle, la milice ait une fonction surtout défensive, voire dissuasive, et, qu'ainsi, ses exercices ne promeuvent pas la guerre au premier chef, mais bien la solidarité, la participation civique et la santé. Quoi qu'il en soit, Machiavel se dissocie de la première méthode, qu'il accuse implicitement les Florentins d'avoir adoptée. Ainsi,

Sans aucun doute, Florence serait maîtresse de toute la Toscane si, au lieu de faire des bêtes féroces de ses voisins, elle les avait apprivoisés en leur offrant une alliance ou des secours. Je suis loin de penser qu'il ne faille jamais employer la force et les armes; mais il faut n'y avoir recours qu'à la dernière extrémité et à défaut d'autres moyens (Machiavel, D, 574).

Se penchant sur les institutions politiques et légales nécessaires dans un État bien constitué, Machiavel soutient que quiconque – prince, roi ou multitude – n'est pas retenu par le frein des lois est susceptible de commettre des actions dommageables pour la patrie (Machiavel, D, 502), de s'éloigner, par conséquent, de la *virtù*. C'est pour l'auteur une *fortuna* extrêmement enviable que de naître dans une ville unie (Machiavel, H, 1225). Comme nous l'avons dit, le régime le plus à même de durer et d'être glorieux pour Machiavel est la république. Or, cette république doit aspirer à une certaine égalité, elle doit avoir pour idéal un gouvernement riche et des citoyens pauvres (Machiavel, D, 462; 676). Dans la Florence du 16^e siècle, la pauvreté est un obstacle presque insurmontable à la transformation de l'*animo* en *virtù*, cela parce que les institutions ne prodiguent pas leurs bienfaits sur la portion la plus modeste de la population¹³, qu'on ne recherche pas le mérite

¹³ Par exemple, il semble que l'éducation publique devint, au 15^e siècle, la norme partout en Italie, sauf dans les républiques de Venise et de Florence (Black, 2004, 24). Là, les professeurs privés continuèrent d'éduquer les enfants de familles privilégiées : « Humanist learning was primarily the domain of educated patricians –

sous tous les toits comme le faisaient les Romains (Machiavel, D, 675). Pour Machiavel, les effets en sont désolants puisque « c'est les grandes inégalités qui causent l'absence de goût pour la liberté » (Machiavel, D, 456) et que c'est le goût pour la liberté qui suscite les grands hommes (Machiavel, D, 495; 516). En l'absence d'égalité et, pourrait-on suggérer, d'une égalité relative d'accès aux institutions, les citoyens tendent à prendre de manière illégale, voire violente, ce qu'on leur refuse par les voies régulières, légales. Dans la cité, les citoyens fraudent, se révoltent, se livrent au clientélisme; à la guerre, les mercenaires mal ou rarement payés pillent les biens et violent les femmes des cités battues, récoltant des ennemis mortels plutôt que des alliés. Il arrive cependant, même à Florence, que le mérite s'élève au-dessus des barrières érigées pour le nier. Ce fut le cas lorsque Michele di Lando, cordeur de laine de très basse condition, s'éleva au-dessus de la rage plébéienne pour permettre une issue favorable à l'émeute des *Ciompi*. L'indignation des travailleurs des corps de métier les plus bas avait éclaté après qu'on les eut niés une fois de plus. Contre un partisan de l'exclusion complète des grands de la direction des choses de Florence, Lando rétablit l'ordre, dissémina le pouvoir adroitement entre les classes. On procéda alors à l'édiction d'une nouvelle constitution. En outre, les bonnes institutions doivent limiter le pouvoir de chacun, cela parce que même un peuple non corrompu se corrompra rapidement sous le joug d'une autorité absolue (Machiavel, D, 460). C'est pourquoi il faut éviter de donner trop de pouvoir et de reconnaissance à un individu ou à une famille, aussi *virtuosi* soit-ils (Machiavel, D, 454). En effet, « celui qui est la cause qu'un autre devient puissant se ruine lui-même » (Machiavel, P, 299). Comme nous l'avons dit plus haut, il faut également qu'il existe des manières d'obtenir

lawyers, doctors, theologians, notaries and scholars who made a living either teaching or working in the service of the state as secretaries – and princes who knew their Cicero, Livy, Virgil, Aristotle, and other ancient writers so well they could cite them line and verse » (Findlen, 2002, 23).

justice sans devoir pour cela enfreindre les lois et qu'il existe une issue normale aux plaintes et à la volonté de participer des citoyens. Les bonnes lois et les bonnes institutions inspirent, selon Machiavel, le respect de l'ordre et l'amour de la patrie (Machiavel, A, 752). Il faut en arriver au point où les citoyens préfèrent – et puissent –, manifester publiquement leur désaccord avec une loi, argumenter sur son bien-fondé, voire l'abattre, sans jamais cependant n'envisager l'enfreindre (Machiavel, D, 496). Finalement, les institutions étant vouées à la décadence, il est primordial qu'on les restaure en faisant montre d'une *virtù* exceptionnelle, qu'on les ramène souvent à leur principe. Ainsi « les corps les mieux constitués et qui ont une plus longue vie sont ceux qui trouvent dans leurs lois mêmes de quoi se rénover, ou encore ceux qui, indépendamment de leurs institutions, parviennent par accident à cette rénovation » (Machiavel, D, 607). Cette restauration des institutions, cependant, ne veut pas dire qu'il faille éternellement les rajuster à la manière qu'elles étaient au moment de leur fondation. Il s'agit plutôt d'en conserver l'esprit en les mettant constamment au diapason de la nouvelle disposition de la *fortuna* :

C'est de là que viennent pour nous les inégalités de la *fortuna* : les temps changent et nous ne voulons pas changer. De là vient aussi la chute des cités, parce que les républiques ne changent pas leurs institutions avec le temps (Machiavel, D, 642).

2.3.4. FORTUNA ÉVÉNEMENTIELLE

Si nous avons vu jusqu'ici que la *fortuna* était bien plus qu'une déesse cruelle à annihiler, qu'il s'agissait plutôt d'un ensemble de circonstances unies plus ou moins aléatoirement les unes aux autres, il demeure que celle-ci ne peut susciter et donner lieu à la *virtù* qu'une fois que survient le coup de la *fortuna* événementielle. Elle peut se présenter sous trois formes

reliées : elle est interruption de la *fortuna* favorable, nécessité, et occasion. L'occasion de faire preuve de *virtù* citoyenne est plus fréquente dans les républiques bien constituées, construites à cette fin et devient plus rare à mesure que la situation politique devient désespérée, que les institutions se corrompent, qu'il devient nécessaire de refonder ou même de fonder. Les commentateurs de Machiavel ont surtout conçu la *fortuna* comme son retournement défavorable: de la montée fulgurante de César Borgia à sa chute tout aussi fulgurante, détrôné et tué à la surprise générale et au soulagement des Florentins. Là où la *fortuna* frappe d'un retournement défavorable, la *virtù* est seule à pouvoir éviter ou du moins à limiter les dommages :

Ainsi en est-il de la *fortuna*, laquelle démontre sa puissance aux endroits où il n'y a point de force dressée pour lui résister, et tourne ses assauts au lieu où elle sait bien qu'il n'y a point remparts ni levées pour lui tenir tête (Machiavel, P, 365).

Ainsi, « c'est là où défaille la *virtù* que la *fortuna* porte ses coups les plus efficaces » (Machiavel, D, 601).

Machiavel dit à plusieurs reprises qu'on ne va à la guerre que par nécessité ou en réponse à une occasion d'atteindre la gloire (Machiavel, A, 894). Il en va de même dans l'exécution d'une conjuration ou dans la participation politique. Voici comment Machiavel présente les avantages et les limites de la nécessité :

Nous avons déjà montré combien les hommes tirent d'avantages de la nécessité, et combien d'actions glorieuses lui doivent leur origine. Comme l'ont écrit quelques philosophes qui ont traité de la morale, les mains et la langue des hommes, ces deux nobles artisans de sa grandeur, ne l'auraient jamais portée à la perfection où nous le voyons, sans l'aiguillon de la nécessité (Machiavel, D, 648).

La nécessité n'est ni la seule manière dont la *fortuna* provoque la *virtù* ni ce qui la forme entièrement : elle est un aiguillon! L'adversité, la nécessité de combattre forment bien souvent – quoiqu'à partir des autres éléments de la *fortuna* mentionnés plus haut – la *virtù*,

l'y poussent de la façon la plus imprévisible. Ainsi, Machiavel affirme que la *fortuna*, quand elle veut faire un grand homme, « lui suscite des ennemis, faisant naître des menées contre lui, afin qu'il ait l'occasion de les surmonter et, par l'échelle que ses ennemis lui auront offerte, monter plus haut » (Machiavel, P, 354). Aussi, une catastrophe naturelle ou une attaque ennemie dévoilent souvent la *virtù* des grands hommes. Deux remarques sur la nécessité s'imposent ici. D'abord, « il ne faut jamais acculer son ennemi au désespoir » (Machiavel, A, 972), jamais pousser son ennemi ou la faction adverse à la nécessité, à défaut de quoi sa propre position et la patrie elle-même sont menacées. Cela est tel parce que l'opposant se prévaut alors de la force incroyable liée à la nécessité et au désespoir. Là-dessus, Machiavel conseille de pousser les soldats de ses propres troupes à la nécessité, tout en faisant croire aux opposants qu'ils parviendront sans peine à une victoire (Machiavel, D, 648-50; A, 820; 829; 871-72). La deuxième remarque concerne la nécessité comme élément déclencheur de *virtù*. Il faut voir qu'elle provoque parfois la *virtù*, mais qu'elle ne demeure pas toujours alors son seul motif. Il se peut en effet que la *virtù* se charge d'un goût nouveau pour la gloire, d'une volonté de défendre honorablement sa patrie. Là-dessus, Machiavel considère que « les mains et la langue des hommes, ces deux nobles artisans de sa grandeur, ne l'auraient jamais porté à la perfection où nous le voyons sans l'aiguillon de la nécessité » (Machiavel, D, 648). Malgré que l'auteur reconnaisse les effets bénéfiques de la nécessité, rien ne pousse à croire qu'elle est elle-même suffisante, sans le relais des mains et de la langue, pour mener les hommes à cette perfection.

Pour ce qui est de l'occasion, elle est fondamentale dans l'œuvre de Machiavel. Elle est obligatoire dans l'émergence de la *virtù*, même les plus grands fondateurs l'ont reçue de la *fortuna* :

Il fallait donc que Moïse trouvât le peuple d'Israël en Égypte esclave et opprimé des Égyptiens, afin qu'il se disposât à suivre Moïse pour sortir de sa captivité. Il était nécessaire que Romulus fût à l'étroit dans Albe, qu'il eût été abandonné à la naissance, afin qu'il devînt fondateur de Rome et seigneur du pays. [...] Donc ces occasions ont fait l'heureuse réussite de ces personnages et l'excellence de leur *virtù* a fait connaître l'occasion; d'où leur pays fut ennobli et est devenu très heureux (Machiavel, p, 304).

Il ne faut pas croire cependant que l'occasion, offerte par la *fortuna*, soit entièrement responsable de toutes les grandes actions, Machiavel estimant « qu'il peut être vrai que la *fortuna* soit maîtresse de la moitié de nos œuvres, mais qu'*etiam* elle nous en laisse gouverner l'autre moitié » (Machiavel, P, 365). C'est la *virtù* qui permet de la reconnaître et de la saisir¹⁴, sans quoi elle se présente en vain (Machiavel, P, 304). Plusieurs fois, Machiavel mentionne que si des hommes excellents, bien que s'exerçant et demeurant prêts à faire montre de *virtù*, n'y parviennent faute d'avoir reçu et reconnu l'occasion, il ne faut leur en tenir trop rigueur. Ces hommes que la *fortuna* n'a pas choyés – il n'y a qu'à penser à Machiavel lui-même et à Fabrizio, le personnage principal de *L'art de la guerre* – cherchent alors à « exciter, dans l'âme des jeunes gens [...] le désir d'imiter les uns et de fuir l'exemple des autres, toutes les fois que le hasard leur en donnera l'occasion » (Machiavel, P, 512). Il s'agit en quelque sorte de la *virtù* de rechange, « si par le malheur du temps et de la *fortuna* tu n'as pu faire toi-même le bien, d'en donner aux autres des leçons » (Machiavel, P, 512).

¹⁴ Dans un très court texte intitulé *Capitolo de l'occasion*, Machiavel personnifie et fait parler ce qu'il appelle l'occasion. Sans commenter ce passage extensivement, il peut être comique et troublant de le rapporter ici : « Je suis l'Occasion; et bien peu me connaissent : et ce pour quoi je ne cesse de m'agiter, c'est que toujours je tiens un pied sur une roue [une roue de la fortuna qui tourne sans cesse]. [...] Je ramène devant moi mes cheveux flottants, et je dérobe sous eux ma gorge et mon visage pour qu'ils [les hommes] ne me reconnaissent pas quand je me présente. Derrière ma tête, pas un cheveu ne flotte, et celui qui m'aura laissé passer, ou devant lequel je me serai détournée, se fatiguerait en vain à me rattraper » (Machiavel, Pr, 81).

2.3.5. CONCLUSION SUR LA FORTUNA ET LA VIRTÙ

Contrairement à la conception commune de la *virtù* en tant que gaillardise belliqueuse, nous avons proposé qu'elle n'a aucun contenu fixe, mais qu'elle est plutôt le moyen approprié, face à une *fortuna* donnée, de promouvoir la durée et la gloire de la patrie. En effet, la forme prise par la *virtù* dépend de l'*animo* et des particularités de l'acteur qui souhaite en faire montre, de l'existence et de l'accessibilité pour lui des institutions, et des événements aléatoires qui l'empêche, lui offrent l'occasion ou le pousse violemment à faire preuve de *virtù*. Parce que la *virtù* a toujours pour horizon la fondation et le maintien d'une patrie glorieuse, et parce qu'elle se forge à partir de la *fortuna*, elle ne peut chercher à annihiler, voire à détruire la *fortuna*. Voici donc, à l'encontre de l'opinion de tant de ses commentateurs, ce que cette réalité fait dire à Machiavel :

Je répète donc, comme une vérité incontestable et dont les preuves sont partout dans l'histoire, que les hommes peuvent seconder la *fortuna* et non s'y opposer; ourdir les fils de sa trame et non les briser (Machiavel, D, 597).

2.4. SUR L'IMPORTANCE DU SPECTATEUR

L'opposition entre le paraître et l'être est très importante chez Machiavel, car il semble que le qualificatif *virtuoso* soit attribué par les spectateurs contemporains de l'acteur et ceux subséquents qui se remémoreront ses exploits. Or, « les hommes, en général, jugent plutôt aux yeux qu'aux mains, car chacun peut voir facilement, mais sentir bien peu. Tout le monde voit ce que tu sembles, mais bien peu ce que tu es » (Machiavel, P, 343). Il s'en suit bien sûr que « le Prince doit appliquer son esprit à se faire donner par toutes ses actions une renommée de grand et excellent » (Machiavel, P, 357). Nous avons établi plus haut que, selon Machiavel, la meilleure façon pour un Prince de s'immortaliser était d'agir comme

Romulus et de fonder une cité dont les lois la feraient – et lui avec elle – perdurer au-delà de sa propre mort. Or, Machiavel se désole qu'à son époque, il n'y ait plus chez les Princes aucun amour véritable de la gloire (Machiavel, H, 1001). Il demeure que la fondation d'une Italie unifiée, tel qu'il en exhorte le Prince à venir, s'inscrirait plus dans la gloire que dans la simple popularité. Même s'il arrive souvent qu'on se laisse « tromper par l'apparence d'un faux bien, d'une fausse gloire » (Machiavel, D, 408), le temps et les effets de leurs actions sur la patrie départagent, selon l'auteur, les hommes louables des hommes blâmables. Machiavel semble, malgré tout ce qu'il peut dire ailleurs, croire en une capacité générale de distinguer le glorieux du blâmable, capacité de juger que partageraient les ignorants comme les sages, les bons comme les méchants. Il répète et illustre à de nombreuses reprises que les vertus comme le talent, le courage, la force sont admirées par tous – concitoyens, alliés potentiels et même ennemis (Machiavel, D, 503; H, 1133) –, alors qu'à l'opposé les vices comme la lâcheté, la violence gratuite et la fainéantise sont universellement méprisés. Machiavel lui-même, dans ses écrits, n'hésite pas à blâmer vertement les décideurs et acteurs mauvais de sa patrie, et à louer des ennemis réels ou symboliques, comme il le démontre en faisant plusieurs fois l'éloge de Saladin, chef des Sarrasins (Machiavel, H, 971) et de Mahomet (Machiavel, H, 1277; 1370).

Pour Machiavel, l'étude de l'histoire est importante pour trois raisons interreliées. D'abord, elle contribue, dans les temps de paix ou de mauvaise *fortuna*, à réunir et à transmettre des connaissances qui pourront être utilisées par des plus jeunes, davantage *virtuosi* peut-être, rencontrant une *fortuna* plus favorable (Machiavel, D, 377; A, 902). Elle permet ensuite de sauver de l'injure du temps des hommes exceptionnels qui pourront de nouveau être érigés comme modèles (Machiavel, A, 784). Finalement, elle sert à distinguer

et à attribuer la gloire véritable, par opposition à la fausse gloire dont les apparences auraient pu tromper même les plus vigilants observateurs de son époque. Machiavel donne les exemples de Jules César et de Brutus. Si à leur époque César et Brutus ont été respectivement encensés et méprisés, les études historiques des conséquences de leurs actes ont remis chacun de ces hommes à leur place : César dans l'infamie éternelle et Brutus dans la gloire perpétuelle. À l'heure de choisir un modèle pour ses actes, « pourvu qu'il soit homme, nul doute qu'il s'éloigne en frémissant de toute imitation de ces méchants, et s'enflamme du désir immense de faire revivre les bons » (Machiavel, D, 410; P, 334).

Il apparaît évident ici que l'idée d'un modèle par rapport auquel juger de ses propres gestes et de ceux des autres – et en regard de ses effets quant à une fin admise comme ultime – est fondamentale dans la pensée de Machiavel. Comme nous l'avons soutenu, la fin ultime vers laquelle s'oriente toute la politique machiavélienne est celle de la durée et de la gloire de la patrie. Les acteurs *virtuosi* sont ceux reconnus par les spectateurs – contemporains et futurs – comme favorisant la patrie face à une *fortuna* donnée. On peut suggérer que certains acteurs ne sont pas reconnus *virtuosi* du simple fait que la manière dont ils favorisent la patrie s'éloigne trop des attentes et des conventions en place. S'ils ne parviennent à faire preuve de *virtù* fondatrice, il reste encore la possibilité que des spectateurs futurs se penchent à nouveau sur leur exemple et leur accordent rétrospectivement le qualificatif de *virtuoso* tant mérité. C'est en quelque sorte le rôle d'une *histoire révisionniste*.

2.5. CONCLUSION SUR LA POLITIQUE MACHIAVÉLIENNE

Dans le chapitre qui se termine, nous avons tenté de mettre en place la prémisse sur laquelle se basera toute l'interprétation qui suit. Nous avons cherché à démontrer que l'économie de l'œuvre machiavélienne fonctionnait autour non pas de deux, mais de quatre termes, jouxtant aux éléments reconnus de la *fortuna* et à la *virtù* les éléments plus souvent ignorés de la patrie comme fin ultime et du jugement des spectateurs. Cette subordination de la *virtù* à la gloire et à la durée de la patrie, sa dépendance d'une *fortuna* particulière et la limite que constitue le regard des spectateurs ont éclairé d'une lumière neuve le concept machiavélien par excellence. La *virtù*, n'ayant pas de contenu fixe, équivaut donc à ce qui est reconnu et remémoré par les spectateurs présents et futurs comme l'action appropriée, en regard de la *fortuna*, pour favoriser la patrie. Ce sont en bonne partie les conventions, formant et étant reproduites par les institutions, qui forgent les critères de la *virtù*. Celles-ci ne sont pas naturelles, mais sont, pour parler comme Bourdieu, le résultat d'un travail historique de déshistoricisation de la domination (Bourdieu, 1998). Elles peuvent être transformées puis dépassées de plusieurs manières dans la politique machiavélienne. On peut premièrement procéder par la ruse en subvertissant ces conventions, en les mobilisant à des fins différentes de celles prévues. Dans les cas désespérés, la violence peut être requise pour détruire radicalement les conventions et leur en substituer de nouvelles. Cette violence correspond chez Machiavel à la *virtù* fondatrice. Enfin, les conventions peuvent être abattues par l'argumentation. Le travail d'argumentation risque d'être long, mais de s'avérer très fertile. Ainsi, Machiavel considère-t-il que, contre « une erreur accréditée auprès de tous les hommes ou de la majeure partie d'entre eux [il soit] une chose utile que de la réfuter souvent » (Machiavel, D, 642). Aucune convention ne peut donc, pour Machiavel, être tenue pour

naturelle et incontestable, pas même, comme nous le suggèrerons bientôt, que les femmes sont inaptes à la *virtù* et/ou à la destructivité envers la patrie. Du moins, il est possible de contester la naturalité de ces conventions :

Quoi qu'il en soit, je pense et penserai toujours que ce ne peut être un tort de défendre une opinion quelle qu'elle soit, du moment que c'est par la raison, et non par l'autorité et par la force (Machiavel, D, 502).

Dans le présent chapitre, nous avons présenté la politique machiavélienne comme les relations entre la *virtù* potentielle et la patrie comme fin ultime, défiées et propulsées en chemin par une *fortuna* toujours changeante, et médiatisées par des spectateurs eux-mêmes formés par des conventions et des institutions particulières. C'est en raison de la nature humaine misérable et mortelle que Machiavel accorde une telle importance à la politique, qu'il érige une pensée si désespérément politique. Selon lui, c'est seulement par la participation d'une patrie durable et glorieuse que les êtres humains peuvent s'élever au-dessus de cette nature, qu'ils peuvent faire l'histoire et s'inscrire par-delà le temps fini de leur biologie. Les conséquences interprétatives d'une telle conception sont, selon nous, majeures. S'il advenait que la fin ultime de durée et de gloire de la patrie requît, pour une quelconque, que la *virtù* des femmes soit promue et reconnue, alors toute action, toute convention, toute institution s'y opposant seraient à proscrire comme antipatriotiques.

CHAPITRE 3 : SUR LA CRITIQUE MACHIAVÉLIENNE DE L'EXCLUSION

« La patrie n'a droit à l'amour de ses enfants que lorsqu'elle les chérit tous également, et non lorsque, écartant de son sein le plus grand nombre d'entre eux, elle ne prodigue ses bienfaits qu'à quelques citoyens injustement privilégiés » (Machiavel, H, 1181).

3.1. INTRODUCTION

Dans le chapitre précédent, nous avons présenté la politique machiavélienne comme ultimement orientée vers la fondation et la durée d'une patrie glorieuse. La *virtù*, en chemin vers la concrétisation de sa fin ultime, doit se modeler selon l'aménagement toujours mouvant d'une *fortuna* individuelle, collective et événementielle. En assimilant la *virtù* au moyen politique approprié pour garantir la durée et la gloire de la patrie, notre conception s'oppose à ce que le qualificatif *virtuoso* s'applique à ce qui hypothèque précisément sa fin propre. Si une patrie non corrompue existe bel et bien, la *virtù* consiste non pas à en extorquer le pouvoir pour soi ou pour sa faction, mais bien à maintenir cette patrie et à en augmenter la gloire. Une des possibilités interprétatives découlant de notre conception de la politique machiavélienne est de reconstituer la critique que fait Machiavel de l'exclusion. En effet, nous verrons qu'il vante les bienfaits du conflit politique dans la mesure où il ne se solde pas par l'exclusion dangereuse de nombreux citoyens.

Dans le présent chapitre, nous tenterons de reconstituer, en l'inscrivant dans le cadre de la politique machiavélienne, la critique de l'exclusion faite par l'auteur. Ce détour permettra enfin, dans le dernier chapitre, d'aborder spécifiquement les personnages féminins et de

découvrir peut-être, sous-jacent à la politique machiavélienne, une critique implicite de l'exclusion des femmes.

3.2. CONFLITS POLITIQUES ET EXCLUSION : DES DIFFÉRENCES ENTRE ROME ET FLORENCE

Si Machiavel considère que le conflit politique est nécessaire pour modérer les ambitions, pour éviter de basculer dans les excès, il est aussi conscient de la possibilité de le voir se solder dans l'exclusion dangereuse pour la patrie. Dans cette section, nous soutiendrons que c'est par le niveau d'exclusion engendré qu'on distingue les bons des mauvais conflits.

Une des idées machiavéliennes les plus étudiées est celle voulant qu'il existe dans toute cité deux humeurs antagoniques, les grands cherchant constamment à dominer alors que le peuple n'est soucieux, lui, que de ne pas être dominé. Cette idée revient à plusieurs reprises dans l'œuvre et, considérant son importance, il peut être utile de rappeler chacune d'elles. Dans *Le Prince*, elle s'exprime comme suit :

Car en toute cité on trouve ces deux humeurs différentes, desquelles la source est que le populaire n'aime point être commandé ni opprimé des [grands]. Et les [grands] ont envie de commander et opprimer le peuple (Machiavel, P, 317).

Si cette version peut laisser entendre que le peuple souhaite naturellement échapper aux commandements, voire aux lois, Machiavel précise son propos autrement dans les *Histoires Florentines* :

Il ne restait plus que ces sortes de méchantes humeurs qui semblent exister naturellement dans tous les États, entre les grands et le peuple. Celui-ci voulant être gouverné par les lois, et les autres se mettre au-dessus, il est impossible que l'accord règne entre eux (Machiavel, H, 1015).

Dans ce deuxième passage, on voit clairement que c'est le peuple qui comprend le mieux l'importance de vivre sous des lois et le danger d'en laisser quelques-uns se mettre au-dessus. Revenant sur ce thème dans les *Discours*, l'auteur fait un pas de plus, fondamental :

Sans doute, à ne considérer que le caractère de ces deux ordres de citoyens, on est obligé de convenir qu'il y a, dans [la noblesse] un grand désir de dominer; et dans [le peuple] le désir seulement de ne pas être dominé, par conséquent, plus de volonté de vivre libre (Machiavel, D, 392).

Ici, il est souhaitable de prendre à rebours l'assertion selon laquelle le peuple démontre la plus grande volonté de vivre libre et, par ricochet, le plus grand potentiel de promouvoir la durée et la gloire de la patrie.

Tel que discuté au chapitre précédent, la nature humaine est pour Machiavel fondamentalement mauvaise, misérable. Chacun peut tout désirer sans cependant parvenir à assouvir ses désirs jusqu'au dernier, et il s'en suit une lutte au terme de laquelle l'humanité est perdante. Pour lui, « l'ambition des hommes est telle que pour satisfaire l'envie du moment, ils ne pensent à aucun des maux qui doivent en résulter dans un prochain avenir » (Machiavel, D, 572). L'un de ces maux est la revanche que ne manqueront pas de prendre ceux qui souffriront de l'ambition d'un seul ou d'une faction. Or, nous avons soutenu que le pessimisme humain de Machiavel avait pour contrepartie un optimisme politique notable, que sa piètre opinion des hommes se répercutait dans une pensée *désespérément politique*. L'ambition et le désir de domination ne s'éteignent jamais par eux-mêmes : ils doivent être modérés et entravés constamment. À la première brèche dans la clôture, à la première perspective de réussite, ils réapparaissent. Le désir de domination est donc infini à moins qu'on ne se dresse contre lui, qu'on ne le canalise plus productivement. Les plus faibles, qui

ne peuvent pour eux-mêmes aspirer réalistement à la domination, doivent du moins lutter contre celle dont ils sont l'objet et tenter de mettre en place des barrières institutionnelles à l'arrogance des grands. C'est donc parce que ses membres n'ont pas l'espoir individuel de se faire tyran que le peuple est un gardien plus efficace de la liberté (Machiavel, P, 317; D, 392). Si les actes de fondation et de refondation sont l'affaire d'un seul, c'est dans le *devenir plusieurs* (Althusser, 1997B, 123), dans le dépassement improbable de l'ambition immodérée que se trouve la gloire véritable, la *virtù* machiavélienne la plus admirable. Il s'agit, rappelons-le, de prendre exemple sur Romulus plutôt que sur César à l'heure de régner sur une ville corrompue. Comme nous l'avons dit, la république est pour Machiavel le choix optimal du fondateur pour atteindre la gloire immortelle parce que c'est le régime le plus à même de s'inscrire dans la durée, de faire de lui un personnage historique. Il ne faut pas croire cependant que la république soit une constitution fixe, établie pour de bon dans sa forme finale, pétrifiée. Au contraire, la ruine des républiques tient de leur incapacité à modifier les institutions selon les nouvelles dispositions de la *fortuna* (Machiavel, D, 607; 642). Aussi, dans les *Histoires Florentines*, Machiavel tente de « montrer comment ceux qui croient à la possibilité de maintenir l'union au sein d'une république se trompent en concevant cette espérance » (Machiavel, H, 1288). Cette affirmation ne se pose cependant pas comme une critique du républicanisme. Au contraire, Machiavel considère que les lois favorables à la liberté ne naissent que de l'opposition entre les grands et les petits, « que les bonnes lois sont le fruit de ces agitations que la plupart condamne si inconsidérément » (Machiavel, D, 390). Il en est ainsi puisque les conflits sont les seuls capables de réprimer durablement l'insolence et l'ambition des grands. Or, pour lui, les agitations n'aboutissent pas toutes à des lois favorables à la patrie, cela parce que l'un des deux partis parvient

quelques fois – au désavantage de son adversaire, mais aussi du sien – à écraser l’autre. C’est alors que les méfaits de l’exclusion se font sentir le plus durement sur la fin ultime de gloire et de durée de la patrie. Ainsi,

parmi les nombreuses rivalités qui agitent les États républicains, les unes leur nuisent et les autres leur sont utiles. Les premières sont celles qui enfantent des partis et des partisans; les secondes sont celles qui se prolongent sans prendre ce caractère (Machiavel H, 1288).

Il faut voir que, pour Machiavel, certaines rivalités sont souhaitables au point qu’il faille les faire perdurer dans le temps, alors que d’autres, cherchant en fin de compte à mettre un terme à ces rivalités en éliminant leur vis-à-vis, sont pernicieuses pour la patrie. Cette idée est d’ailleurs répétée ailleurs dans l’œuvre, entre autres dans l’introduction du troisième chapitre des *Histoires Florentines* :

Toutes les querelles qui naissent entre la noblesse et le peuple naissent du désir que la première a de commander et que la seconde a de ne pas lui obéir : tous les autres maux des républiques découlent de celui-là. C’est lui qui tint Rome désunie; lui qui [...] tint Florence divisée ; mais ces divisions engendrèrent dans l’un et dans l’autre État des effets différents (Machiavel, H, 1066).

Selon nous, le thème très stimulant chez Machiavel de la désirabilité du conflit politique peut être grandement éclairé en y superposant sa critique de l’exclusion. En fait, on peut se demander pourquoi Machiavel valorise à ce point le conflit entre grands et petits alors qu’il honnit radicalement le conflit entre factions, qu’il admire à ce point les conflits romains et qu’il critique ardemment ceux à Florence. Il semble que ce qui distingue chez l’auteur les bonnes des mauvaises luttes est le niveau d’exclusion qu’elles engendrent. Si le conflit entre le peuple et les nobles romains était favorable à la patrie, c’est qu’il avait pour finalité sa grandeur et sa durée. Au contraire, le conflit à Florence, dans son factionnisme, cherchait à annihiler pour de bon, voire à éliminer la faction vaincue, indépendamment des

conséquences pour la patrie. Comme nous l'aons suggéré rapidement au chapitre deux, on trouve dans les conséquences opposées des rivalités à Rome et à Florence le cœur de la critique machiavélienne sur l'exclusion. Si les *Discours* illustrent comment les rivalités produisent à Rome la grandeur et la gloire, les *Histoires Florentines* montrent pour leur part les méfaits du factionnisme en Italie. Les distinctions sont mises admirablement en place dans l'introduction du troisième livre des *Histoires*. Après en avoir rapporté un long extrait, nous le commenterons en détail.

Les dissensions entre les nobles et le peuple se terminèrent à Rome par des disputes, à Florence par des combats. On y mettait fin dans Rome par une loi; dans Florence par l'exil et par la mort de nombreux citoyens. [...]Le peuple de Rome voulait jouir des pouvoirs suprêmes aussi bien que les nobles; le peuple de Florence combattait pour gouverner seul, sans que les nobles pussent avoir aucune part à l'autorité publique. Comme le désir du peuple romain était raisonnable, la noblesse supportait avec moins de peine les torts qu'on lui faisait, et cédait plus facilement sans recourir aux armes. Après quelques contestations, on s'accordait [à Rome] par une loi qui satisfaisait le peuple et conservait aux nobles leurs dignités. Par contre, les désirs du peuple de Florence étant injurieux et injustes, la noblesse se préparait avec plus de vigueur à se défendre; on en venait à l'effusion du sang et au bannissement des citoyens, et les lois qu'on édictait alors n'étaient pas faites dans l'intérêt de tous, mais des seuls vainqueurs. Il résultait encore de là que les victoires du peuple sur la noblesse rendaient Rome plus *virtuosa*, parce que les plébéiens, en partageant avec les nobles l'administration civile, militaire et judiciaire se formaient à la même *virtù*, et que, grandissant en *virtù*, Rome grandissait en puissance. Mais à Florence, lorsque le peuple l'emportait, les nobles, exclus des magistratures, étaient obligés, pour y rentrer, non seulement de devenir pareils aux *popolani*, mais aussi paraître tels, conduite, cœur et façons. [...] (Machiavel, H, 1066-67).

Premièrement, l'objectif du peuple de Rome était, selon Machiavel, de s'élever comme les nobles aux pouvoirs suprêmes, d'accéder de manière égale aux institutions comme l'éducation, l'administration civile, militaire et judiciaire. Cela avait pour effet de bien disposer les nobles, qui préféraient alors en venir à un compromis avec le peuple plutôt que de prendre les armes contre lui. Le peuple de Florence – indigné par l'attitude générale des

nobles – cherchait au contraire à s’emparer pour lui seul du pouvoir, promettant d’en refuser entièrement l’accès aux nobles. Cet objectif avoué, loin de disposer amicalement ces derniers, les acculait à la nécessité, les contraignait en quelque sorte à prendre les armes, au détriment même de la fin ultime de durée et de gloire de la patrie. Dans ce contexte, la patrie comme lieu unique du dépassement de la nature humaine misérable et mortelle est abandonnée au profit des luttes particulières marquées par l’ambition méprisable si naturelle aux hommes. Rappelons ici comment il est contre-productif selon Machiavel de pousser son adversaire à la nécessité, puisque « celui qui ne peut espérer de bien ne craint pas le mal » (Machiavel, H, 1018). À Rome, ainsi, les frustrations étaient évacuées et les oppositions résolues par l’argumentation, le recours à une justice efficace et à des compromis ayant pour horizon la gloire et la durée de la patrie. On édictait des lois qui satisfaisaient l’ensemble des citoyens. Au contraire, les dissensions se répercutaient à Florence – sans ne s’apaiser par-là le moindrement – dans la violence physique et les vengeances personnelles, dans l’exil et l’exécution d’innombrables citoyens, dans la calomnie et les conspirations, tout cela menant à l’éviction d’une faction ou même à la destruction de la liberté. Dans tous les cas, les lois édictées ne favorisaient que les vainqueurs, fomentant déjà les troubles à venir, soufflant sur la colère et le ressentiment déjà si dommageables pour la patrie. À Florence, par opposition à Rome

Les rivalités furent toujours accompagnées de factions, et par conséquent toujours pernicieuses. Le parti vainqueur ne demeura jamais uni qu’autant que le parti opposé conservait de la force; aussitôt que celui-ci était abattu, l’autre, n’étant plus retenu par la crainte ni par aucun frein intérieur, se livrait à de nouvelles divisions (Machiavel, H, 1288-89).

Pourquoi donc Machiavel apprécie-t-il les conflits entre les grands et les petits alors qu’il honnit ceux opposant les factions? Dans le premier cas, il s’agit d’un conflit portant sur

l'intégrité de la patrie et le maintien de la liberté. L'objectif du conflit est l'accès aux institutions et aux fonctions civiles, militaires et judiciaires. En somme, la lutte du peuple, romain notamment, pour participer au gouvernement de la patrie et pour avoir un accès juste aux institutions semble être légitime pour Machiavel, puisque contrecarrant l'ambition dangereuse des grands et formant la *virtù* du plus grand nombre. En effet, « l'orgueil du peuple ou celui de la noblesse s'élèv[e] en proportion de l'abaissement du pouvoir opposé [...], comme s'il était nécessaire que l'on fût toujours oppresseur ou opprimé » (Machiavel, D, 479). Si le parti opposé n'est pas indûment écrasé et si les luttes trouvent des canaux qui leur permettent de demeurer dans la légalité, alors elles contribuent à la gloire et à la durée de la patrie, chacun s'érigeant en obstacle devant les velléités tyranniques des autres. L'exemple de Rome est probant : « depuis les Tarquin jusqu'au Gracques, c'est-à-dire durant trois cents ans, les troubles [n'occasionnèrent à Rome] que fort peu d'exils, et coûtèrent encore moins de sang » (Machiavel, D, 390) ¹⁵. De plus, « de l'expulsion des rois jusqu'à Sylla et Marius, jamais citoyen romain ne se risqua à attenter la liberté de son pays » (Machiavel, D, 444).

Il en va tout autrement des luttes de factions, car elles opposent par définition deux groupes dont l'objectif est l'écrasement de son adversaire et dont le moyen est l'usage de la force (Machiavel, H, 1178). Cela engendre forcément un grand nombre d'exclus, d'ennemis potentiels de la patrie. Alors que la lutte visant à intégrer le système de droits et de devoirs avait des effets bénéfiques sur la patrie, la lutte visant à exclure les adversaires de ce même système est considérée extrêmement néfaste par Machiavel. Il faut voir que, pour lui,

¹⁵ Bizarrement, Machiavel écrit le contraire ailleurs, en affirmant que la république ne craint pas « de faire condamner à mort une légion et une ville entière, d'exiler dix-huit mille hommes [...] » (Machiavel, D, 716).

l'écrasement d'une faction ne signifie pas l'union dans la patrie, mais la prolifération des ennemis – publics comme souterrains – puis la scission de la faction gagnante elle-même. À Florence, la division fut d'abord entre grands et petits, puis s'y superposa une division entre gibelins et guelfes, cette faction se scindant éventuellement entre noirs et blancs, entre partisans ou détracteurs du peuple. Le peuple lui-même, lorsque victorieux, se divisa entre hautes guildes et populace. Ce que la comparaison entre Rome et Florence fait ressortir, c'est que les oppositions doivent opérer, grâce aux limites institutionnelles, dans « la modération que requiert toute vie civile » (Machiavel, H, 1060). Nous pourrions donc dire que l'amour de la patrie exige chez Machiavel que les inimitiés civiles se répercutent dans de bonnes lois plutôt que dans la monopolisation du pouvoir par un citoyen ou un groupe. Voilà pourquoi les bons citoyens machiavéliens, par exemple Giovanni de Médicis et Luigi Guicciardini, prônent l'amour de la patrie et la modération du factionnisme. En somme, ce sont des oppositions que naquirent les bonnes lois à Rome, mais c'est de l'écrasement d'un parti par un autre que découle la corruption des institutions et, éventuellement, la ruine de l'État et ce, à Rome comme à Florence.

Ce que nous voulons faire ressortir ici, c'est que Machiavel déplore les luttes de factions en ce qu'elles produisent forcément des exclus potentiels ou avérés, acculant à la nécessité des citoyens que l'amour de la patrie et la participation aux institutions publiques n'aiguillonneront plus vers le maintien d'une patrie glorieuse. Ces citoyens, exclus désormais de la patrie qui les élevait au-dessus de leur condition humaine misérable, n'auront plus d'autres visées que celle d'assouvir leurs propres désirs et ambitions. On retrouve les effets déplorables du factionnisme chez les exclus comme chez ceux qui reprennent le pouvoir dans la perspective de faire payer à leurs adversaires ce qu'ils ont eu à souffrir.

3.3. EXCLUSION : CAUSES ET PRODUITS

Dans la présente section, nous présenterons les personnages masculins machiavéliens qui *participent* du phénomène de l'exclusion. Par participer, nous entendons qu'ils en furent les initiateurs et/ou les victimes. Les premiers sont ceux dont l'ambition, n'étant pas limitée par l'amour de la patrie ni canalisée correctement par les institutions, en vint à renforcer la corruption de leur époque. Les seconds sont les exclus qui, rejetés et déconsidérés par leur patrie corrompue ou par le tyran asservissant celle-ci, entreprirent, souvent dans l'illégalité et de manière souterraine, des actions menaçant sérieusement leur propre intégrité ainsi que celle de leur patrie. Entreprises par nécessité, ces actions résultent de l'exclusion du régime des droits et des devoirs instauré par la patrie – et donc de leur retour à la nature humaine misérable – et/ou de l'impression selon laquelle la gloire et la durée de la patrie sont déjà menacées. Les troisièmes personnages discutés sont les exclus qui prirent finalement le pouvoir et vengèrent leurs offenses, inaugurant un nouveau cycle d'exclusion. Nous aurons une attention toute particulière pour les erreurs politiques fatales à la patrie que commettent les personnages participants de l'exclusion.

3.3.1. *LES AMBITIEUX FOMENTEURS D'EXCLUSION*

Que ce soit dans la fondation, la prise ou l'exercice du pouvoir, certains personnages machiavéliens ne parviennent pas à voir que la confiance qu'ils ont dans leur propre situation et l'ambition immodérée dont ils font preuve nuisent à leur propre gloire. Ce faisant, ils engendrent des mécontents puissants qui risquent de nuire bientôt à la patrie et, par ricochet, de leur nuire à eux aussi.

D'abord, Francesco Sforza, fils d'une Italie corrompue et héritier d'un père célèbre pour la trahison dont il fit preuve envers la reine Jeanne de Naples, se saisit violemment du pouvoir de la république naissante de Milan. C'est en cette occasion que les Milanais lui promirent l'infamie éternelle. Il chercha à remédier à cette haine non par des procédés libéraux et admirables qui puissent lui attirer le respect, mais par l'érection d'une forteresse. Machiavel affirme de celle-ci qu'elle fit « plus grand dommage à la maison des Sforza que nul autre désordre et trouble qui soit advenu au pays » (Machiavel, P, 356). Il répète souvent que la seule forteresse qui vaille est celle de n'être point haï du peuple (Machiavel, P, 353-56; D, 581-82; 617; 632). Dans le cas des Sforza, cette construction « les persuada qu'ils étaient à l'abri de tous les dangers, qu'ils pouvaient impunément outrager citoyens et sujets ». Ils se permirent en conséquence « tous les genres de violence, ils devinrent si odieux qu'ils perdirent leur principauté à la première attaque de l'ennemi : et cette forteresse qui leur avait fait tant de mal pendant la paix, ne leur fut d'aucune utilité dans la guerre » (Machiavel, D, 582). Plutôt que de devoir composer au jour le jour avec la fureur du peuple – ce qui aurait eu pour effet de les dissuader de l'offenser excessivement –, les Sforza érigèrent une forteresse qui leur permit de s'en retrancher jusqu'à ce que la colère devienne trop grande. Machiavel affirme ce qui suit des actions égoïstes de Sforza et des autres *condottieri* de son époque : « la fin de si belles prouesses est que l'Italie a été courue par le roi Charles, pillée par le roi Louis, violée par le roi Ferdinand et déshonorée par les Suisses. [...] Ils ont rendu l'Italie serve et honnie » (Machiavel, P, 328).

Pour sa part, Philippe de Macédoine, si convaincu de l'ampleur de son pouvoir, ne prit pas la peine de punir Attale, qui avait violé Pausanias, un jeune homme de leur entourage. Au contraire, il lui offrit une promotion qui révolta sa victime à tel point qu'il

résolut de tuer Philippe plutôt que son agresseur. On peut dire qu'en excluant Pausanias de tout moyen légal de canaliser sa fureur, il l'obligea à requérir à un moyen illégal. Ce manque de jugement, qui lui valut la mort, rappelle ce que dit Machiavel au sujet des âmes faibles :

Enorgueillies et enivrées par la bonne *fortuna*, elles attribuent tous leurs succès à une *virtù* qui leur fut toujours étrangère, et se rendent par là insupportables et odieuses à tout leur entourage (Machiavel, D, 687).

Contrairement à la confiance excessive de Philippe, les succès des Romains ne les rendirent jamais excessifs, ne les bernèrent jamais sur les retournements de *fortuna* qui risquaient à tout moment de les frapper, faisant en sorte qu'il vaut toujours mieux se faire des amis que des ennemis (Machiavel, D, 687). En effet, il ne faut jamais sous-estimer le désir de vengeance (Machiavel, D, 595).

Faisant preuve d'une imprévision semblable, le Florentin Luca Pitti exerça sur sa patrie un règne rapace et violent. Il procéda à de nombreux exils et exécutions, ce qui rendit bien vite son gouvernement insupportable. Piero Fregoso préféra quant à lui, lorsque la faction adverse fut à la veille de saisir le pouvoir, donner Florence à la France, conservant ainsi un certain ascendant sur les choses de sa patrie, désormais asservie. Semblablement, de Cartugi, citoyen de Volterra, prit parti pour Florence contre ses compatriotes et espéra se faire ainsi le premier citoyen de la ville. Les résultats en furent funestes pour toute sa patrie : « cet événement ne fit qu'empirer le sort de Volterra; entre autres sanction [Florence] l'amputa d'une partie de son territoire, qui fut réduite au vicariat » (Machiavel, H, 1141).

Répétant encore les erreurs de l'exclusion, Laurent de Médicis entraîna au 15^e siècle la chute [temporaire] de sa faction. En effet, « après leur victoire de 66, le pouvoir se concentra si bien entre les mains des Médicis que les mécontents en furent réduits, soit à prendre leur mal en patience, soit à recourir au secret des conjurations » (Machiavel, H,

1340). Si celles-ci réussissent rarement et se répercutent à court terme dans l'affermissement du pouvoir du citoyen ou de la faction visée, elle tend le plus souvent à le perdre à la longue. Ainsi, « la peur engendre la répression; la répression, l'injustice; l'injustice, la haine des opprimés et souvent la perte de l'opresseur » (Machiavel, H, 1340) Cette déclaration peut surprendre quelque peu en raison de la notoriété de la maxime trouvée dans *Le Prince*, à savoir « qu'il vaut mieux être craint qu'aimé » (Machiavel, P, 338). Rappelons simplement pour l'instant que ces conseils s'adressent au fondateur durant et immédiatement après la fondation. Pour ce qui est du maintien de la patrie déjà constituée, une assemblée est plus efficace qu'un dirigeant unique (Machiavel, D, 408). Aussi, la participation du peuple à la souveraineté et aux institutions – dont militaires – interdit qu'on le traite cruellement de manière durable et/ou excessive (Machiavel, P, 316). Nous en reparlerons plus loin.

Il est bon de noter que l'ambition et la confiance excessive chez les personnages discutés se concrétisent dans la construction de forteresses, dans les exactions violentes et cruelles, dans l'inaccessibilité pour certains aux institutions et dans le recourt anti-patriotique aux forces étrangères. Dans la conclusion du présent chapitre, nous appellerons *erreurs politiques fatales* ces initiatives condamnables, toutes liées à l'exclusion, pour leurs effets néfastes sur la patrie.

3.3.2. LES EXCLUS MACHIAVÉLIENS ET LEURS RÉACTIONS

Si les personnages précédents causaient l'exclusion dangereuse, ceux qui suivent subissent quant à eux les méfaits de cette exclusion. Deux types de personnages illustrent de manière intéressante les produits et les méfaits de l'exclusion. Il s'agit des *fuorusciti* et des conspirateurs.

Du côté des exilés, huit *fuorusciti* – mot italien signifiant réfugié politique – démontrent par leurs réactions les risques pour la patrie de l'exclusion induite de citoyens. Pour la plupart, ces citoyens furent exilés non en raison des menaces objectives qu'ils posaient à la patrie, mais plutôt dans le cadre d'un agenda partisan. Un parti ou une faction, ainsi, bannissait des citoyens non pas pour favoriser la patrie, mais simplement pour se maintenir au pouvoir, préférant les intérêts de factions aux intérêts collectifs. Benedetto Degli Alberti, Dante Alighieri et Rinaldo Degli Albizzi ont tous trois, du temps de leur participation civique, transposé leur amour de la patrie dans des paroles et des actions mémorables. Si Alberti, opposé aux factions et à ce qui les suscitait, ne renia pas sa patrie après son exil, il n'en alla pas ainsi des autres. Malgré qu'il fut devenu, après l'émeute des *Ciompi*, l'un des maîtres de Florence, Alberti continua toute sa vie à condamner les excès de la répression. En effet, comme le rapporte Machiavel, les « condamnations au bannissement et à la mort » (Machiavel, H, 1106) lui avaient toujours déplu par la menace qu'elles constituaient pour la patrie. Peu de temps après, par peur de la popularité que ses actions comme gonfalonier et comme particulier lui apportaient, on décida de l'exiler. Prononçant un discours avant son exil, il rendit bien clair que c'était par amour de la patrie qu'il avait toujours agi et que c'était encore par elle qu'il acceptait désormais la sanction pourtant injuste imposée contre lui. Face à une situation semblable, Dante se montra moins philosophe. Pourtant partisan de la faction des blancs, il prit la tête, vers 1300, d'un groupe composé de paysans et de plébéiens pour exiger des chefs noirs comme blancs qu'ils déposent les armes. L'union dans Florence qui s'ensuivit ne dura malheureusement pas longtemps. Les blancs, désormais au pouvoir, se rendirent odieux au peuple, ce qui facilita le retour en force des noirs. Ceux-ci, pour se venger, pillèrent pendant cinq jours les chefs du

parti opposé, les exclurent des emplois publics, pour enfin les exiler, Dante avec eux. Lorsqu'en 1308, les chefs du gouvernement décidèrent de réintégrer tous les rebelles, « exceptés ceux au retour desquels la loi s'opposait expressément » (Machiavel, H, 1032), ils laissèrent tous les gibelins et quelques blancs, parmi lesquels Dante, réduits à l'exil. Ceux-ci, désespérés, implorèrent le Roi Robert de Naples de les appuyer, ce à quoi il acquiesça en échange d'un règne de cinq ans. Si Dante participa à ces prières auprès d'un prince étranger et qu'il accepta de si viles conditions, c'est par désespoir devant le traitement que lui réservait sa patrie, malgré tout l'amour dont il avait fait preuve envers elle. Voici ce que suggère Machiavel à propos de Dante :

Je m'arrêterai seulement à Dante qui excelle en toutes choses par son génie, excepté lorsqu'il en vient à parler de sa patrie qu'il a poursuivie en toute occasion avec un acharnement indigne d'un philosophe et même d'un homme. Il ne peut s'empêcher de la couvrir d'infamie ; il l'accuse de réunir tous les vices ; il en condamne les habitants, il en blâme le site, il médit de ses mœurs et des lois qui la gouvernent ; et ce n'est pas dans un endroit de son poème qu'il s'exprime ainsi, mais dans un grand nombre de passages [...] tant il avait été blessé par l'injustice de son exil, tant il brûlait du désir de vengeance. Aussi, s'en est-il vengé autant qu'il a pu ; et si le sort avait voulu qu'un seul des malheurs qu'il appelait sur sa patrie fût tombé sur Florence, cette cité aurait plus à se plaindre d'avoir donné un jour naissance à un homme semblable que de tous les autres maux qu'elle a éprouvés (Machiavel, PR, 173).

À l'instar de la revanche artistique et politique de ce citoyen jadis fidèle, Rinaldo Degli Albizzi s'efforça, lorsque citoyen à part entière, de promouvoir le salut de Florence, alors que, une fois exilé, il excita les Princes étrangers à l'assaillir. Si Machiavel se montre un peu ambiguë sur le statut de ce personnage – bon ou mauvais citoyens, serviteur efficace ou non de la patrie – il se fait plus clair lorsqu'il raconte sa mort :

Ce fut un homme d'honneur, dans l'une comme dans l'autre *fortuna* ; il l'eût encore mieux montré si la nature l'avait fait naître dans une ville moins livrée aux factions ; plusieurs de ses qualités qui lui devinrent si

funestes dans une ville divisée n'auraient été pour lui qu'une source de gloire et de puissance dans une ville unie (Machiavel, H, 1225).

Semblablement, Girolamo Machiavelli, ancêtre de l'auteur, parcourt « l'Italie pour exciter les princes à attaquer sa patrie » (Machiavel, H, 1292). Trois autres *fuorusciti*, Agnolo Acciaiuoli, Diotisalvi de Neroni et Niccolò Soderini, firent tout en leurs moyens pour soulever le Sénat de Venise contre leur patrie, « pensant que, si Florence était attaquée, elle ne pourrait résister avec un gouvernement à peine établi et détesté » (Machiavel, H, 1315). L'exemple ancien de Thémisocle, exilé athénien qui tenta de convaincre Darius de la facilité et des bienfaits d'une attaque d'Athènes, se joint aux exemples florentins mentionnés par Machiavel. L'erreur politique la plus dommageable à la patrie commise par les *fuorusciti* consiste bien sûr à appeler des forces ennemies à marcher sur elle.

De nombreux passages de l'œuvre de Machiavel sont consacrés au phénomène des conspirations. Elles sont, selon lui, plus dangereuses que les guerres ouvertes, puisque « peu de personnes sont à même de faire une guerre ouverte à un Prince, alors que tous sont à même de conspirer » (Machiavel, D, 617). On s'aperçoit pourtant que la majorité des hommes – et éventuellement des femmes – qui conjurent y sont poussés par la nécessité et/ou par souci pour les intérêts collectifs, pour la gloire et la durée de la patrie. Seize personnages conspirent dans cette perspective.

Le premier n'est pas tant un conspirateur qu'il est un digne citoyen à qui des circonstances particulières firent honnir sa patrie. Citoyen de la ville de Clusium, Aruns tenta, après le viol de sa sœur, d'obtenir justice pour ce crime. En l'absence d'institutions et de lois qui lui permirent d'obtenir légalement ce qu'il réclamait, il appela et se joint aux

forces des Gaulois qui voulaient conquérir sa ville (Machiavel, D, 401-402). On peut donc dire qu'il conspira contre sa patrie par impossibilité d'obtenir justice légalement.

Comme mentionné précédemment, un jeune homme, nommé Pausanias, s'était fait violer par un proche de Philippe de Macédoine sans qu'il ne parvienne à en obtenir justice. Pour se venger de cette double injure et en l'absence de débouché légal pour sa fureur, il tua Philippe de ses propres mains.

Beaucoup des conspirations et des conjurations rapportées par Machiavel se font pour contrer la corruption et les effets corrupteurs du règne d'un tyran, d'un patron ou d'une faction. La planification secrète de leur congédiement – souvent par l'exil ou la mort – constitue dans ces cas leur seul recours. Plusieurs exemples sont tirés par Machiavel de l'histoire antique. C'est le cas de Darius, qui orchestra efficacement une conspiration contre un moine rusé qui s'était emparé du royaume de Perse. Il s'y prit en contraignant les personnes choisies d'aller immédiatement exécuter leur dessein. Nélémate fit la même chose en forçant ses proches à aller assassiner sur le champ le tyran d'Aristotime. Cassius et Brutus, tous deux Romains, tentèrent également de se débarrasser de César, dont les vellétés tyranniques menaçaient la durée et la gloire de Rome. Machiavel tire cependant de l'histoire de Florence et de celles des cités italiennes ses exemples les plus étoffés de conspirateurs. Certains personnages instruits et ambitieux, parmi lesquels Stefano Porcari et Cola, encourageaient les mouvements de conspirations pour combattre la corruption¹⁶. Le premier souhaitait « arracher sa patrie aux mains des prêtres, et la ramener aux mœurs antiques »

¹⁶ L'histoire racontée par Breisach dans une biographie de Caterina Sforza est quelque peu différente : « On december 26 Duke Galeazzo Maria Sforza was stabbed to death by an incongruous trio of assassins : a youth who dreamed of being a second Brutus or Cassius, an impoverished opponent of the Sforza, and a Visconti outraged by the Duke. The inspiration for the deed and the skill with the dagger had been provided by Galeazzo Maria's former tutor, Cola Montana, whom the Duke had publicly humiliated » (Breisach, 1967, 25).

(Machiavel, H, 1271). Le second, de son côté, s'appliquait, comme instituteur des enfants de Mantoue, « à décrier comme infâme l'existence des peuples asservis à un prince, à proclamer glorieuse et enviable celle des sujets d'une république » (Machiavel, H, 1334). Semblant transmettre par la bouche de ce professeur ses propres enseignements, Machiavel soutient alors que les grands hommes foisonnent dans les cités libres où ils sont choyés – parce qu'elles profitent de leur *virtù* –, mais que les princes les suppriment, car, les craignant, ils préfèrent s'en débarrasser (Machiavel, H, 1334). Trois de ses étudiants sont ainsi mentionnés par Machiavel comme des conspirateurs. Il s'agit de Giovanadrea Lampognano, Carlo Visconti et Girolamo Olgiato. Tous trois ayant promis à leur professeur d'affranchir leur patrie du joug de la tyrannie, et Galéas Sforza ayant mal agi envers leurs épouses, ils se décidèrent enfin à l'assassiner. Galéas ayant été exécuté en pleine église, ils ne réussirent pas cependant à soulever le peuple à leur cause. Ils furent tués promptement. De son côté, le Lucquois Giovanni da Chivizzano conspira contre le tyran Guinigi. Francesco D' Orso, menacé par le compte Girolamo Riario, sorte de prince catapulté dans leur communauté, décida de l'assassiner. Pierre Bardi, insatisfait du pouvoir extraordinaire accordé par le gouvernement de Florence au Capitaine étranger Iacopo Gabrielli d'Agubbio, conspira avec quelques proches pour le renverser, ainsi que le gouvernement complice.

Les conspirateurs commettent deux erreurs politiques fatales. La première, évidente, est de recourir à un moyen secret et violent s'avérant le plus souvent dangereux pour leur intégrité et, surtout, celle de leur patrie. La deuxième erreur, reliée étroitement à l'autre, est de s'aliéner une portion notable de la population, de fomenter en quelque sorte la désunion dans la patrie.

3.3.3. *L'EXCLUSION COMME VENGEANCE DE L'EXCLUSION*

Nous avons donc vu que, puisque l'ambition dommageable pour la patrie est naturelle à l'homme, les institutions et les conflits entre grands et petits sont essentiels pour maintenir la liberté et, surtout, pour assurer la gloire et la durée de la patrie. De manière assez circulaire, c'est la corruption ou l'insuffisance des institutions qui rend possible et dangereuse l'ambition contraire aux intérêts de la patrie. Cette ambition est en quelque sorte une *animo* non canalisée efficacement par les institutions et l'amour de la patrie. En observant quelques ambitieux mis en scène par Machiavel, nous avons vu que l'ambition immodérée se matérialisait dans la construction de forteresses, dans les exactions violentes et cruelles, dans l'inaccessibilité pour certains aux institutions et dans le recours anti-patriotique aux forces étrangères. Et, puisque la corruption entraîne chez Machiavel la corruption, les comportements antipatriotiques des ambitieux se répercutèrent dans les comportements antipatriotiques des exclus. L'observation des exclus dans l'œuvre de Machiavel dévoile bientôt que ces derniers font également, au désespoir de l'auteur, des erreurs politiques fatales. Ces erreurs, entièrement défavorables à la patrie, consistent principalement dans le ralliement aux forces étrangères et dans les conspirations et les conjurations. Bientôt, et c'est ici que nous en sommes, les exclus d'alors, désormais au pouvoir, relancent un nouveau cycle d'exclusion, se rendant coupables des mêmes erreurs dont ils accusaient jadis leurs bourreaux. On voit donc que la corruption progressive de la patrie, lieu historique unique de dépassement de la nature humaine, se répercute dans la rétrogradation d'un nombre croissant de citoyens à leur nature misérable et mortelle. L'exclusion des bienfaits de la patrie engendre donc une exclusion plus grande encore quant à ces bienfaits. Voici par ailleurs ce que l'auteur affirme sur la vengeance :

Quand [l'État fait sa révolution] avec violence, un certain nombre de citoyens en souffre; dès que leurs offenseurs sont renversés, il est fatal que les offensés veuillent se venger, d'où sang et morts. [...] les plus dangereux [changements] de tous sont ceux qui sont faits par des hommes animés par la vengeance; il font encore frémir le lecteur (Machiavel, D, 637).

Quand Dante, qui était membre de la faction des blancs, obligea les chefs des deux factions à déposer les armes, il imposa des sentences plus sévères aux noirs. Exilés de leur patrie et indignés par l'arrogance désormais immodérée des blancs au pouvoir, les *fuorusciti*, qui obtinrent l'appui de Charles de Valois, entrèrent de force dans Florence. Corso Donati, chef du groupe, « choisit [alors] dans le peuple des nouveaux magistrats qui fussent du parti des Noirs, et fit piller pendant cinq jours les chefs du parti opposé » (Machiavel, H, 1024). Lorsque le pape implora les vainqueurs de traiter leurs concitoyens avec modération et même de leur donner accès aux emplois publics, ils refusèrent fermement. De nombreux blancs, dont Dante, furent alors exilés. Cette spirale de cruauté et d'exclusion, qui se poursuivit de plus belle par la suite, est dénoncée par Machiavel comme nuisant grandement à la patrie.

Plus tard, se vengeant de l'exil de dix ans imposé à Cosme et à ses partisans par la faction de Rinaldo Degli Albizzi, la faction de Médicis exercera sa tyrannie sur Florence. En effet, « lorsqu'il fut de retour, ceux qui l'avaient rappelé et qui avaient eu tant à se plaindre du parti qu'ils venaient de renverser, ne gardant plus aucune mesure, ne songèrent plus qu'à raffermir leur puissance » (Machiavel, H, 1174). L'exclusion de la faction adverse se matérialisa dans l'inaccessibilité pour ses membres aux charges publiques, dans les exils, les exécutions et les cruautés diverses. C'est dans ce contexte que Rinaldo degli Albizzi prononça la phrase qui est, selon nous, la plus représentative de la critique machiavélique de l'exclusion. Il affirma que

la patrie n'a droit à l'amour de ses enfants que lorsqu'elle les chérit tous également, et non lorsque, écartant de son sein le plus grand nombre d'entre

eux, elle ne prodigue ses bienfaits qu'à quelques citoyens injustement privilégiés (Machiavel, H, 1181).

Puisque la nature humaine misérable ne pouvait être surmontée que par le truchement d'une patrie glorieuse et durable, par les bienfaits de ses institutions et de l'amour inspiré par elle, les exclus mis en scène par Machiavel sont non seulement soustraits de l'aiguillon avantageux des institutions, mais l'amour de la patrie ne constituent plus pour eux une limite à leurs actions. Dans ce sens, l'exclusion est, dans la politique machiavélique, un mal extrêmement dangereux pour la patrie.

L'épisode le plus à même de démontrer ce point est celui de l'émeute des *Ciompi*. Si certains commentateurs conçoivent le discours d'un des meneurs rapporté par Machiavel comme l'expression même de sa pensée, nous le comprenons plutôt comme l'illustration des périls de l'exclusion. Nous commenterons en détail l'extrait qui suit :

Mais du moment qu'on a déjà pris les armes et commis pas mal de méfaits, je crois que la seule chose à considérer, c'est si on ne doit pas les garder, et comment nous pouvons échapper aux conséquences des méfaits commis. Or, c'est la nécessité, j'en suis convaincu, qui le conseille [...] Donc, pour nous, deux objets à nos décisions, deux buts : l'un, échapper au châtimement de nos méfaits des jours derniers; l'autre, nous assurer pour les jours à venir une existence plus libre et plus contente. [...] Et, je le crois, nous marchons à un succès certain, car ceux qui nous le disputent sont divisés et riches : leurs divisions nous donneront la victoire, et leurs richesses, devenues les nôtres, nous la conserveront. Et n'allez pas vous laisser frapper parce qu'ils vous jettent au visage « l'antique noblesse de leur sang », puisque tous les hommes sont sortis du même lieu, sont pareillement antiques, ont été bâtis de façon pareille. Mettez-nous tous nus : vous nous verrez tous pareils. Mettez-nous leurs hardes, et à eux les nôtres : pas de doute, c'est nous qui auront l'air d'être des nobles, et eux des misérables. Seules pauvreté et richesse nous distinguent. [...] Mais veuillez donc regarder comment procèdent les autres hommes : et tous ceux qui arrivent à la richesse, à la puissance, vous les verrez y arriver par la fourbe et par la force; puis une fois qu'ils les ont usurpés par dol et par violence, ils les décorent du nom de juste gain. [...] Je crois tout de même que, quand on voit se dresser les appareils de la captivité, de la torture, de la mort, il est plus périlleux de rester coi que d'essayer d'en venir à bout : dans le premier cas, l'issue fatale est assurée, dans le second elle est douteuse (Machiavel, H, 1088-90).

L'orateur appelle au crime pour deux raisons. D'abord, il encourage les *Ciompi* à poursuivre dans l'illégalité pour détruire la possibilité pour leurs adversaires de punir les crimes déjà commis. Acculés à la nécessité, s'imaginant avec effroi les cordes qu'on tresse déjà pour les pendre, les émeutiers n'ont plus rien à perdre et feront tout pour éviter l'issue autrement certaine. Le second ordre de raisons d'appeler au crime est plus fondamental. Il concerne la nature du régime politique et économique dans lequel ils vivent et sont opprimés. Il renvoie en outre – considérant leur impossibilité d'accès aux institutions et l'inexistence dans leur cœur de l'amour de la patrie – à leurs bien maigres possibilités de transcender leur nature humaine misérable. Il faut voir d'abord que les *Ciompi* se composaient des plus petits et des plus indigents corps de métiers. Ceux-ci n'avaient pas accès aux charges publiques et donc leurs ambitions et frustrations n'étaient pas aiguillonnées par la patrie. Ce que soutient l'orateur sur la nature des lois et de la morale est bien sûr cohérent avec la pensée de Machiavel. Ce dernier argumente en effet que la nature humaine est fondamentalement mauvaise et que les lois et la moralité ne sont que des conventions humainement fondées et défendues. Or, Machiavel retrouve dans l'histoire des moments charnières où les conflits balancés ont permis l'instauration d'institutions capables de limiter et d'aiguillonner l'*animo*, sinon du plus grand nombre, du moins de tous ceux en mesure de nuire à la patrie. Durant ces moments, il devient effectivement possible de transcender la nature humaine misérable et mortelle pour s'inscrire dans le temps historique et collectif de la patrie. Ne connaissant de la politique que leur situation présente, les *Ciompi* ne peuvent promouvoir qu'un modèle inversé de celui-ci : un régime où ils seraient les oppresseurs plutôt que les opprimés.

C'est dans le sens tout juste exposé que nous suggérons que la réflexion machiavélienne sur l'exclusion est circulaire, qu'elle conçoit l'exclusion comme fomenteuse

d'exclusion¹⁷. Reproduisant les erreurs des ambitieux immodérés, les nouveaux puissants s'aliènent à leur tour une portion notable de la population par les cruautés diverses, les exils, le refus d'accès aux institutions formant la *virtù*.

3.3.4. LES ERREURS POLITIQUES FATALES

En observant les personnages masculins machiavéliens identifiés comme participants de l'exclusion – que ce soit en tant qu'initiateurs et/ou en tant que victimes –, nous avons découvert des constantes néfastes pour la patrie dans leurs agissements. Cela nous fait dire que la réflexion de Machiavel sur l'exclusion est circulaire, c'est-à-dire que, dans sa pensée, l'exclusion entraîne l'exclusion et ainsi de suite. Nous avons appelé erreurs politiques fatales ces actions néfastes pour la patrie. Elles sont entreprises soit par nécessité et par désespoir ou par une ambition insuffisamment limitée par les institutions et l'amour de la patrie. Elles sont au nombre de quatre.

La première erreur est de s'aliéner des portions notables de la population, de s'en faire haïr, par des procédés cruels et injurieux comme les insultes, le refus d'accès aux institutions, l'exil ou les exécutions injustes et/ou insuffisantes¹⁸. Machiavel répète souvent que le ou les gouvernants doivent tout faire pour ne point se faire haïr du peuple (Machiavel, P, 353; 356; D, 581-82; 617; 632). Cette première erreur politique fatale mène parfois à la seconde. Incommodés par les menaces pesant sur eux, les princes ou les gouvernants haïs

¹⁷ Nous pouvons dire, sans cependant entreprendre de l'étayer ici, que la critique machiavélienne de l'exclusion a un pendant dans les relations interétatiques, les cités bafouées et injuriées concevant contre leur bourreau un ressentiment et une haine qui risquent de revenir éventuellement contre lui (Machiavel, D, 522-23; 568-74; H, 1330).

¹⁸ Machiavel considère que si une cruauté est entreprise, il faut la mener de manière à ce qu'elle ne vous revienne pas au visage, c'est-à-dire qu'il faut isoler la victime ou tuer avec elle tous ses descendants et amis. Il ne doit pas y avoir de demi-mesure (Machiavel, D, 576).

tendent à construire des forteresses derrière lesquelles se retrancher. Loin cependant d'apaiser la haine populaire, celles-ci la renforcent, autant par le symbole qu'elles représentent que par les excès que l'illusion de la sécurité favorise. Du côté des puissants comme de celui des faibles et des exclus, cette situation pousse parfois vers la troisième erreur, qui consiste à recourir à la force d'autrui plutôt qu'à la leur. Cela peut prendre la forme d'un transfert des décisions à des conseillers aux intérêts douteux, d'un ralliement aux forces ennemies ou de l'embauche de soldats mercenaires et de *condotierri*. Ne faisant pas confiance aux citoyens, les princes ou les gouvernants doivent les délaissier comme capitaines et comme soldats, pour se rabattre sur les *condotierri*, les troupes auxiliaires et mercenaires. De son côté, le peuple, les factions ou les citoyens maltraités sont prompts à appeler puis à se rallier aux forces ennemies (Machiavel P, 294; 353). Finalement, acculés à la nécessité et n'ayant accès à aucun canal légal pour rendre créatives et moins destructrices pour la patrie leurs frustrations, ambitions et humeurs, les mécontents se lancent dans des complots secrets, dans des conspirations dangereuses pour eux-mêmes et pour la patrie.

3.4. UNE CRITIQUE MACHIAVÉLIENNE SUR L'EXCLUSION?

Après avoir vu que c'est par leur issue plus ou moins exclusive que se distinguent les conflits désirables comme à Rome des conflits indésirables comme à Florence, nous avons scruté de nombreux personnages de manière à pouvoir reconstituer la critique machiavélienne de l'exclusion. Il nous reste encore à mettre de l'ordre dans tous les éléments soulevés. Comme la politique machiavélienne a pour fin ultime la durée et la gloire de la patrie, et que l'exclusion menace la patrie de deux manières, on peut dire qu'elle en comporte une double critique.

L'exclusion oblige premièrement les dirigeants à se dispenser d'un grand nombre de citoyens de génies divers dont les services peuvent s'avérer primordiaux pour promouvoir la gloire et la durée de la patrie. Cette idée n'est pas nouvelle dans la présente thèse. C'est entre autres pour profiter de la force du grand nombre face à l'ennemi et de la diversité du génie face à la *fortuna* que la république est pour Machiavel le régime politique le plus à même de promouvoir la patrie. Quand un prince ou un gouvernement désarme les citoyens, alors il risque non seulement de voir ceux-ci se rallier en temps de guerre à l'ennemi, mais il devra également engager des troupes auxiliaires ou mercenaires pour se défendre, avec tous les inconvénients précisés par Machiavel.

L'exclusion comporte également le risque de laisser non canalisée une *animo* qui est la matière première à la fois de la *virtù* créatrice et de la destructivité envers la patrie. En effet, comme nous l'avons déjà noté, pour Tolman-Clarke,

alone, *animo* pursues ends that are too narrow and immediately self-serving to bear politically constructive results and proceeds with too much impulsiveness, short-sightedness and obstinacy to achieve even these ends with any measure of reliability (Tolman-Clarke, 2005, 232).

De plusieurs manière, la fougue naturelle qu'est l'*animo* se compare à l'ambition. Elle est essentielle dans l'émergence de la *virtù*, mais elle n'y mène pas naturellement. Ayant un horizon trop court et s'orientant vers l'assouvissement des désirs immédiats, l'*animo* nécessite l'aiguillon des institutions et les limites commandées par l'amour de la patrie. Contrairement à un auteur comme Hobbes chez qui l'objectif est de fonder un ordre éternel, invulnérable à la corruption, qu'il ne faille plus jamais retoucher, Machiavel, parce qu'il admet que les États comme toute chose se corrompent, considère qu'il faut constamment les rénover et en prendre soin. Cela a des conséquences formidables sur toute la politique machiavélienne, appelée plus haut *désespérément politique*. En effet, le régime étant, chez

Hobbes, fixé pour de bon, la *virtù* comme telle n'est pas nécessaire et donc sa matière première, l'*animo*, pour éviter qu'elle ne se transforme en force destructrice, peut sans problème être éradiquée, du moins chez la majorité. Pour Machiavel cependant, l'option de couper l'*animo* à la source est inconcevable. En effet, l'usure incontournable de l'État et des institutions, en plus du mouvement constant de la *fortuna*, obligent, pour que dure la patrie glorieuse, que l'*animo* soit canalisée, transformée en *virtù*. Ce n'est pas pour rien que Machiavel appelle diversion inutile le fait de détourner, pour apaiser les conflits, l'attention du peuple des affaires publiques vers les divertissements (Machiavel, H, 1304). C'est que la lutte constante du peuple est pour lui fondamentale, car « l'ambition des grands est telle que si par mille voies et mille moyens divers elle n'est pas réprimée dans un État, elle doit bientôt en entraîner la perte » (Machiavel, D, 464).

L'exclusion suscite finalement, chez ceux dont *la patrie ne mérite plus l'amour*, une colère et un désespoir qui lui sont dangereux. Ici, l'*animo* non canalisée se fait délibérément nuisible à la patrie devenue indigne de l'amour. On l'a vu chez les *fuorusciti*, les conspirateurs et le peuple indigné. Selon Machiavel, « gouverner, c'est mettre vos sujets hors d'état de nuire et même d'y penser; ce qui s'obtient soit en leur ôtant les moyens de le faire, soit en leur donnant un tel bien-être qu'ils ne souhaitent pas un autre sort » (Machiavel, D, 577). Cette idée se précise un peu plus loin lorsqu'il affirme qu'il n'y a que deux moyens de contenir le peuple. Le premier consiste à le former dans la milice et les autres institutions de manière à ce qu'il se solidarise avec la patrie. Le second est de le diviser en partis, de le détruire, pour qu'il ne puisse plus se rassembler pour vous nuire. Or, « si vous vous bornez à

le dépouiller¹⁹; à le décapiter pour le tourmenter à votre aise, les chefs renaissent, comme les têtes de l'hydre » (Machiavel, D, 581). Aussi, Machiavel affirme à plus d'une reprise que la division est une manière bien impuissante de régner puisqu'en temps de guerres les faibles se rallieront alors à l'ennemi (Machiavel, P, 294; 353; D, 679). Et, comme nous venons de le suggérer, diviser et désarmer le peuple oblige à se dispenser d'un grand nombre de citoyens de génies divers – donc bien souvent à engager des soldats mercenaires – et d'abandonner pour eux l'aiguillon bénéfique des institutions. Ce choix hypothèque bien souvent la fin ultime de la politique machiavélique. À ce propos, l'auteur donne l'exemple des Romains qui « lorsqu'ils avaient à disposer du sort de leurs sujets fuyaient les demi-mesures » (Machiavel, D, 576), se rendaient maîtres des vaincus par le châtement ou le pardon. Des exemples de solutions de type demi-mesure pourraient être d'interdire l'accès des vaincus aux institutions militaires, judiciaires et civiques, d'insulter continuellement ces derniers ou bien, à défaut de les exécuter, de les exiler. Pour ce qui est de l'inaccessibilité aux institutions, il faut rappeler que, si les canaux légaux pour l'ambition, les humeurs et la frustration n'existent pas, elles prendront des chemins illégaux plus funestes pour la patrie. Sur le deuxième point, Machiavel est clair :

Je crois que c'est un des principes essentiels de la sagesse que de s'abstenir des menaces verbales ou des insultes; [...] tant les Romains estimaient qu'il était dangereux de témoigner du mépris à des hommes et de leur infliger la moindre honte, parce que rien n'irrite les cœurs, ne provoque plus grave ressentiment que de se voir bafoué à tort ou à raison (Machiavel, D, 589-90).

¹⁹ Pour renforcer son assertion, Machiavel cite Virgile « il reste des armes à celui qu'on a dépouillé... la rage lui fournit ces armes » (Machiavel, D, 1515).

Finalement, l'exil de citoyens puissants est dangereux parce que le désespoir de rentrer chez eux, et parfois la colère face au traitement injuste de la patrie, poussent les *fuorusciti* à « croire une infinité de choses fausses » (Machiavel, D, 601) et à faire des erreurs politiques fatales pour la patrie. En résumé, Machiavel considère qu'il faille ou bien exécuter les vaincus, faire usage de toute la cruauté nécessaire en une seule fois (Machiavel, P, 316), ou bien leur pardonner et les traiter désormais comme des citoyens à part entière. Cela est tel parce que

rien ne blesse si dangereusement un État que de réveiller tous les jours le ressentiment des citoyens par de nouvelles insultes [...] On voit combien il est dangereux pour une république, ou pour un prince, de tenir, par des condamnations continuelles, sans cesse suspendus sur leurs sujets le soupçon, l'inquiétude et les alarmes. On ne peut s'imaginer rien de plus pernicieux (Machiavel, D, 478).

Si on ne retire pas d'un vaincu la confiance au point de l'empêcher complètement de nuire – en l'exécutant – alors il faut adopter la position contraire et lui accorder l'entière confiance. C'est ce que firent les consuls romains au sujet des Latins qui leurs avaient tenu tête. Ils n'envisagèrent pour eux que deux solutions : ou bien ils les couvriraient de bienfaits, ou bien ils les détruiraient entièrement (Machiavel, D, 578). Après que les porte-paroles des Latins eurent soutenu devant les sénateurs qu'ils méritaient la peine « des hommes qui se croient dignes de liberté », on statua « que des gens comme eux qui n'avaient cure de rien au monde hormis leur liberté, étaient dignes de devenir des Romains » (Machiavel, D, 1515). Il en va de manière semblable du peuple et des nobles. Comme leurs chefs renaissent comme les têtes de l'hydre, que la continuité du conflit entre eux assure la durée et la gloire de la patrie, alors chercher à tout prix l'éradication du parti adverse relève du leurre et de l'imprévoyance. C'est ce que des sages non identifiés par l'auteur soutinrent pour promouvoir la patrie :

Ils répétaient au peuple qu'il n'était point prudent de porter à l'extrême le désir de la victoire, ni de réduire les vaincus au désespoir, parce que celui qui n'espère plus le bien ne craint plus le mal (Machiavel, H, 1018).

Cet avertissement revient dans les faits à ce que ressasse inlassablement Machiavel, à savoir qu'il ne faut jamais pousser son adversaire à la nécessité et au désespoir. Aussi, dans une république, la destruction de l'adversaire se répercute toujours dans l'apparition de nouvelles inimitiés – souvent plus funestes – pour remplacer les anciennes. Machiavel illustre le danger d'acculer son opposant au désespoir en rapportant un discours de Piero de Médicis : « [il] répondit que l'on ne devait pas rejeter les désordres sur celui qui s'arme le premier, mais sur ceux qui le forcent à le faire » (Machiavel, H, 1311), qui l'y obligent, par leurs conciliabules nocturnes, par les pourparlers entrepris pour le chasser de Florence, et pour l'assassiner. Poussés au désespoir, les gens désobéissent par nécessité et il s'en faut alors de peu pour qu'ils ne désobéissent bientôt par choix (Machiavel, D, 465; A, 872).

3.5. CONCLUSION : LES ERREURS POLITIQUES FATALES

Dans le présent chapitre, nous avons voulu reconstituer la critique machiavélienne de l'exclusion de manière à pouvoir bientôt discuter de l'exclusion des femmes. En somme, nous avons illustré, en soulignant les distinctions entre les conséquences des conflits à Rome et à Florence, en jugeant les personnages machiavéliens pour découvrir les causes et les produits de l'exclusion, en quoi l'exclusion constituait une menace pour la patrie. Cette démarche a permis d'identifier quatre causes et/ou produits de l'exclusion qui menaçaient de façon très importante la patrie : nous les avons appelés des erreurs politiques fatales. Après ce détour, nous avons suggéré que la politique machiavélienne comportait une dénonciation

implicite de l'exclusion, cela pour trois raisons. D'abord, l'exclusion obligeait la patrie à se dispenser du génie et de la force du plus grand nombre. Elle risquait ensuite, en abandonnant à elle-même l'*animo*, de la voir se transformer en ambition destructrice plutôt qu'en *virtù*. Finalement, elle mettait franchement la patrie en danger en soustrayant certains citoyens des limites imposées par l'amour de la patrie, en suscitant chez eux colère et ressentiment. En somme, l'exclusion rétrograde les citoyens à leur nature humaine misérable et mortelle.

Maintenant que nous avons vu que l'exclusion en vient chez Machiavel à hypothéquer la patrie et, par conséquent, qu'il en fait une critique assez sévère, nous pouvons, enfin, considérer l'exclusion des femmes. Il s'agit maintenant d'étudier les réussites et échecs des personnages féminins mis en scène par Machiavel.

CHAPITRE 4: LES FEMMES ET LA CRITIQUE MACHIAVÉLIENNE DE L'EXCLUSION

4.1. INTRODUCTION

C'est sur les bases déjà mises en place que le présent chapitre tentera de répondre adéquatement à la question de recherche proposée pour la thèse. Elle est la suivante : la politique machiavélienne comporte-t-elle une critique implicite de l'exclusion des femmes? Dans le deuxième chapitre, nous avons fait le survol général de l'œuvre de Machiavel. Nous avons présenté la politique machiavélienne tel un *dispositif théorique* fonctionnant autour de quatre éléments, ajoutant aux éléments généralement reconnus de la *virtù* et de la *fortuna* ceux plus souvent ignorés d'une fin ultime et du jugement du spectateur. Partant d'une telle compréhension de l'oeuvre, nous avons tenté au troisième chapitre de reconstituer la critique de l'auteur quant à l'exclusion. Par l'analyse des conséquences opposées des conflits à Rome et à Florence et par l'observation des personnages, nous avons identifié les causes et les produits, chez Machiavel, de l'exclusion. Quatre erreurs politiques fatales pour la patrie, toutes liées à la question de l'exclusion, ont finalement été isolées. Ce constat nous a permis de proposer que la politique machiavélienne comporte une dénonciation de l'exclusion, en ce sens qu'elle hypothèque la la patrie.

Dans le présent chapitre, nous tracerons d'abord le portrait des conventions construisant à l'époque de Machiavel la *femme idéale*, puis nous verrons comment ces conventions, en s'inscrivant dans les institutions, font obstacle à l'émergence de la *virtù* chez les femmes. Nous présenterons ensuite les déclarations de Machiavel sur la nature des femmes de manière à les situer par rapport aux conventions de l'époque. Enfin, une analyse

des succès et des échecs des personnages féminins non conventionnels dans son oeuvre sera présentée afin, ultimement, de comparer leur situation à celle des exclus, de voir si la critique implicite de l'exclusion peut et doit s'appliquer à celle des femmes.

4.2. MACHIAVEL ET LA FORTUNA DES FEMMES

Avant d'analyser les personnages féminins mis en scène, il faut procéder à une mise en contexte qui permettra de situer la position de Machiavel sur les femmes. Comme nous l'avons vu, plusieurs étapes sont requises pour que l'*animo* se métamorphose en *virtù*. D'abord, l'aiguillon des institutions et l'amour de la patrie doivent faire coïncider l'ambition et la volonté avec la fin ultime de gloire et de durée de la patrie. Enfin, l'action doit être reconnue *virtuosa* par des spectateurs dont les critères sont issus des conventions en place, de l'imagerie socialement construite de la femme idéale et du citoyen idéal à la Renaissance. Afin de jauger les possibilités pour les femmes de faire preuve de *virtù*, il importe de reconstituer brièvement les conventions et de voir si ces images idéales peuvent se combiner dans une seule et même personne. Nous verrons ensuite quelles sont les conséquences pour les femmes de l'inscription des conventions les concernant dans les institutions. Enfin, nous discuterons des affirmations de Machiavel sur les femmes en général, de manière à pouvoir situer sa pensée sur les femmes en général par rapport aux conventions de l'époque.

4.2.1. LES CONVENTIONS DE GENRE ET LA FEMME IDÉALE

Lorsque nous avons tenté, avec Skinner (2001) et Findlen (2002), de découvrir les caractéristiques du citoyen idéal à l'époque de Machiavel, il est ressorti que ce dernier était riche, instruit au corpus humaniste, capable autant de réciter un auteur antique que

d'aller à la guerre et de débattre publiquement pour défendre de bonnes politiques. On peut dire que l'idéal représenté par un tel citoyen fixe les critères de jugement des spectateurs dans l'attribution de la *virtù* et inspire les institutions qui souhaitent alors former des citoyens semblables à ce modèle. Dans un livre sur les courtisans de la Renaissance, Baldassare Castiglione introduit comme suit les exercices propres à former les hommes et les femmes :

[...] exercises that show men to be virile are vigorous and difficult while those of court ladies should instead be slow and graceful. *Beauté* and chastity are especially important for women, and the dress and speech should reflect dignity and grace (Weaver, 2007, 192).

On peut tirer de cette citation que les caractéristiques les plus importantes pour les hommes d'alors étaient la virilité et la vigueur, alors que les femmes devaient plutôt privilégier la beauté et la grâce. Peut-être est-il éclairant ici de suggérer que les conventions sont en partie le produit des nécessités sociales du moment. En effet, dans une région où les cités-États s'attaquent sans qu'aucune d'elles n'émerge comme indiscutablement dominante, on comprend aisément l'avantage de ces dernières à favoriser une citoyenneté guerrière. De la même façon, dans une société comme Florence où le système de classes est ébranlé par des expériences politiques nouvelles, on s'imagine bien pourquoi la noblesse ressent le besoin de sécuriser son principal avantage sur le peuple, celui de la pureté présumée de son lignage²⁰. Rappelons que, dans une société patriarcale et patrilinéaire où la pureté du lignage est fondamentale, le contrôle de la sexualité des femmes devient primordial (Rocke, 2002, 194; Weaver, 2007, 192-193). On peut croire, ainsi, que c'est en raison de la grande valorisation

²⁰ Il semble en effet que la situation des femmes fut moins favorable à Florence qu'ailleurs en Europe. Dans un livre écrit en 1612, Marie de Gournay soutient que les femmes anglaises et françaises sont libres de socialiser alors que les femmes italiennes sont prisonnières de leur domicile (Weaver, 2007, p.193). Des études plus récentes suggèrent Florence était à cette époque la pire cité italienne pour naître femme (Tomas, 2003, 1; Ciletti, 1991, 65).

de la pureté du lignage que la virginité et la chasteté sont élevées au statut de caractéristiques les plus désirables chez les femmes. L'association du contrôle de la sexualité des femmes et du maintien de la pureté du lignage explique par ailleurs en partie la pression de loin plus grande exercée sur les femmes au plus haut de l'échelle sociale, et également les peines moins importantes imposées à cette époque pour les viols de femmes modestes (Cohen, 1991; Rocke, 2002; Weaver, 2007 193; Ruggiero, 1985)²¹. Notre hypothèse sur le confinement croissant des femmes nobles à leur domicile est donc qu'il s'agit de l'ultime soubresaut d'un ordre social agonisant²². En conséquence, les conventions déterminant la femme idéale et le citoyen idéal demeurent très éloignées. Elles promeuvent chez les femmes la chasteté, la passivité, la beauté, la modestie et la vulnérabilité (Kelly, 1984, 21). Elles commandent au contraire pour les citoyens, confondus avec les hommes, d'être viriles, actifs, forts et préoccupés du salut de leur patrie. C'est muni de telles images que les spectateurs attribuent la *virtù* et c'est pour y faire parvenir les femmes et les hommes que les institutions sont mises en place. On peut suggérer ici que les spectateurs échouent parfois à reconnaître la *virtù* dont la forme et le détenteur s'éloignent trop radicalement du citoyen

²¹ Il semble que, dans la Florence de la Renaissance, les jeunes hommes n'aient embrassé leurs occupations d'adultes (charges publiques; mariages) que vers la toute fin de la vingtaine (Chojnacki, 1991, 142; Rocke, 2002, 194; Ruggiero, 1985, 159-62). Rocke soutient que l'autonomie économique et civique des jeunes hommes étant niée par le règne patriarcal, ceux-ci vivaient une adolescence impuissante et prolongée (Rocke, 2002, 194). Pour lui, aussi, « the footloose bachelors were the main protagonists of the violence and sexual debauchery characteristic of Renaissance Italy » (Rocke, 2002, 194).

²² Cette hypothèse est en bonne partie défendue par Joan Kelly dans « Did women have a Renaissance », qui considère que la Renaissance des hommes a été dans les faits une période de recul considérable pour les femmes. Peu important au moyen-âge, l'idéal de la pureté du lignage revient en force à la Renaissance et ce, plus encore dans les républiques que dans les principautés. Kelly affirme que chaque classe « discloses in its own way certain new constraints suffered by Renaissance women as the family and political life were restructured in the great transition from medieval feudal society to early modern state » (1984, 21). Plus loin, elle poursuit en expliquant pourquoi il était plus facile pour les femmes du sud de l'Italie d'exercer le pouvoir que pour celles du nord : « In Naples, in short, women of the ruling houses could assume power, not because of their abilities alone, but because the principle of legitimacy continued in force along with the feudal tradition of inheritance by women » (1984, 31). Par opposition, « Caterina Sforza ruled her petty principality in typical Renaissance fashion, supported only by the Machiavellian principles of *fortuna* and *virtù* (historical situation and will) » (1984, 31).

idéal qu'ils ont pour critère. Il en serait ainsi des femmes, mais aussi des citoyens du bas peuple. Michele di Lando en constitue un exemple. En effet, même alors que Machiavel dit qu'il fut l'un des meilleurs citoyens de l'histoire de Florence, son origine, de la plus basse qui soit, lui interdit rapidement de servir la patrie qu'il avait pourtant sauvée de la ruine (Machiavel, H, 1105). Heureusement pour lui, des spectateurs futurs, par exemple Machiavel, purent rectifier cette erreur, cet aveuglement rendu possible par les conventions.

4.2.2. LES FEMMES ET LES INSTITUTIONS : CONSÉQUENCES DES CONVENTIONS DE GENRE

La première chose qu'on peut dire sur la possibilité pour les femmes de développer leurs potentiels grâce aux institutions, est qu'il s'agissait à cette époque d'une *fortuna* très mauvaise que de naître femme. Si, pour Machiavel, « est heureux celui qui sait bien s'accommoder de son temps, et malheureux celui qui ne procède pas en s'accordant avec lui » (Machiavel, P, 365), alors on peut dire que sont malheureuses les femmes de la Renaissance florentine, car leur temps ne veut ni former ni reconnaître leur *virtù*. Comme pour confirmer cela, Nanina Rucellai, sœur de Laurent de Médicis, s'exclama dans sa correspondance : « O do not be born a woman if you want your own way » (Tomas, 2003, 1). Allant dans le même sens, Isotta Nogarola se plaint à son professeur : « How often... does it occur to me to lament my *fortuna* because I was born a woman » (Jardine, 2002, 284).

Si l'institution religieuse fut à la Renaissance un lieu majeur d'ascension sociale et de gouverne, les postes de pouvoir en son sein n'étaient évidemment pas accessibles aux femmes. Cette institution ne se présente donc pas, de premier abord, tel un véhicule d'émancipation pour les femmes. Certains chercheurs proposent cependant que les couvents

furent des lieux d'autonomie relative pour elles. En effet, pour celles dont les options étaient strictement limitées, la vie en communauté permettait de poursuivre des études – notamment humanistes – et de se soustraire à l'autorité du père et d'un mari éventuel (Peterson, 2004, 68). On ne peut cependant pas dire que les couvents aient été propices à la formation de la *virtù* chez les femmes.

L'instruction humaniste était, du moins en bas âge, accessible pour les filles comme pour les garçons des familles patriciennes (Findlen, 2002, 23; Jardine, 2002, 73-4; Pitkin, 1984, 205). Le grand professeur Guarino di Verona ira même jusqu'à faire l'éloge de la jeune Isotta Nogarola en ces termes :

[...] If earlier ages had borne these proven virgins, with how many verses would their praises have been sung, how many deserved praises by truly unstinting authors would have consigned them to immortality! (Jardine, 2002, 281).

Considérant les liens constitutifs entre l'éducation humaniste et la pratique civique, cette éducation aurait pu s'avérer un outil privilégié de formation de la *virtù* des jeunes femmes²³. Or, avec beaucoup d'incohérence, l'éducation humaniste des femmes devait être détachée du monde et de la volonté de participation politique. Une femme poursuivant des études devait, ainsi, impérativement le faire « in her own benefit, not because she should teach or speak publicly; her participation in public activities would be usurping a masculine role and show

²³ L'éducation humaniste a été, depuis ses débuts, associée à la pratique du bon gouvernement. Héritière des rhétoriciens et d'auteurs anciens comme Cicéron, les études humanistes devaient se répercuter dans la pratique. Cette association s'est entre autres formée et confirmée par la pratique de nombreux hommes politiques humanistes, Latini, Salutati et Machiavel par exemple. Dans tous les cas, les études humanistes ne pouvaient se réduire à une contemplation détachée du monde. Elles devaient s'imprégner de l'histoire et de la situation politique de laquelle elles émergeaient afin de voir, par exemple, ce que l'histoire de Rome pouvait apprendre sur la manière de mieux gouverner Florence. L'éducation humaniste formait des citoyens et, pour y réussir, était orientée vers l'application des théories dans des discours publics, dans la gouverne, dans l'enseignement, etc. (Skinner, 2001; Black, 2004; Weaver, 2007; Jardine, 2002).

her to be unchaste » (Weaver, 2007, 195)²⁴. On se rappelle ici que les admirateurs des sœurs Nogarola tenaient constamment à préciser qu'elles étaient vierges. Par ailleurs, une loi promulguée dans la ville de Belluno en 1428 précise qu'aucune femme de plus vingt ans ne doit être présumée vierge (Rocke, 2002, 198). De plus, comme le soutint un détracteur anonyme d'Isotta Nogarola, « the woman of fluent speech is never chaste » (Jardine, 2002, 286)²⁵. Cédant aux conventions de son temps, celle-ci se retira dans la contemplation et dans la vie privée. Selon Jardine, « the point is, whatever her continuing interest in the *studia humanitatis*, there were no public outlet for Isotta's secular training once she became a mature woman » (Jardine, 2002, 289)²⁶. Quoique plus prometteuse, l'institution éducative ne parvint pas non plus à favoriser la *virtù* des femmes.

Si les conventions de genre en place interdissent même à Isotta Nogarola d'enseigner et de s'exprimer publiquement, on s'imagine assez bien la position dominante quant à la participation des femmes dans les milices et dans la guerre. Elles en étaient bien sûr exclues. Parce que les guerres et les violences éclataient sans cesse dans l'Italie de la Renaissance, et que les riches marchands se désintéressaient à cette époque du service militaire (Skinner, 2001, 121), les cités devaient recourir aux *condottieri* et aux troupes mercenaires, ceux-ci changeant d'allégeance au gré des cachets offerts. On se retrouvait ainsi avec des soldats pour qui la guerre n'était ni à éviter ni à dépasser durablement (Arnold, 2007, 468; Hale,

²⁴ Or, pour des auteurs comme l'humaniste florentin Leon Battista Alberti, les femmes étant par nature *timides, douces, lentes et passives* (Weaver, 191), il aurait été contre-nature pour elles de s'exercer aux affaires publiques ou de gesticuler comme le devaient les rhétoriciens lors d'un discours. Élaborant là-dessus, Leonardo Bruni considère que, « for if a woman throws her arms around whilst speaking, or if she increase the volume of her speech with greater forcefulness, she will appear threateningly insane and requiring restraint. These matters belong to men; as war, or battles, and also contests and public controversies » (Jardine, 2002, 277).

²⁵ L'attaque contre les femmes visibles publiquement sur la base de leur chasteté n'est pas inédite. C'est ce que fait Boccace pour discréditer Semirasis, la reine des Assyriens; c'est aussi ce que font beaucoup d'historiens et de poètes pour délégitimer Caterina Sforza, duchesse de Forlì et d'Imola (Breisach, 1967; Hairston, 2000).

1985, 22). Pour compenser les salaires bas et les conditions parfois exécrables de la vie militaire, les soldats étaient la plupart du temps libre de saccager et de piller les villes conquises :

Customs demanded a three day ravaging to sate the soldiers, who were often so far in arrears of pay that their generals and captains were hardly in control anyway (Arnold, 2007, 469).

Si les travaux sur la Renaissance sont peu loquaces sur cette question, Machiavel et les biographes de Caterina Sforza suggèrent que ces saccages s'accompagnaient généralement du viol massif des femmes sur place (Breisach, 1967). On voit donc que les femmes, en plus de ne pas profiter des effets civiques bénéfiques de la participation à la milice, étaient les premières victimes de la forme corrompue des institutions militaires.

Pour ce qui est de la justice, notons seulement que les femmes ne pouvaient à Florence se représenter elles-mêmes devant la loi, mais qu'un homme devait porter plainte à leur place (Weaver, 2007, 193). Si cette cité ne mettait pas à la disposition des femmes des voies légales d'évacuation de leurs frustrations, ne leur permettait pas de dénoncer elles-mêmes les outrages commis à leur endroit, encore moins jugeait-elle important de prévoir des canaux pour exhaler leur ambition et leur *animo*. Les femmes n'avaient donc, dans la république de Florence, aucun accès formel et officiel aux institutions politiques. Et, comme nous le verrons bientôt,

The accession of a woman to the position of ruler – whether it was informally in a republic or officially in a seigniorial court or monarchy – always took place because of the absence of a legitimate male heir. This could occur because the previous ruler did not have a male heir, or the rightful heir was too young to rule, temporarily absent of a legitimate heir. (Tomas, 2003, 166).

²⁶ La même situation se reproduisit dans le cas de Cecilia Gonzaga. Pour poursuivre ses études humanistes au-delà de ses années de prime jeunesse, elle dut se retirer dans un couvent (San Juan, 2002, 328).

Nous pouvons donc voir que les institutions ne transformaient pas l'*animo* des femmes en *virtù*. Au contraire, plutôt que d'agir en aiguillon de celle-ci vers la *virtù*, elles s'érigeaient devant elle en obstacle. Aucune voie n'était ouverte devant elles pour qu'elles puissent purger de manière légale leurs frustrations et leurs humeurs, pour qu'elles mobilisent à l'avantage de la patrie l'ambition pourtant si naturelle et à la fois dangereuse lorsqu'immodérée. Ce n'est pas seulement au rôle de citoyen que rendent inapte les conventions de genre imposées aux femmes à l'époque de Machiavel. C'est aussi à la visibilité comme telle. En effet, les femmes à l'avant-plan de cette époque étaient soumises, comme le remarque Castiglione, à des pressions contradictoires : celles relatives à la visibilité publique et celles relevant plutôt des conventions de genre, à savoir la chasteté, la modestie, la passivité (San Juan, 2002, 331). Cette antinomie entre la visibilité et le sexe féminin tire sans doute ses sources de la valorisation de la pureté du lignage, relancée par le réaménagement pressenti des rapports sociaux dans la Florence des 15e et 16e siècles.

4.2.3. MACHIAVEL SUR LES FEMMES EN GÉNÉRAL

Les lecteurs tiennent généralement pour acquis que Machiavel entretient une position particulièrement défavorable aux femmes quant à leur nature et potentiels. Si nous venons de reconstituer, beaucoup trop brièvement il faut l'admettre, les conventions quant à la femme idéale et les conséquences de leur concrétisation dans les institutions, il s'agira ici d'offrir une vision claire de la position de Machiavel sur les femmes en général.

Chez plusieurs théoriciennes féministes (Pitkin, 1984; Coltheart, 1992; McIntosh, 2004), Machiavel est surtout célèbre pour l'analogie particulièrement choquante qu'il trace entre la *fortuna* et les femmes, proposant ce faisant une vision peu enviable d'elles. Cette

affirmation choque au point qu'elle sert fréquemment d'exemple du machisme et/ou de la misogynie de la pensée politique occidentale. Il est bon ici de la rappeler au lecteur :

Outre cela, j'ai l'opinion qu'il soit meilleur d'être hardi que prudent, à cause que la *fortuna* est femme, et qu'il est nécessaire, pour la tenir soumise, de la battre et heurter. Et l'on voit communément qu'elle se laisse plutôt vaincre de ceux-là, que des autres qui procèdent froidement. Ce pour quoi elle est toujours amie des jeunes gens, comme femme, parce qu'ils ont moins de respect, plus de férocité, et avec plus d'audace lui commandent (Machiavel, P, 367).

Une telle position semble malgré tout s'accorder relativement bien avec les conventions de genre en place à son époque : elle dépeint une femme puérile et prompte à l'incontinence qui cherche une main ferme pour la diriger, l'orienter dans la vie. Sans ignorer cette facette de la pensée machiavélienne, il demeure souhaitable de ne pas réduire sa position sur les femmes à ce seul extrait de son œuvre.

L'idée que se fait Machiavel de la nature des femmes se retrouve peut-être le plus clairement dans sa prose et son théâtre. Sans n'y entrer très profondément, nous pouvons rapporter quelques grandes déclarations proférées par les narrateurs et personnages de *Clizia* et de *La Mandragore*. Le prologue de la première pièce nous apprend d'abord que la jeune fille au centre de toute l'histoire, Clizia, ne sera jamais directement présente, car « Sofronia qui l'a élevée juge qu'il ne serait pas décent de la laisser sortir » (Machiavel, C, 239). Elle est donc, comme toute jeune femme dont on souhaite à l'époque protéger la virginité et la chasteté, confinée à domicile. De même, Lucrezia, la jeune femme mariée dont Callimaco souhaite devenir l'amant dans *La Mandragore*, demeure-t-elle, en vertu de sa grande honnêteté, le plus souvent chez elle, évitant volontairement « les fêtes et tous les plaisirs dont les personnes de son âge se divertissent d'ordinaire » (Machiavel, M, 191). Dans *Clizia*, Nicomaco est amoureux de sa fille adoptive et entame une diatribe enragée et peu crédible

sur son droit naturel à être maître chez lui, droit pour l'obtention duquel il ira, s'il le faut, jusqu'à « mettre le feu à la maison » (Machiavel, C, 256). Dans *La Mandragore*, exposant semblablement les droits de l'époux sur sa femme, le frère Timotéo entretient sa pupille Lucrezia sur son rôle ultime : « votre fin, c'est de remplir une place dans le paradis et de contenter votre mari » (Machiavel, M, 215). Jusqu'ici, on peut dire que le message de Machiavel est conforme aux conventions de son époque; mais alors, il s'engage sur un chemin imprévu. En effet, le domicile auquel est confinée la jeune Clizia pour préserver sa virginité devient paradoxalement le lieu le plus menaçant pour celle-ci, les deux hommes de la maison – le père et le fils – ainsi que leurs serviteurs la convoitant féroce. À la fin, c'est Sofronia qui l'emporte, elle qui avait juré que cette jeune fille ne serait pas sacrifiée sans qu'elle eut mis au préalable la maison et Florence sens dessus dessous (Machiavel, C, 251). Elle tire même de son mari la promesse qu'il s'en remettra dorénavant entièrement à ses décisions à elles, plus sages (Machiavel, C, 282). Après le démantèlement de l'idée d'un domicile sans frictions et sécuritaire au point d'y confiner les jeunes filles, c'est celle de l'importance véritable et même de la réalité de la pureté du lignage qui tombe sous le sarcasme de l'auteur dans *La Mandragore*. Content que sa femme porte enfin un enfant, Nicia ne se souciera pas de savoir s'il est de lui ou, comme il l'est en réalité, celui de l'amant de sa femme Lucrezia. On voit donc que Machiavel fait tourner à la dérision deux éléments fondamentaux dans l'exclusion des femmes de la place publique et donc, par conséquent, de la possibilité d'agir politiquement, à savoir l'importance de la chasteté et de la pureté du lignage, puis la sécurité du domicile pour les protéger.

Voyons maintenant ce qu'affirme Machiavel sur les femmes en général dans son œuvre politique. Après avoir pris connaissance de ces affirmations, trois constantes peuvent

être rapportées. D'abord, une série de commentaires indiquent qu'il considère les femmes incompetentes, voire carrément nuisibles, dans les choses de la guerre. Il insinue, en répétant les paroles d'un Spartiate, que les forteresses ne sont belles et utiles que si elles n'abritent que des femmes, en d'autres mots, une population incapable de se défendre par elle-même (Machiavel, D, 586). Machiavel considère par conséquent qu'il importe de tenir à l'écart la troupe inutile des vieillards, des femmes et des enfants lorsqu'une attaque a lieu ou se prépare (Machiavel, D, 596; A, 882). Selon lui, les femmes ne savent pas *naturellement* porter les armes : « Le pape et la reine Jeanne, auxquels il seyait mal de porter les armes, l'un en vertu de la religion, l'autre en vertu de son sexe, faisaient par force ce que les autres faisaient par un choix détestable » (Machiavel, H, 998). Malgré que naturellement elles ne sachent ni manier les armes, ni diriger une guerre – comme d'ailleurs tous les hommes n'ayant pas appris cet art –, il est à noter que Jeanne s'y engagea néanmoins lorsque la nécessité l'exigea.

La deuxième constante dans les commentaires de Machiavel sur les femmes est qu'elles constituent un danger pour la patrie. Encore une fois, nous sommes tentés de rappeler que les exclus possédant l'*animo*, sans que les institutions et l'amour de la patrie ne viennent la canaliser et la limiter, sont toujours dangereux pour la patrie²⁷. Quoi qu'il en soit, il affirme que la *troupe inutile* des femmes, lorsque présente dans un camp militaire, risque de divertir les soldats de leurs obligations les plus importantes (Machiavel, A, 861). Il est à noter ici que les femmes passant à son époque du temps dans les camps ne remplissaient pas

²⁷ Un exemple de cette affirmation appliquée aux femmes se trouve dans le texte sur Aristote de Saxonhouse. Elle trouve dans l'analyse que fait Aristote du fonctionnement politique à Sparte une critique de l'inaccès des femmes aux institutions bénéfiques pour la patrie, par exemple l'éducation et l'armée (Saxonhouse, 1985, 78-80).

à proprement parler un rôle civique et militaire, mais s'adonnaient plutôt à la prostitution. De manière plus menaçante, l'auteur rapporte la conjuration des Bacchanales, révolte des Romaines au cours de laquelle des milliers de femmes tentèrent d'empoisonner leurs maris (Machiavel, D, 716). La raison de leur révolte est malheureusement passée sous silence. On peut certes douter qu'elle eût un motif politique, mais cela ne change rien à l'affaire. En effet, l'insuffisance des institutions et de la patrie à transformer l'*animo* en *virtù* équivalait précisément à l'incapacité de métamorphoser une force brute et dangereuse en une force politique plus favorable à la patrie. L'autre élément faisant que les femmes sont dangereuses est plus nébuleux encore : c'est qu'elles font la ruine d'un État (Machiavel, D, 677). Chose étrange, cette assertion est le titre d'un chapitre sur les effets de la violence sexuelle perpétrée par les hommes sur les femmes. En effet, comme le soutient Machiavel, « sur toutes choses, ce qui fait le plus haïr c'est de piller les biens et prendre à force les femmes de ses sujets » (Machiavel, P, 343-44), voilà pourquoi « Aristote met au nombre des principales causes de la perte des tyrans les outrages faits aux femmes, stupre, viol, épouses enlevées » (Machiavel, D, 678). Le viol d'une épouse serait ainsi la pire insulte pour l'honneur, la raison la plus justifiable pour un homme de se venger, plus encore que si on l'avait violé lui-même (Machiavel, D, 618). Une fois que l'on additionne ces avertissements au découragement de Machiavel devant la corruption des soldats qui préfèrent piller les villes et violer les femmes que de faire honneur à leur patrie, on remarque que l'auteur critique assez durement la violence faite aux femmes. C'est la troisième constante dans les commentaires de Machiavel sur les femmes en général. Nous y reviendrons avec des exemples précis plus loin dans le chapitre.

Tenant d'ajouter de la matière sur la base bien mince d'une citation qu'on assimile communément à la position de Machiavel sur la nature des femmes – à savoir qu'elles aiment mieux les hommes qui sont brutaux avec elles – nous avons tiré de ses affirmations générales des éléments surprenants. On remarque premièrement qu'il tourne en dérision les raisons les plus culturellement ancrées d'exclure les femmes de la place publique et, par conséquent, de la vie politique. Ce faisant, il entame, sans même s'en rendre compte, le déboulonnage de l'un des points d'assise les plus tenaces de la subordination des femmes. D'ailleurs, de nombreux éléments dans l'œuvre portent à croire qu'il n'accorde pas une grande importance à la pureté du lignage. Ainsi, les lignages de ses héros les plus grandioses, Romulus et Castruccio Castracani par exemple, sont incertains; des héros moins importants comme Sancti Bentivogli et Caterina Sforza sont dans la même situation²⁸. Deuxièmement, Machiavel affirme que les femmes ne savent pas naturellement faire la guerre et qu'elles sont dangereuses pour la patrie, conséquences qu'on retrouve également chez les hommes qui n'ont accès ni aux institutions civiles transformant l'*animo* en *virtù*, ni à l'amour de la patrie qui seul permet de dépasser la nature humaine misérable. En ce sens, la nature des femmes serait en tous points semblable à celle des hommes : misérable, ambitieuse et mortelle. C'est ce que semble souligner l'auteur lorsqu'il rapporte le discours d'un citoyen anonyme déplorant la corruption des « deux sexes » (Machiavel, H, 1072) dans les villes italiennes. Cette corruption aurait pour cause les mauvaises lois et pour conséquences :

cette avarice si commune aujourd'hui, cette soif immodérée, non de la véritable gloire, mais d'une méprisable popularité dont la poursuite enfante les haines, les dissensions, les ressentiments, les factions qui causent la

²⁸ Il faut noter ici que Machiavel, lui-même fut accusé d'être le fils d'un bâtard, craignit un certain temps de perdre pour cette raison son statut de patricien (Barincou, 1952, 21). Ailleurs, il affirme que lorsque le peuple devient nécessaire dans les milices, alors la naissance devient indifférente (Machiavel, D, 508). Or, si on se rappelle le zèle avec lequel Machiavel tenta de mettre en place une milice à Florence (Barincou, 1952, 19), on peut considérer ce fait comme un acte de plus contre l'importance de la pureté du lignage.

mort, le bannissement, la ruine des bons citoyens et le triomphe des méchants (Machiavel, H, 1072-73).

Finalement, on a souligné les fréquentes critiques que Machiavel formule quant aux actes violents commis envers les femmes dans les affaires civiles et militaires. Tous ces éléments viennent complexifier grandement la position de l'auteur sur la nature des femmes. Dans la section qui suit, c'est sa position sur les potentiels des femmes qui gagnera une ampleur insoupçonnée au départ.

4.3. SUR LES FEMMES EN PARTICULIER : LES PERSONNAGES FÉMININS MIS EN SCÈNE

Jusqu'ici dans ce chapitre, nous avons suggéré que les propos de Machiavel en général n'étaient pas si fondamentalement machistes. Comparé aux conventions de genre en place, Machiavel a du moins le mérite de remettre en doute, voire de congédier, l'idée selon laquelle la pureté du lignage est réelle et même importante, point d'assise fondamental de la subordination des femmes. Aussi, les reproches qu'il adresse aux femmes en général – c'est-à-dire de ne pas savoir naturellement faire la guerre et de constituer un danger pour la patrie – semblent, en regard de sa politique et de sa critique de l'exclusion, s'appliquer non pas aux femmes uniquement, mais aux exclus en général. On peut donc suggérer que ces critiques ne s'adressent pas tant aux femmes et aux exclus qu'aux institutions et aux spectateurs, incapables de les prendre en considération.

La présente section mettra en relief les personnages féminins dont l'œuvre de Machiavel est truffée. Nous avons répertorié dans l'œuvre de Machiavel quarante-six mentions à des femmes précises, bien identifiées, pour un total de trente-sept personnages

féminins²⁹. Pour donner une idée de l'époque à laquelle ces femmes vécurent, nous avons indiqué leurs années approximatives de vie dans l'Annexe 3. En regard des conventions en place à l'époque de Machiavel, les femmes ont été classées selon qu'elles soient conformes ou non auxdites conventions. Rappelons que la femme idéale était chaste, passive, incontinente, belle, modeste et vulnérable. Si on juge toujours que la pensée de Machiavel véhicule une opinion fondamentalement négative et dégradante sur les femmes, alors on peut s'attendre à ce que les rares personnages féminins mis en scène illustrent cette opinion. En observant nos résultats, il faut bien admettre que les femmes sont, en comparaison, beaucoup moins discutées dans l'œuvre que les personnages masculins. En effet, sur les quatre-cent-trois entrées dans notre grille, seulement trente-neuf réfèrent à des femmes, sans compter que les personnages masculins n'ont pas été systématiquement répertoriés. Quoi qu'il en soit, pour ce qui est de la conformité aux conventions, nos résultats surprennent les attentes, comme on peut le remarquer dans la figure qui suit :

Figure 1 – Mentions des femmes

Textes	Conventionnelles	Quasi conventionnelles	Non conventionnelles	Total
Le Prince	1	0	2	3
Les discours de la première décade de Tite-Live	5	1	7	13
L'art de la guerre	0	0	3	3
Histoires Florentines	11	2	14	28
Total	17	3	26 (+1)³⁰	46 (+1)

²⁹ J'arrive à des résultats très semblables à ceux de Tolman-Clarke (2005, 236). Elle répertorie 34 femmes distinctes, mentionnées par un nom propre.

On remarque que très peu de femmes sont mentionnées dans *Le Prince* et dans *L'art de la guerre*, mais que celles dont il est question sont presque toutes des femmes non conventionnelles exerçant le pouvoir. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire au départ, il y a beaucoup plus de mentions à des femmes actives qu'à des femmes reproduisant les conventions de genre en vigueur à l'époque de Machiavel³¹. Les personnages féminins le plus souvent mentionnés sont, au deuxième rang avec trois mentions, la femme conventionnelle Bianca Visconti Sforza et la femme au pouvoir, Jeanne II de Naples. Sans grande surprise, la femme la plus discutée par Machiavel est Caterina Sforza de Forlì et d'Imola. Sept mentions sont faites à cette femme, dans les quatre textes politiques de Machiavel. Comme l'affirme Julia Hairston, Caterina Sforza est bel et bien une mère machiavélienne (Hairston, 2000, 687)³². Dans cette section, il s'agira, après avoir discuté brièvement des femmes conventionnelles et quasi conventionnelles, de porter une attention particulière aux femmes non conventionnelles. Nous verrons alors, à partir de leurs réussites et de leurs échecs, si elles possèdent l'*animo* et, si oui, nous tenterons de déterminer pourquoi celle-ci ne se transforme pas en *virtù*.

³⁰ Une mention supplémentaire est faite dans *Les Décennales*. Comme cependant nous n'avons spécifiquement cherché les mentions que dans les quatre textes principaux, nous ne pouvons inclure celle-ci à notre calcul.

³¹ Aussi, on ne peut supposer que la présence des femmes se concentre spécifiquement, signe de la décadence de son époque, dans les œuvres traitant, par opposition aux temps anciens, de la période plus contemporaine de Machiavel. En effet, elles apparaissent dans une des œuvres discutant surtout des temps anciens – *Les discours* – alors qu'elles sont quasiment absentes de *L'art de la guerre*. Semblablement, elles reviennent en force dans les *Histoires Florentines* – œuvre préoccupée d'abord des choses contemporaines – pour disparaître à nouveau dans *Le Prince*.

³² Dans *Caterina Sforza : A Renaissance Virago*, Breisach nous apprend que Sforza eut neuf enfants entre 1478 et 1498 (1967, 252), époque durant laquelle elle détint seule le pouvoir pendant treize ans (Hairston, 2000, 703). Ses grossesses, même très avancées, ne l'empêchèrent pas de mener intensément tous ses combats, de parcourir des dizaines de kilomètres, seule à cheval, pour aller intimider un homme qu'elle avait chargé de responsabilités très importantes (1967, 91).

4.3.1. LES FEMMES CONVENTIONNELLES ET QUASI CONVENTIONNELLES

Des quarante-six mentions aux personnages féminins et des trente-sept femmes distinctes répertoriées, dix-sept mentions sont faites à seize femmes décrites comme fidèles aux conventions de genre en place dans la Florence de la Renaissance, et trois mentions sont faites à trois femmes décrites comme quasi conventionnelles. Nous reviendrons à ces dernières plus loin.

Figure 2 – Mentions de femmes dont les actions sont conventionnelles ou quasi conventionnelles

Textes	Mentions de femmes conventionnelles	Mentions de femmes non conventionnelles	Total
Le Prince	Mère d'Alex (348)		1
L'art de la guerre			0
Les discours de la première décade de Tite-Live	Sœur d'Horace (436); sœur de Baglioni (442); Virginie (471); Marianne (503); mère de Cariolan (651)	Lucrezia (617)	6
Histoires Florentines	Constance (975); dame Donati (1003); Bianca Visconti Sforza (1198; 1234; 1335); Lucia (1243); Drusiana Sforza (1301); Madonna Carlotta (1406); Madonna de Bourbon (1411); Jeanne (1409); Clarisse Orsini (1318)	Annalena d'Aghieri (1238); Bianca de Médicis (1351)	13
Total	17	3	20

Sept des femmes conventionnelles sont mentionnées et décrites presque uniquement en ce qu'elles sont les filles, sœurs, épouses ou mères de tel homme ou de tel autre. Parmi elles sont Clarice Orsini, épouse de Laurent de Médicis, et Constance, fille de Guillaume I. Réellement, rien d'intéressant ni de particulier n'est affirmé sur ces femmes, dont les caractéristiques et les actions ne sont pas même abordées.

Très près de celles-ci sont les personnages de Bianca Visconti Sforza, de Bianca de Médicis et de Drusiana Sforza, qui sont présentés comme une monnaie d'échange dans la partie d'échec diplomatique faisant rage entre les hommes de pouvoir dans l'Italie de la Renaissance. La première est mentionnée trois fois par Machiavel sous des noms légèrement différents. Elle est la fille de Filippo Maria Visconti, qui la promet, la refusa, puis la promet à nouveau, suivant l'évolution de sa stratégie, au *condottiero*-vedette Francesco Sforza. Mariée finalement à cet aventurier, elle donna naissance à Jean Galéas et à Drusiana Sforza. Elle sera donc la mère autoritaire de Galéas et la grand-mère envahissante de Caterina Sforza. Sa fille, Drusiana, sera également offerte en mariage à l'autre *condottieri*-vedette du temps, Jacopo Piccinino, comme diversion à l'assassinat de son gendre que tramait déjà Sforza. La troisième des femmes décrites par Machiavel comme monnaie d'échange est Bianca de Médicis, donnée par Cosme à un des fils Pazzi, famille rivale des Médicis. Dans les trois cas, le mariage ne signifie pas une fin des hostilités, mais consiste plutôt en une stratégie faillible pour apaiser les tensions. Il équivaut souvent au sacrifice de la fille qu'on envoie dans un foyer inamical faire les frais des conflits familiaux. On voit ainsi Sforza attaquer allégrement son futur beau-père et assassiner son propre gendre, puis les Médicis exécuter presque tous les Pazzi après qu'ils aient tramé contre eux une conspiration à demi réussie, en n'épargnant le mari de Bianca que de justesse.

Cinq femmes sont décrites, dans l'œuvre de Machiavel, comme les victimes passives d'une agression perpétrée contre elles par un de leurs proches. La sœur d'Horace est ainsi mentionnée parce que son frère la tua après qu'elle eut pleuré son mari mort par ses armes à lui. Marianne fut également tuée par son mari Hérode, qui la regretta amèrement par la suite. Finalement, Virginie, qu'un homme nommé Appius avait kidnappée, mourut sous les coups

de son propre père qui préféra la voir défunte qu'ainsi déshonorée. Machiavel mentionne aussi la sœur de Giovampagolo Baglioni, seulement pour dire qu'elle fut agressée constamment par lui, cet être cruel et débauché qui ne sut pas utiliser sa nature perverse à bon escient quand l'occasion s'en présenta. Finalement, Madonna Sforza, c'est-à-dire Bianca Visconti Sforza, est rapportée avoir été tuée par son fils Galéas, qui ne pouvait tolérer qu'elle exerce sur lui une si grande influence. Excepté pour le père de Virginie, à propos duquel Machiavel n'est pas clair, l'auteur condamne comme ignobles les assassins et les agresseurs de ces femmes. Cela vient renforcer l'idée présentée plus haut que Machiavel critique durement la violence faite aux femmes.

Finalement, trois mères sont rapportées autoritaires avec leur fils. Il s'agit premièrement de Madonna Sforza, mentionnée déjà à deux reprises, que son fils, « débauché et cruel », aurait tuée parce que « ne se croyant point le maître tant qu'elle serait auprès de lui » (Machiavel, H, 1335). L'auteur se sert également de la rumeur selon laquelle la mère de l'empereur Alexandre aurait dicté à son fils les décisions à prendre, pour prouver le piètre chef que celui-ci constituait. Finalement, la mère du *fuoruscito* Cariolan aurait obtenu de son fils, rejeté de sa patrie, qu'il se retire de Rome avec ses troupes.

À mi-chemin entre les femmes soumises aux conventions de genre et celles réfractaires par rapport à elles apparaissent trois femmes dignes de mention, que nous appellerons quasi conventionnelles. Bien qu'elles ne subvertissent pas radicalement les conventions de genre en place, et même, parfois, qu'elles les renforcent, leurs actions et leurs caractéristiques dépassent largement ce à quoi on peut s'attendre à cette époque de la part de la majorité des femmes. Le premier personnage identifié comme quasi conventionnel est la

très célèbre Lucrezia. Pour venger son honneur volé par l'un des fils Tarquin, elle se suicida. Selon Tite-Live, dont Machiavel reprend l'histoire, cette action de la part de Lucrezia aurait été l'élément déclencheur de la révolte contre la royauté romaine et de l'établissement de la république³³. La deuxième femme, Annalena D' Anghiari, ayant perdu son époux et son fils unique, « ne voulut plus se remarier ; et de ses maisons elle fit un monastère où elle se cloîtra en compagnie de maintes autres nobles dames, et où elle vécut et mourut saintement ». Machiavel ajoute alors que « grâce à ce monastère qui porte son nom, la mémoire d'Annalena, tout comme elle vit encore aujourd'hui, vivra toujours » (Machiavel, H, 1238). Tolman-Clarke va jusqu'à dire d'elle que,

taking advantage of her claim to feminine modesty, initially as a devoted wife and later as a holy woman, Annalena secures for herself both a life free from dependency upon others (and specifically men) and the fame that eludes so many of her male counterparts (Tolman-Clarke, 2005, 246).

Cette opinion de Tolman-Clarke est corroborée par les diverses sources qui soulignent le gain de pouvoir considérable que le veuvage et/ou la vie en communauté religieuse constituaient pour les femmes (Weaver, 2007, 193). Il faut également noter que, à part pour Caterina Sforza dont nous reparlerons, Annalena est la seule femme dont Machiavel approuve et confirme la gloire. La dernière femme classée ici est Bianca de Médicis, que nous avons déjà mentionnée précédemment comme femme conventionnelle. Celle-ci s'interposa, suite à la conjuration des Pazzi contre Julien et Laurent de Médicis, pour sauver son mari Guglielmo, un Pazzi (Machiavel, H, 1351). En tant que vierge, épouse et veuve

³³ Dans son texte « Chastity of the Page », Stephanie H. Jed souligne l'association dangereuse entre le mythe républicain de fondation et le viol : « By virtue of the frequent reproduction of this legend in the humanistic tradition, rape and liberation came to be connected to a relation of consequentiality, or rather in a narrative logic of sexual violence » (Jed, 1991, 115).

modèles, ces femmes ne peuvent certes pas être appelées subversives, mais elles dépassent et rehaussent néanmoins les normes de façon à élargir leurs possibilités, à être remémorées.

Les seize personnages conventionnels discutés jusqu'ici sont d'un intérêt limité pour nous, cela parce que ces femmes subissent plus qu'elles n'initient. Par définition, celles qui sont fidèles aux conventions n'agissent pas. Les actions des femmes quasi conventionnelles tendent pour leur part, par le modèle de chasteté et de modestie qu'elles constituent ensuite, à renforcer les conventions de genre. Contrairement à ce que le machisme de Machiavel laissait envisager, vingt mentions sur quarante-six seulement sont faites aux personnages conventionnels et quasi conventionnels.

4.3.2. *LES FEMMES NON CONVENTIONNELLES*

Les personnages féminins les plus intéressants que met en scène Machiavel viennent à ce point-ci de notre analyse. C'est dans cette catégorie des femmes non conventionnelles qu'apparaissent les actrices politiques à part entière. Ce sont ces femmes qui méritent les éloges et, tout aussi importants pour nous, les reproches de l'auteur. Ici, l'objectif est, en soulignant leurs réussites et leurs échecs, de voir si ces femmes possèdent l'*animo* et, si oui, de voir pourquoi celle-ci ne se métamorphose pas en *virtù*. Notre grille dévoile vingt-six mentions à dix-neuf personnages considérés comme non conventionnels.

Figure 3 – Mentions de femmes non conventionnelles

Textes	Mentions de femmes non conventionnelles	
Le Prince	Jeanne II (326); C.Sforza (356)	2
L'art de la guerre	Jeanne II (732); C.Sforza (878); Jeanne d'Arc (829)	3
Les discours de la première décade de Tite-Live	Femme de Tarquin (615); Epicharis (626); Martia (626); Lucilla (629); C.Sforza (632-34); Reine Tomyris (542); Sémiramis (654)	7
Histoires Florentines	Eudoxie (952); Rosmunde (959); Allessandra di Bardi (1303); Francesca Mandredi (1393); Sophie (958); Amalazonte (956); Mathilde (972); Jeanne II (996); Bona de Savoie (1358); Jeanne I (989); C.Sforza (1319;1392;1409); Veuve de Roberto (1377)	14
Total		26

Parmi ces dix-neuf femmes, six sont présentées comme des conspiratrices; trois comme des guerrières; et dix comme les détentrices du pouvoir. Les six premières, appelées conspiratrices, entreprennent des luttes pour détrôner et/ou assassiner un de leurs proches, qu'il s'agisse de leur mari, de leur amant, de leur père ou autre. La première est la fille de Servius Tullius, roi prérépublicain de Rome. À l'aide de son mari, Tarquin le jeune, elle ravit à son père le trône et la vie. Comme le mentionne Machiavel là-dessus, « l'appétit du pouvoir est tel qu'il ne loge pas seulement dans le cœur de ceux qui y ont droit, mais aussi dans celui des autres » (Machiavel, D, 615). Le deuxième personnage est Epicharis, maîtresse de Néron. Se joignant à la conspiration de Pison, elle confia le plan à un proche qui la dénonça à l'empereur. Capturée, elle mit néanmoins tant d'énergie et d'audace à nier qu'il finit, convaincu de son innocence, par la libérer. L'exemple d'Épicharis est offert par Machiavel pour que les conspirateurs dénoncés et capturés le suivent. Une autre conspiratrice est Lucilla, sœur de l'empereur Commode. Pour avoir chargé un autre qu'elle de commettre l'assassinat, la conjuration contre son frère échoua. En effet, l'homme choisi pour

l'exécution ne se montra pas à la hauteur, s'écriant, au moment d'abattre Commode: « Voilà ce que le sénat t'envoie » (Machiavel, D, 629). Un tel avertissement permit à l'empereur de réagir et de sauver sa vie. Cette parole laisse cependant croire que le projet fomenté par Lucilla n'était pas, comme on aurait pu le croire au départ, de nature personnelle, mais bien politique, prenant sur elle d'accomplir ce que le bien public exigeait. La conspiratrice suivante est Martia, l'une des concubines de prédilection de ce même empereur Commode. Fatigué d'être critiqué par elle et quelques autres de ses proches pour « les turpitudes dont il souillait sa personne et l'empire, [Commode] résolut de s'en défaire » (Machiavel, D, 626). Apprenant fortuitement le projet, Martia convia sur le champ ses partenaires dans le péril et ils tuèrent l'empereur la nuit même. Venant beaucoup plus tard et étant sans doute la moins subversive de ces femmes, Alessandra di Bardi quitta son mari violent, aidée de ses proches et appuyée par Cosme, en reprenant sa dot³⁴. Le personnage qui suit démontra quant à lui une *animo* bien machiavélienne. Francesca, la fille de Giovanni Bentivoglio de Bologne, avait marié Galeotto Manfredi, seigneur de Faënza, et s'en trouvait, pour une raison ou une autre, insatisfaite. Elle conçut donc le projet d'assassiner son époux et, ainsi, de le dépouiller de ses États. Aidée par des complices et par son père, elle abattit Galeotto. La population, outrée du crime, se souleva et cria le nom de son fils plutôt que le sien. Francesca, réfugiée dans la citadelle, ne parvint ainsi pas à prendre le pouvoir de Faënza. Voilà ce que dit Machiavel de ce crime : « cette femme, excitée ou par la jalousie ou par les mauvais traitements de son mari, ou par un caractère naturellement vicieux, haïssait Galeotto [jusqu'à] lui inspirer le projet de le dépouiller de ses États et de la faire périr » (Machiavel, H, 1393). En consultant

³⁴ Ce drame pour la famille Acciaiuoli [sic] se solda par la participation, en guise de vengeance, d'Agnolo, père du marié, à la conjuration contre Piero de Médicis, en position de pouvoir depuis la mort de Cosme (Machiavel, H, 1303).

d'autres sources que Machiavel, on découvre que ce n'est pas les complices qui tuèrent Galeotto, mais bien Francesca elle-même, de façon extrêmement violente (Arnold, 2007, 463; Ady, 1969, 84).

Trois personnages sont discutés, quoique trop brièvement il faut l'avouer, spécifiquement pour leurs activités guerrières. De plus, ces personnages sont revêtus par Machiavel d'une aura d'exceptionnalité les renvoyant presque dans le domaine de la fiction. D'abord, Machiavel discute de la princesse Sémirasis, être mythologique dont on estime la naissance aux alentours de -2189 avant J.-C. Pour pallier le nombre beaucoup plus grand de troupes du côté adverse, elle déguisa des chameaux en éléphants. Malgré que ce type de ruse soit particulièrement prisé par Machiavel, le fait que cette opération ait échoué lui fait dire que la princesse n'employa pas la bonne stratégie³⁵. Il mentionne ensuite la Reine Tomyris pour le trouble qu'elle causa à son adversaire guerrier, Cyrus (Machiavel, D, 542). En cherchant un peu plus loin que l'œuvre, on apprend qu'elle recueillit finalement, pour se venger, la tête de Cyrus une fois mort. Pour ses exploits, on la surnomma la dernière reine des Amazones.³⁶ Le troisième personnage féminin guerrier est la pucelle de France, c'est-à-dire Jeanne d'Arc. Sans que dans le discours de Machiavel on ne sache trop clairement si cette pucelle est une invention du roi pour enthousiasmer le peuple ou bien une femme réelle, il affirme que Charles VII, roi de France, obéissait « dans toutes ses entreprises aux conseils d'une jeune fille, envoyée de Dieu ». Ce fut, selon Machiavel, la cause de ses succès

³⁵ Des stratégies très semblables ont été employées, selon Machiavel et à sa grande admiration, par Épaminondas (A, 802), Sulpicius (A, 819), Didius (A, 822), et par Sylla (A, 820).

³⁶ Elle inspira par ailleurs grandement Christine de Pisan dans son célèbre *La cité des dames* (1992), tentative acclamée d'écrire une histoire universelle des femmes. Aristo dans son *Orlando furioso* (Kelly, 1984, 21; Weaver, 2007, 199) Boccace (Kelly, 1984, 21; Pizan, 1992, 64), ainsi que le peintre Andrea del Castano dans sa fresque *Portraits of famous men and women* (Dunn, 1995, 360) reconnaissent que les femmes peuvent s'avérer des acteurs politiques efficaces, qu'elles peuvent s'instaurer en modèle.

(Machiavel, A, 829). Le fait que les trois personnages féminins guerriers soient issus plus de la mythologie que de la réalité ou, du moins, comme dans le cas de la dernière, soient présentés comme tels, est assez intéressant. En effet, la mythologie païenne et l'imagerie juive et chrétienne, ainsi que leurs réinterprétations au fil des ans, présentent de nombreuses héroïnes, des viragos. Or, comme nous l'avons noté à la page 18, la virago est, par définition, l'exception qui confirme la règle. Elle n'inaugure donc pas de nouvelles façons de faire pour les femmes en général et ne s'instaure pas non plus comme modèles qui puissent les influencer favorablement. L'exemple de ces femmes guerrières illustre bien les avantages et limites de l'idée de virago.

Avant d'aborder les dix personnages restants, il peut être utile de rappeler que les femmes qui accédaient au pouvoir à l'époque de Machiavel et auparavant étaient celles qui, de famille royale ou patricienne, se retrouvaient dans une situation où aucun descendant masculin n'était disponible et/ou apte à régner (Tomas, 2003, 166). Dans tous les cas, ces femmes devaient, pour conserver la légitimité et la confiance de la population ainsi que pour éviter les conspirations, se garantir l'appui d'hommes puissants, c'est-à-dire se fier aux armes d'un autre. Il en est ainsi dans l'œuvre de Machiavel : les femmes sont au pouvoir en l'absence d'un héritier masculin apte et elles luttent constamment pour l'appui d'hommes puissants, ce qui cause bien souvent leur perte. Aussi, aucune de ces femmes n'obtient le pouvoir dans une république³⁷. Cela peut sans doute s'expliquer par le fait que la

³⁷ Comme le précise Tomas, le pouvoir des femmes dans les républiques demeurait officieux. Entre 1515 et 1519, Alfonsina Orsini, mère de Lorenzo di Piero de Medici, *régnait* officieusement sur Florence, pendant l'absence de son fils (2003, 164). Son gendre dit d'elle qu'une aussi bonne gestion de la ville que la sienne « would be impossible for another woman, and easy for only a few men » (2003, 167). Elle influença et interféra même sur les décisions des assemblées (2003, 168) et son accord était alors requis pour les déclarations de guerre (2003, 171). Fait anecdotique, elle organisa, pour agrémenter le mariage de son fils, une représentation de *La Mandragola* de Machiavel (2003, 179).

souveraineté dans les républiques ne se transmettait pas – ou du moins pas officiellement, pas aussi simplement – de façon héréditaire. Ainsi, l'absence d'un héritier masculin dans une famille y aurait eu pour effet de favoriser, pour un temps, les héritiers d'autres familles. Le changement des mœurs quant à l'importance de la pureté du lignage aurait en outre eu, pour un temps, l'effet à Florence de renforcer cette valeur cardinale avant son éradication finale : c'est ce qui, nous l'avons proposé à la page 113, pouvait expliquer la recrudescence du confinement des femmes à l'époque de Machiavel dans les cités républicaines.

Malgré les conditions particulières et les limites du pouvoir exercé par les femmes, certaines ont dirigé des cités et des États. L'auteur florentin mentionne et discute dix d'entre elles, pour vanter leurs exploits comme pour leur adresser des reproches. Il parle d'abord d'Eudoxie, femme de sang impérial qui fut contrainte par le roturier Maxime de l'épouser. Pour s'en venger et se débarrasser de lui, elle appela Genséric, roi des Vandales, à passer par l'Italie. Ce prince étranger vint effectivement :

Attiré par l'espoir des conquêtes, il arriva sur-le-champ; trouvant Rome abandonnée, il la pillà, y resta quatorze jours, prit encore et livra au pillage plusieurs autres villes d'Italie, et, chargé du butin, ainsi que son armée, il retourna en Afrique (Machiavel, H, 952).

Bien que l'action d'Eudoxie paraisse à première vue une vengeance personnelle aux conséquences navrantes, Michelle Tolman-Clarke fait remarquer que, dans *Le Prince*, Machiavel présente le même Maxime comme universellement haï de la population, ce qui confère, selon elle, à l'initiative de l'impératrice un caractère manifestement politique et collectif (Tolman-Clarke, 2005, 245).

Venant quelques quatre-vingts ans plus tard, aux alentours de l'an 500, Amalazonte est la seconde femme au pouvoir dont parle Machiavel. Après les morts successives de son

père et de son fils, Amalazonte assumait le pouvoir du royaume ostrogoth. Afin de remédier à son impopularité parmi ses sujets, elle appela pour l'aider son cousin Théodat, mais « ce traître, après l'avoir fait périr, s'empara de la royauté » (Machiavel, H, 956).

Quand un peu plus tard les Goths eurent été chassés de l'Italie par un certain Narsès, l'empereur Justinien prit le pouvoir pour le transmettre, à sa mort, à son fils, Justin. Influencé en cela par sa femme Sophie, le troisième personnage féminin exerçant le pouvoir, Justin réordonna l'Italie et défit Narsès de ses fonctions pour en investir Longin. Mais, comme le précise Machiavel, l'impératrice était allée plus loin : « non contente de son rappel, Sophie y avait encore ajouté des expressions injurieuses, en disant qu'elle voulait lui faire reprendre la quenouille avec les autres eunuques » (Machiavel, H, 959). C'est alors que Narsès, « plein de ressentiment pour l'Empereur qui lui avait ôté le gouvernement de cette province conquise au prix de sa *virtù* et de son sang » (Machiavel, H, 959), pour se venger appela à Rome Alboin, roi des Lombards.

En chemin et ayant finalement conclu un traité avec Longin et Rome, Alboin, homme féroce et cruel, conquiert la Pannonie et tua le roi Commundus. Il épousa de force Rosmunde, la fille du roi, comme faisant partie du butin. Ce quatrième personnage, pour venger l'outrage qui lui avait été fait ainsi qu'à son père, s'introduisit secrètement dans le lit d'Amalchilde, un chevalier encore jeune et très hardi. Une fois l'acte sexuel consommé, Rosmunde se fit reconnaître et « lui donna le choix ou de tuer Alboin et de posséder à jamais elle et le trône, ou d'être mis à mort par ce prince pour avoir souillé son épouse » (Machiavel, H, 959). Ayant finalement tué Alboin, les deux assassins ne récoltèrent pas l'appui populaire escompté et ils s'enfuirent avec le trésor public à Ravenne, accueillis par Longin. Celui-là, espérant devenir prince de toute l'Italie, convainc avec Rosmunde, toujours

avide de pouvoir, du meurtre d'Amalchilde. Le projet échoua finalement parce que, se doutant des desseins de son amante rusée, Amalchilde la força à boire la moitié du vin empoisonné qu'elle lui avait servi. Ils moururent tous deux, interdisant dès lors à Longin d'espérer rafler facilement la souveraineté de l'Italie entière.

Un personnage féminin moins intéressant est alors discuté. Il s'agit de la comtesse Mathilde de qui on apprend uniquement qu'elle légua, à sa mort, tous ses États à l'Église.

Plus tard, au début du quatorzième siècle, le pouvoir du royaume de Naples revint à Jeanne, petite fille aînée du roi Robert. Suivant les dernières volontés du vieillard, notre sixième personnage épousa André, fils du roi de Hongrie. Toutefois, Jeanne assassina bientôt son époux pour se remarier avec Louis, prince de Tarente. Avide de lui faire payer le crime commis, le frère de feu André vint chasser du pouvoir Jeanne et son mari. Or, le pape, qui préférait le voisinage de Jeanne, obtint de lui la restitution du royaume, à condition que son mari ne fût pas nommé roi, mais demeurât prince. À la mort du pape Innocent VI, il y eut une succession de papes et une confusion entre le pape officiel et l'antipape, en faveur duquel prit position Jeanne. En guise de vengeance, Urbain VI envoya Charles de Duras prendre possession du royaume de Naples. Réfugiée en France, Jeanne obtint cependant l'appui du roi qui engagea Louis d'Anjou pour l'aider à reprendre ses États. Malheureusement pour elle, il périt en chemin et la souveraineté demeura entre les mains de Charles de Duras.

Le septième personnage féminin, extrêmement intéressant, est Jeanne II, fille, justement, de Charles de Duras. À la mort de son frère Ladislas, la royauté de Naples ainsi que la direction d'une armée nombreuse lui revinrent. En raison des soupçons que ses proches et les sujets entretenaient sur la chasteté de ses rapports avec un certain Pandolfello,

capitaine de grande réputation qu'elle avait élevé, elle épousa le compte Jean de Marche. Préalablement à ce mariage, elle imposa ses conditions : son mari devrait se contenter du titre de prince et lui laisser le titre et les fonctions de la royauté (Machiavel, H, 996). Pourtant, aussitôt qu'ils furent mariés, les soldats proclamèrent roi ce prince étranger. Il s'ensuivit une lutte ardue entre lui et Jeanne, mais elle finit par l'emporter. Ses troubles n'allaient cependant pas se terminer ici. Après qu'elle fut devenue l'ennemie du souverain pontife, son *condottiero* principal, Muzio Sforza, l'abandonna au moment le plus imprévu (Machiavel A, 732; H, 996), profitant de sa vulnérabilité pour tenter de lui ravir ses États. Réagissant à cette trahison, elle appela en renfort le roi Alphonse, mais celui-ci entama plutôt des préparatifs pour l'attaquer. Elle s'y para grâce au secours de Sforza, de retour à son service, mais, lorsqu'il mourut accidentellement, elle dû appeler Filippino Visconti, duc de Milan, puis le pape. Jeanne II est, dans l'œuvre de Machiavel, l'une des héroïnes les plus intéressantes et son histoire en révèle beaucoup sur la politique machiavélienne, notamment en ce qui a trait aux femmes.

Lorsque Galéas Sforza, duc de Milan, mourut, son fils Jean Galéas était trop jeune pour régner. Il s'en suivit alors un dur combat pour sa régence, et par la voie de celle-ci, pour le pouvoir du duché de Milan. C'est Bona de Savoie, sa mère, qui l'emporta (Machiavel, H, 1358). Bientôt cependant, les frères de Galéas firent une nouvelle tentative pour se saisir du duché. Suivant les conseils d'Antonio Tassino – étranger de basse extraction, mais doté d'une grande beauté et, selon Machiavel, d'une *virtù* secrète – elle laissa entrer à Milan Ludovico del Moro. Celui-ci, son ancien beau-frère, ravit les États de son fils. Machiavel accuse cet homme ignoble d'avoir « été la cause de la ruine de l'Italie » (Machiavel, H, 1367).

S'attardant moins longtemps sur l'histoire du neuvième personnage, Machiavel mentionne une femme qu'il identifie comme la veuve de Roberto, Seigneur de San Severino et de Rimini. Ayant obtenu la régence des États jusqu'à la majorité de son fils, elle fut attaquée par les armées du pape Sixte, convaincu d'obtenir contre cette veuve une victoire facile. Les Florentins vinrent alors à sa rescousse. Machiavel n'en dit pas plus long sur cette femme dont on n'apprend ni le prénom ni le nom de famille.

Le dixième et dernier personnage féminin au pouvoir est très certainement, et avec raison, le plus discuté de tous. Caterina Sforza est mentionnée dans tous les travaux politiques et historiques de Machiavel³⁸. Celle-ci est la fille naturelle, mais illégitime de Galéas Sforza, éduquée cependant par sa grand-mère Bianca Visconti Sforza et sa belle-mère Bona de Savoie. Elle fut mariée à un très jeune âge à Girolamo Riario, homme de basse extraction déjà trentenaire élevé aux plus hauts honneurs et responsabilités quand un de ses parents devint le pape Sixte IV (Breisach, 1967, 13). Le couple d'étrangers s'étant installé dans la ville de Forli comme les maîtres de l'endroit, évinçant les puissants Ordelaffi, la population entretenait toujours envers eux une sorte d'antipathie. Encore très jeune, Caterina dut se faire respecter par l'armée d'Imola et de Forli, composée de plus de deux cents hommes. Breisach affirme sur cet épisode qu'elle obtint rapidement de se faire craindre, « for her insistence on iron discipline [was] cruelly enforced » (Breisach, 1967, 63). Quand Sixte IV trépassa, la dame de Forli, se trouvant à Rome, s'empara avec ses soldats d'une forteresse et annonça qu'elle n'en sortirait que lorsqu'on aurait trouvé un successeur approprié au Pape:

³⁸ Tolman-Clarke ne mentionne que les références à Sforza dans *Le prince*, *Les discours* et les *Histoires* (2005, 242), en oubliant celle, la plus élogieuse de toutes, dans l'art de la guerre (Machiavel, A, 878-79).

she shouted and cursed the soldiers into discipline and they in turn considered her cruel and fierce but obeyed her grudgingly. [...] Caterina shouted derisively that she had just as much brains as her father and was not so stupid as to give up the fortress (Breisach, 1967, 71).

Le décès de Sixte IV eut pour conséquence de laisser le couple Riario/Sforza aux prises avec de nombreux problèmes financiers. Suite à cet événement, l'aversion du peuple envers eux ne fit que redoubler. Certains citoyens se décidèrent alors à tuer Girolamo. Les conjurés capturèrent par la suite Caterina et ses enfants. Afin de convaincre le protecteur de la forteresse de se rendre aux conjurés, ceux-ci permirent à la comtesse d'y monter quelques instants, rassurés sur ses intentions par le fait qu'ils gardaient ses enfants en otage. Profitant des conventions de genre voulant qu'une femme ne se préoccupe que de sa vie privée et de ses enfants, Sforza obtint une faveur que les conjurés n'auraient jamais accordée à un homme. Tout juste arrivée en haut, elle commença à insulter ses ennemis, en raillant leur piètre compréhension politique et, comme le rapporte Machiavel, en leur montrant ses organes génitaux encore capables d'enfanter. Si l'effet que produit spontanément cette histoire sur le lecteur en est une d'horreur face à la cruauté de Sforza, d'autres sources nous apprennent que la stratégie de Sforza fonctionna néanmoins et, qu'en fin de compte, tous ses enfants eurent la vie sauve (Breisach, 1967, 103). Machiavel affirme dans *Le prince* que, de son temps, les citadelles et forteresses n'ont porté profit qu'à cette seule comtesse, qui pu y attendre tranquillement les secours de Milan (Machiavel, P, 356). Elle se vengea de l'assassinat de son mari avec un grand zèle et une cruauté qui la firent haïr des citoyens et, entre autres, du gouvernement de Venise. Régente des États de son fils Ottaviano jusqu'à la majorité, elle dut se battre continuellement pour se maintenir au pouvoir. Elle tenta d'assurer à son fils une position enviable en lui dénichant une *condotta* avec la république de Florence,

affaire à propos de laquelle Machiavel lui-même vint, en tant que diplomate florentin, rencontrer Sforza à Forlì (Breisach, 1967, 204; Barincou, 1955A, 16-25). Malgré que les Forlivesi réclamèrent souvent que la régence fût transmise aux hommes qu'elle fréquentait et qu'on scandât à tout propos le nom d'Ottaviano plutôt que le sien, elle demeura au pouvoir pendant treize ans (Haiston, 703). Si les forteresses lui avaient rendu service à plus d'une reprise, la haine populaire envers elle et la force combinée de César Borgia et des armées françaises provoquèrent la chute de Sforza³⁹. Malgré tout, voici ce que Machiavel conclut sur cette femme qu'il rencontra en personne à plus d'une reprise :

Mais quoique ses efforts n'aient point eu de succès, elle n'en remporta pas moins toute la gloire qu'elle méritait; ce qui a été attesté dans ces derniers temps par le grand nombre de vers composés à sa louange (Machiavel, A, 879).

En raison de cette louange que récoltait de manière croissante Caterina, et malgré qu'elle fut appelée par le pape *une fille de la perdition* pour avoir tenté de l'empoisonner, on ne l'humilia pas publiquement à Rome. En effet, « the Borgia were awared that the Romans, like many other Italians, admired the lady who had defied Cesare Borgia while other did not even dare to match their wits with him » (Breisach, 1967, 238).

Comme nous l'avons dit, les femmes qui nous intéressent particulièrement sont celles dont les actions et les stratégies sont susceptibles d'avoir un objectif et un sens politiques

³⁹ Après que son autorité eut été contestée à de nombreuses reprises, qu'on ait raillé sa soi-disant crainte du lit froid [freddo letto], du célibat, (Breisach, 1967, 176), voici ce que Breisach affirme sur les suites de sa capture par César Borgia : « She had lost her state, her fortress, her men and her possessions. In those hours of the night her body also was violated. [...] In abusing and degrading Caterina, Cesare triumphed fully. Cynically, he shouted to his officers in the morning that Caterina had defended her fortress better than her virtue » (Breisach, 1967, 233).

dans l'économie de l'œuvre de Machiavel. En ce sens, leurs actions méritent à la fois les éloges et les reproches de l'auteur florentin.

4.3.3. RÉUSSITES ET ERREURS DES FEMMES NON CONVENTIONNELLES

Il est certain que le lecteur qui cherche dans l'œuvre de Machiavel des femmes qualifiées sans réserve de *virtuose* sera déçu. Deux personnages féminins seulement méritent les éloges clairs de l'auteur florentin, à savoir Annalena d'Aghieri, pour s'être cloîtrée dans un monastère fondé par elle, et Caterina Sforza, pour avoir démontré une force rare dans l'adversité et, surtout, pour avoir tenu tête à César Borgia. Or, la politique machiavélienne ne se construit pas uniquement autour d'acteurs déclarés unilatéralement *virtuosi*. Elle tire un enseignement des personnages plus ou moins *virtuosi*, elle utilise dans son économie des modèles et des contre-modèles et elle préfère, quant à ceux-ci, l'interprétation et l'adaptation plutôt que l'imitation. Dans ce sens, notre étude des personnages féminins ne pouvait se contenter de déplorer la rareté des femmes appelées *virtuose*. Elle devait rechercher plutôt les femmes que Machiavel présente comme *potentiellement virtuose*, en d'autres mots, comme *animose*, c'est-à-dire comme détentrices de cette fougue naturelle, de cette grandeur d'âme qui est la matière première de la *virtù*. Dans la présente section, nous avons proposé d'observer les personnages féminins, et plus particulièrement ceux non conventionnels, afin de découvrir si l'*animo* existe chez les femmes et, si oui, de voir pourquoi elle ne se transforme pas en *virtù*. C'est ce que nous ferons dès maintenant en focalisant notre attention sur les réussites et les erreurs de ces dix-neuf personnages.

Comme nous l'avons décrit plus haut, l'*animo* est, dans la politique machiavélienne, la matière première de la *virtù* comme de la destructivité envers la patrie; elle est la fougue naturelle, l'ambition, le potentiel nécessaire à l'une et à l'autre de ces variations. Certains

éléments indiquent chez les femmes discutées la présence de l'*animo*; ils sont répertoriés de façon non exhaustive et non exclusive dans la figure suivante :

Figure 4 – Éléments indiquant l'*animo*

Éléments indiquant l' <i>animo</i>	Personnages non conventionnels
Appétit de gloire et de pouvoir	Femme de Tarquin; Eudoxie; Sophie; Rosmunde; Jeanne I; Jeanne II; Caterina Sforza; Francesca Bentivoglio.
Promptitude à réagir à la nécessité et à l'occasion	Epicharis; Martia, Francesca Bentivoglio; Sémirasis; Lucilla Eudoxie; C.Sforza
Ruse	Sforza; Eudoxie; Rosmunde; Jeanne I; Jeanne II; Manfredi; Epicharis; Marcia; Sémirasis

D'abord, plusieurs d'entre elles démontrent un grand appétit du pouvoir même si, en général, elles n'ont *pas droit à ce pouvoir*. Francesca Bentivoglio en constitue un bon exemple : elle tenta d'enlever à son mari la vie et ses États. Machiavel, entre autres hypothèses, suggère qu'elle agit de la sorte par jalousie. En vain pour la plupart, malgré leur soif de pouvoir, les conventions en place firent en sorte que la population n'accepta jamais leur règne. Rosmunde, Jeanne II, Sforza et Bentivoglio en firent la dure expérience : chaque fois qu'un homme gravita autour de ces femmes de pouvoir – que ce soit un très jeune fils, un parent, un amant ou un nouveau mari –, la population en scandât le nom avec enthousiasme. On ne scanda jamais, par contre, leurs noms à elles.

On remarque également dans les actions de la plupart de ces femmes une énergie et une audace dignes de mention, une vivacité essentielle pour réagir à la nécessité, pour saisir l'occasion quand elle se présente. Pour avoir réagi de la façon la plus efficace qui soit, Epicharis eut la vie sauve et ne perdit ni les autres conspirateurs, ni la conspiration elle-même, qui se poursuivit par après. En conséquence, elle est citée en exemple par Machiavel pour son sang-froid. Analysant avec brio la *fortuna* dans laquelle elle se trouvait, Caterina

Sforza profita quant à elle des conventions de genre en place pour tromper ses ennemis. Cet épisode est le meilleur exemple possible de l'affirmation de Machiavel sur les possibilités des plus faibles : « Rien n'est plus facile qu'un projet que l'ennemi vous croit hors d'état de tenter; et c'est du côté qu'ils pensent avoir le moins à craindre que les hommes sont le plus souvent frappés » (Machiavel, A, 821). Comme le soutient Saxonhouse, les femmes acculées à la nécessité et au désespoir, si elles ont la moindre *animo*, réagissent de la même façon que les hommes et c'est bien la faute de ces derniers s'ils ne parviennent, aveuglés par les conventions, à le prévoir (Saxonhouse, 1985, 165). On voit aussi comment les femmes savent être rusées; Sémirasis et Rosmunde l'illustrent, la première en créant l'illusion de la force pour effrayer ses adversaires et la seconde en acculant son complice potentiel à la nécessité d'agir selon son plan à elle. Finalement, plusieurs personnages féminins – comme Marcia qui critiqua Commode pour les turpitudes dont il souillait l'empire et Lucilla qui participa à l'exécution souhaitée par le Sénat de ce même homme – se préoccupaient de l'intérêt de la patrie. À la soif de pouvoir dont elles sont parfois prises, à l'énergie et à l'audace dont elles font preuve à l'heure de réagir à la *fortuna*, à leurs ruses et à leur préoccupation pour l'intérêt de la patrie, on reconnaît chez les femmes l'*animo* si fondamentale selon Machiavel. Puisque cette *animo* est présente aussi chez les femmes, alors il importe, dans la perspective de la politique machiavélienne, d'y porter l'attention suffisante pour qu'elle devienne *virtù* plutôt que destructivité.

Partant de l'idée que les femmes possèdent l'*animo*, on doit alors se demander pourquoi elles sont si rarement présentées par Machiavel comme *virtuose*. En répertoriant et en analysant les critiques récurrentes dont l'auteur affuble les femmes non conventionnelles,

on retrouve sans trop de surprises les quatre erreurs politiques fatales les plus fréquentes chez les exclus. Nous tenterons de démontrer que c'est l'exclusion et la déconsidération par les institutions et les spectateurs qui les poussent, comme c'était le cas pour les personnages participants de l'exclusion, à commettre les quatre erreurs fatales. Les occurrences des erreurs politiques fatales sont compilées, de manière non exclusive, à la figure 5 :

Figure 5 – Critiques récurrentes des personnages féminins

Erreurs	Le Prince		Mentions de femmes non conventionnelles						Tot al
			L'art de la guerre		Les discours sur la première décade		Histoires Florentines		
1- Aliénation de la pop. (Insultes, cruauté); impopularité	C.Sforza, 356	1		0	C.Sforza, 632	1	C.Sforza, 1392; Sophie, 958; Amalazonte, 956; Jeanne II, 996; Manfredi, 1393; Rosmunde, 959; Eudoxie, 952	7	9
2- Usage de forteresses ou de citadelles	C.Sforza, 356	1	C.Sforza , 878	1	C.Sforza, 632	1	C.Sforza 392; Francesca Manfredi, 1393	2	5
3- Appel aux armes d'un autre (troupes auxiliaires ou mercenaires; mauvais conseiller)	Jeanne II, 326; C.Sforza, 356	2	C.Sforza , 879; Jeanne II, 879	2	C.Sforza, 632	1	Veuve de Roberto 1377; Lucilla 629; Eudoxie, 952; Rosmunde, 929; Jeanne II, 996; Manfredi, 1393; Bona de Savoie, 989; Jeanne I 989; Amalazonte, 956	9	14
4- Conspiration		0		0	Martia 626; Lucilla 629; femme de Tarquin, 615; Epicharis, 626.	4	Eudoxie, 952; Rosmunde, 929; Jeanne I, 989; Manfredi, 1393.	4	8

La première erreur est celle de s'aliéner la population, de ne pas savoir s'en faire respecter ou craindre. On peut dire que cette erreur d'impopularité n'est seulement qu'à

moitié la responsabilité des personnages féminins. D'un côté, il semble que cette impopularité découle de l'incapacité pour les spectateurs de reconnaître la *virtù* lorsque présente chez un citoyen trop éloigné du modèle de citoyen idéal établi par les conventions, par exemple chez une femme. C'est par ailleurs à cette incapacité que se cogna la soif de gloire et de pouvoir des Rosmunde, Bentivoglio et Sforza. D'un autre côté, répondre à cette impopularité par les insultes, la cruauté et les exils, comme le firent Sforza et Sophie, entraîne une exacerbation de la haine et de l'irrespect des citoyens, comme quoi prodiguer insultes et avanies ne mène à rien qui vaille (Machiavel, D, 589). Ici, il est utile de rappeler la position de Machiavel sur la cruauté. Pour lui, celle-ci peut être nécessaire afin de fonder ou de refonder, mais alors elle doit être rapide et unique :

On peut appeler bonne cette cruauté (si l'on peut dire y avoir du bien au mal), laquelle s'exerce seulement une fois, par nécessité de sa sûreté, et puis ne se continue point, mais bien se convertit en profit des sujets le plus qu'on peut (Machiavel, P, 316).

Et s'il est vrai que Machiavel considère plus important pour le Prince d'être craint qu'aimé, la règle indpassable est celle ne point se faire haïr. En somme, entre le désir d'être aimé et celui d'être craint, « tout excès d'un côté ou de l'autre doit être racheté par une *virtù* comme celle d'Annibal et Scipion » (Machiavel, D, 667). Cela renvoie à l'opinion de Machiavel sur les vengeance : elles suscitent le fiel et le désespoir chez l'adversaire, l'acculant au pied du mur, le constituant en menace pour la durée et la gloire de la patrie. Tout cela semble fonctionner chez Machiavel tel un cercle vicieux : la négation de la *virtù* et l'exclusion poussant à entreprendre des actions dangereuses pour la patrie et ainsi de suite pour les victimes de ce nouveau cycle. Ce cercle vicieux propage la rétrogradation des citoyens à leur nature humaine misérable et mortelle.

Les erreurs qui suivent sont étroitement reliées à la première erreur, celle d'impopularité. Machiavel critique d'abord les femmes pour l'usage qu'elles font des forteresses et des citadelles. Il reproche ainsi trois fois à Caterina Sforza et une fois à Francesca Bentivoglio de s'être cachées derrière une forteresse plutôt que d'avoir misé sur l'amour du peuple. Après l'assassinat de Girolamo, et encore après celui de son second mari, Giacomo Feo, Sforza eut un désir immense de se venger et d'être crainte par la population. Sa deuxième *vendetta* sanglante eut pour effet de susciter contre elle une haine mortelle de la population. En effet, lorsqu'elle se réfugia à nouveau dans une forteresse, cette fois-ci pour faire face à César Borgia, il « s'allia de son peuple qui la haïssait » (Machiavel, P, 356). Pour Machiavel, les suites de la construction d'une forteresse sont toujours les mêmes « vous deviendrez plus prompt et plus hardi à les opprimer [vos citoyens]; mais l'oppression allumera chez eux un tel désir de vous abattre que la place forte qui a causé cette haine ne saura vous en défendre (Machiavel, D, 582). En somme, il semble que la forteresse soit une réponse à l'impopularité et à la haine du peuple, mais que cette réponse ait à long terme l'effet de susciter une haine plus grande encore. Dans le cas des femmes et des citoyens de très basse extraction arrivés au pouvoir, on peut douter que l'amour du peuple soit même possible tellement ce qu'ils représentent s'éloigne des conventions. Peut-être la crainte inspirée par eux, additionnée des conventions en place quant à la femme idéale et au citoyen idéal, ne peut se répercuter que dans la haine envers eux, menaçant leur position et, par ricochet, la patrie. C'est d'ailleurs ce que suggère Tomas sur les femmes au pouvoir (Tomas, 2003, 164)⁴⁰.

⁴⁰ Tomas affirme ceci pour expliquer la haine des Florentins envers Alfonsina Orsini : « Part of the answer as to why [she] was so despised lies in how the Florentines, like other Western Europeans, regarded a woman ruler. They viewed male rule as orderly, legitimate, and correct, while female rule was perceived as the opposite :

La troisième critique de l'auteur envers les femmes est celle de s'appuyer sur les forces d'un autre, celui-ci profitant alors de leur vulnérabilité pour s'emparer du pouvoir. Cela prend la forme de l'embauche de troupes mercenaires, de l'appel de secours étrangers, voire ennemis, ou de l'attribution à un autre d'une tâche fondamentale pour la gouverne de l'État. Dix-sept des vingt-six mentions aux femmes non conventionnelles font état d'une telle erreur. Machiavel accuse en somme les femmes de ne pas savoir se défendre elles-mêmes, de devoir compter de façon imprudente sur les forces d'autrui qui peuvent se retourner rapidement contre elles. Machiavel raconte comment Muzio Sforza, « étant aux gages de la reine Jeanne de Naples, la laissa en un instant tout dépourvue de gens de guerre; si bien qu'elle fut, pour ne point perdre son royaume, contrainte de se jeter au sein du roi d'Aragon » (Machiavel, P, 326), tout cela « dans le seul dessein de la rançonner ou de lui ravir son État » (Machiavel, A, 732). Quand, pour se venger de son mariage forcé, Eudoxie invita Genséric, le roi des Vandales, à passer par l'Italie, elle n'espérait sans doute pas que ses soldats saccagent et pillent Rome pendant quatorze jours et qu'ils continuent leur ravage à travers l'Italie; c'est pourtant ce qui arriva. Cette erreur s'étend aussi à celles qui donnent trop de pouvoir à des conseillers ou à des partisans qui sont ainsi en bonne posture pour les trahir. Parmi elles, Amalazonte fut trompée par Théorat, « qu'elle avait appelé auprès d'elle pour l'aider à gouverner son royaume » (Machiavel, H, 956), alors que Bona de Savoie perdra, suivant les conseils d'Antonio Tassino, la souveraineté du duché de Milan aux mains de Lodovico del Moro. Encore ici, cette erreur politique fatale est le résultat de

disorderly, illegitimate, and dangerous. Women who ruled were seen to contravened and threatened both the natural and social order. They were perceived as a threat because their position was outside the prevailing social structure and therefore not subject to social control. While men's association with the public sphere brought them honour and prestige, to be designated a public woman was to be called a whore » (Tomas, 2003, 164).

l'impopularité, mais aussi de l'absence d'autres recours pour ces femmes acculées à la nécessité, obligées de nuire à la patrie. On remarque ainsi que les deuxième et troisième erreurs découlent de la première, de l'erreur d'impopularité. Elles sont consécutives d'un manque criant pour ces femmes d'appui populaire et de reconnaissance quant à leurs capacités politiques et militaires. Ces erreurs sont des tentatives de compenser pour l'autorité et la puissance qu'elles ne parviennent pas à acquérir par les voies normales, par les canaux réguliers du gouvernement d'une patrie.

La quatrième et dernière critique que fait Machiavel aux femmes est, d'une certaine façon, reliée à cette idée du cercle vicieux de la négation et de l'exclusion. Il s'agit de la conspiration, mettant en danger la durée et la gloire de la patrie. Huit des 19 femmes répertoriées comme actives politiquement sont impliquées dans ce genre de complot, soit par nécessité, par vengeance ou par soif de pouvoir. Aussi, le choix de la guerre secrète, de la conspiration, s'avère la plupart du temps celui des faibles, de ceux qui n'ont pas les forces suffisantes pour agir au grand jour (Machiavel, D, 612). En quelque sorte, à défaut de moyens légaux d'exhaler aversion et ambition, « on en emploie des illégaux qui, sans contredit, produisent des effets bien plus funestes » (Machiavel, D, 400).

En résumé, notre étude des personnages féminins non conventionnels a permis de voir que l'*animo* existait bel et bien chez les femmes, qu'elles démontraient en effet une soif de gloire et de pouvoir, une vigueur remarquable pour réagir à la *fortuna* et une bonne disposition à la ruse. Nous avons ensuite cherché les raisons faisant que Machiavel ne qualifie jamais les femmes de *virtuose*. Dans les nombreuses critiques qu'il leur adresse, nous avons retrouvé les quatre erreurs politiques fatales à la patrie si caractéristiques des

participants de l'exclusion. En y regardant de plus près, nous avons pu soutenir que les femmes, comme les exclus, étaient poussées dans ces erreurs par l'exclusion dont les frappe la patrie, les institutions et les spectateurs.

4.4. CONCLUSION : LES FEMMES, CES EXCLUES? IMPLICATIONS THÉORIQUES

Nous avons proposé au troisième chapitre que la critique machiavélienne de l'exclusion découle directement de la menace qu'elle en vient à constituer pour la fin ultime de la politique machiavélienne. Cette critique s'effectue sur deux bases. D'abord, l'exclusion fait en sorte qu'on doive se dispenser d'un bassin extrêmement intéressant de citoyens pour la milice et d'une diversité de génie pouvant s'avérer salulaire face à la *fortuna* mouvante. En d'autres mots, l'exclusion est critiquée pour la *virtù* potentielle qu'elle n'intègre pas en son sein. Ensuite, l'exclusion laisse à elle-même l'*animo* qui risque alors de devenir une menace pour la patrie. Dans ce cas, elle peut se transformer en une ambition contraire à l'intérêt de la patrie ou bien en une colère sourde envers celle-ci, pour s'être rendue indigne de l'amour des exclus. En somme, l'exclusion soustrait les citoyens des limites constituées par l'amour de la patrie et de l'aiguillon bénéfiques des institutions. Autrement dit, ces citoyens, exclus des bienfaits de la participation à une patrie, sont rabaissés à la nature humaine misérable. Ici, ce n'est donc pas seulement qu'on ait besoin de la *virtù* de ces citoyens, mais qu'on doive éviter à tout prix que leur *animo*, n'étant pas canalisée vers la *virtù*, s'avère fatale pour la patrie.

Le quatrième chapitre s'est posé pour sa part la question de la validité de cette critique quant à l'exclusion des femmes. Rétroactivement, c'est à deux questions qu'il faut répondre. D'abord, on doit voir si la patrie requiert la *virtù* des femmes, si elle les souhaite dans son armée et dans ses affaires politiques. Ensuite, il s'agit de déterminer si la patrie peut

risquer que l'*animo* des femmes évolue vers la destructivité envers elle. Une réponse à la première interrogation est plus problématique, cela parce que Machiavel lui-même considère les femmes incompetentes et/ou nuisibles dans les choses de la guerre. Or, comme nous l'avons dit, ces choses nécessitent pour tous un apprentissage précis, auquel les femmes dont parle l'auteur n'eurent pas accès. De plus, en tant que spectateur situé, il est possible que Machiavel ait été aveuglé par les conventions nuisibles à la patrie en vigueur à son époque. En effet, peut-être la présence massive des femmes dans l'armée se serait avérée utile, ne serait-ce que pour que les soldats évitent de violer les femmes des cités vaincues, se faisant des ennemis là où ils auraient pu trouver, comme les Romains, des alliés. Aussi, peut-être la participation à une milice est-elle bonne en soi, pour la santé et pour la solidarité civique; ainsi, la question de savoir si les femmes peuvent effectivement se battre à la guerre n'aurait rien à voir⁴¹. Quoi qu'il en soit, c'est plutôt dans l'interrogation suivante que nous trouvons matière à appliquer aux femmes la critique machiavéienne de l'exclusion. En portant attention à ce qu'écrit Machiavel sur les femmes en général et en particulier, nous avons déterminé qu'elles possédaient l'*animo* et que leur nature était, en somme, peu différente de celle des hommes, c'est-à-dire misérable et mortelle. On peut adapter aux femmes l'opinion de Machiavel sur les hommes : « [les femmes] sont méchant[e]s et disposées à faire usage de leur perversité toutes les fois qu'[elles] en ont la libre occasion » (Machiavel, D, 389), qu'elles « ne font le bien que forcément » et que « dès qu'[elles] ont le choix et la liberté de commettre le mal avec impunité, [elles] ne manquent de porter partout la turbulence et le désordre » (Machiavel, D, 389). Cela a des conséquences majeures puisque, possédant l'*animo* et cette nature fondamentalement mauvaise, les femmes menacent décidément la

⁴¹ Voir, sur les Républiques allemandes et sur les vieux Toscans, les pages 64 et 157 de la présente thèse.

patrie. Elles devraient ainsi, dans la perspective de la politique machiavélienne, être ré-aiguillonnées sur la bonne voie par les institutions et l'amour de la patrie, exactement comme les hommes. Or, dans le présent chapitre, nous avons vu comment, en raison des conventions de genre en place, les institutions n'aiguillonnaient pas l'*animo* des femmes et que les spectateurs ne parvenaient pas à reconnaître la *virtù* lorsque démontrée par elles. Comme cela arrivait quand des hommes particulièrement *animosi* étaient les victimes de ces exclusions, on retrouve chez ces femmes *animose* les quatre erreurs politiques fatales à la patrie.

On peut donc répondre à notre question de recherche que la politique machiavélienne comporte effectivement une critique de l'exclusion des femmes, cela parce que celles-ci possèdent bien l'*animo* nécessaire pour servir comme pour nuire notablement à la patrie. Ce n'est donc pas parce que la politique machiavélienne souhaite la *virtù* militaire et citoyenne des femmes qu'elle comporte une critique de leur exclusion, mais parce que, sans l'aiguillon des institutions et les limites instaurées par l'amour de la patrie, l'*animo* des femmes et leur nature misérable se combinent, comme dans le cas des exclus, pour nuire à la durée et à la gloire de la patrie. Cette réalité est rendue visible par les erreurs fatales qu'elles commettent, tout comme les autres exclus.

CONCLUSION

En considérant les personnages féminins non conventionnels, nous avons déterminé que leur exclusion par les spectateurs et les institutions constituait un danger pour la patrie. Par conséquent, nous avons trouvé que la politique machiavélienne comporte effectivement une critique implicite de l'exclusion des femmes, du moins de celles capables de nuire à leur patrie.

La réponse à notre question de recherche a pu émerger en raison de l'aiguillon que constitua pour la lecture l'approche théorique mise en place au premier chapitre. En adoptant l'herméneutique gadamérienne, nous avons choisi une lecture ouverte et vulnérable par rapport aux textes, permettant qu'ils nous surprennent et nous choquent, qu'ils nous imprègnent de leurs réponses à des questions bien actuelles. D'affinité féministe, notre approche a également permis de rencontrer les textes de façon inédite et productive sans pour autant ignorer le machisme de leurs assertions. Enfin, en focalisant notre attention sur les personnages présents dans l'œuvre, notre lecture a accordé une attention soutenue aux manifestations singulières de l'exclusion, permettant enfin de les comparer entre elles. C'est ainsi, munis d'une lunette sensible aux femmes dans l'œuvre, que nous avons mis en lumière les conséquences pour les exclus en général et pour les femmes en particulier du patriotisme de Machiavel.

Le deuxième chapitre a procédé à un survol de l'œuvre, en soulignant que le pessimisme humain de Machiavel se répercute dans une pensée désespérément politique, dans un *dispositif théorique* particulier que nous avons appelé politique machiavélienne.

Pour lui, les êtres humains ne peuvent transcender leur nature humaine misérable et mortelle, ne peuvent s'inscrire dans le temps historique, que par l'entremise de la participation d'une patrie glorieuse.

Le troisième chapitre a fait découler de cette prémisse et de l'observation des personnages une double critique de l'exclusion. D'abord, l'exclusion est condamnable dans la politique machiavélienne parce qu'elle oblige la patrie à se dispenser de la *virtù* de certains citoyens, d'une variété de génie souhaitable pour répondre à la *fortuna* changeante. Enfin, elle critique l'exclusion pour le danger que constituent bientôt ceux dont l'*animo* n'est ni aiguillonnée par les institutions, ni limitée par l'amour de la patrie. Ce danger se reconnaît surtout à quatre erreurs fatales à la patrie que nous retrouvons fréquemment chez les personnages participants de l'exclusion.

Dans le quatrième chapitre, il s'est agi de voir si la critique machiavélienne de l'exclusion peut et doit s'appliquer à celle des femmes. Pour situer les affirmations de Machiavel sur les femmes en général, nous avons reconstitué d'abord les conventions de genre en place à son époque et leur matérialisation dans les institutions. Cela nous a permis de problématiser le machisme de Machiavel en le comparant avec celui régnant dans la Florence du 16^e siècle. Finalement, nous avons analysé les personnages féminins mis en scène dans l'œuvre jusqu'à percevoir d'importantes constantes entre leurs erreurs et celles des exclus discutés au chapitre trois. Trouvant chez ces femmes une nature humaine misérable et une *animo* pouvant se transformer en *virtù* comme en destructivité, nous avons montré qu'elles pouvaient effectivement constituer un danger tangible pour la patrie. Par conséquent, il a été déterminé que la politique machiavélienne comporte une critique

implicite de l'exclusion des femmes en ce que leur *animo*, non canalisée et non limitée, menace la patrie.

Trois contributions peuvent selon nous découler de la présente thèse. La première a trait aux études sur Machiavel; la seconde renvoie plutôt aux recherches portant sur l'exclusion; alors que la troisième se situe plutôt dans le domaine de la méthodologie.

D'abord, en présentant la politique machiavélienne telle un *dispositif théorique* comportant une fin ultime, un objectif manifestement collectif et historique, notre interprétation rend moins crédibles celles qui la considèrent comme le véhicule indifférent de n'importe quelle fin. La politique machiavélienne ne peut donc pas, de manière cohérente, servir à n'importe quel égoïste, ambitieux, laissant libre cours à la nature humaine mauvaise contre laquelle s'insurge précisément Machiavel. L'interprétation proposée joint également à la valorisation du conflit qu'opère l'auteur une critique de l'exclusion souvent ignorée. Pour les études sur Machiavel, la présente thèse fournit en outre une interprétation qui accorde une grande considération aux *Histoires Florentines*, souvent écartées ou négligées dans les analyses. Cette œuvre, si riches sur la question des conflits sociaux et de l'exclusion, est peut-être essentielle pour comprendre à la fois l'attachement et le découragement de Machiavel envers Florence, pour comprendre la nature et les conséquences de son patriotisme.

Ensuite, en traitant spécifiquement de la critique machiavélienne de l'exclusion, la thèse fait un premier pas dans l'élaboration d'une théorie politique et non-victimaire de l'exclusion. Rappelons que la critique comporte deux volets. D'abord, l'exclusion est déplorable puisqu'elle prive la patrie d'un réservoir très grand de *virtù* et de génie. Elle l'est

finalement parce que les êtres humains dont l'*animo*, la fougue naturelle, n'est pas canalisée sont réduits à leur nature misérable et risquent ainsi de nuire à la patrie. En soulignant constamment le caractère politique non seulement de l'exclusion elle-même, mais aussi de l'exclu, la pensée de Machiavel offre des avenues stimulantes que nous avons tenté d'ouvrir ici.

Finalement, par son objet de recherche et par l'approche ayant structuré la thèse, celle-ci constitue un exemple de l'usage que peuvent faire les théories féministes de l'herméneutique gadamérienne. Abordant les textes de manière inédite, une telle approche permet de faire une histoire révisionniste, de retrouver des bribes des sens et des personnages généralement laissés pour compte dans les analyses de Machiavel. En tant que spectateurs responsables désormais de maintenir en vie ou de laisser mourir le sens des textes, les interprètes d'aujourd'hui et de demain ne peuvent se contenter d'accepter que les gagnants déclarés hier soient les seuls personnages qu'on puisse scruter, aujourd'hui encore.

Malgré les contributions découlant possiblement de la thèse, certaines limites peuvent d'ores et déjà être formulées. Elles constituent plutôt des appels à de plus amples recherches que des regrets sur la direction de la thèse.

La première limite concerne les liens que la thèse entretient avec les théories féministes. Parce que ce type d'interprétation de Machiavel et des autres classiques de la discipline ont souvent concentré leur attention sur l'incrustation et la reproduction de l'exclusion dans le langage (Moller-Okin, 1979; Beardsley, 1973-1974; Rowbotham, 1973; Cameron, 1998), nous avons volontairement enjambé le problème de manière à situer notre recherche sur un autre terrain. Évidemment, une fois la démarche complétée, le problème de

la naturalisation de l'exclusion et de la domination par l'entremise du langage et des conventions reste entier. Nous sommes partis de la prémisse selon laquelle la politique machiavélienne a pour fin la patrie pour déterminer qu'elle comporte effectivement une critique implicite de l'exclusion des femmes. Or, le mot « patrie » lui-même est étymologiquement relié au père, au patriarcat. Ce concept est-il, par conséquent, tellement relié dans sa structure au patriarcat qu'il soit un ennemi perpétuel du féminisme? Notre position là-dessus en est plus une d'appropriation et d'adaptation progressive de la signification des mots aux usages nouveaux, qu'une de mise en place d'un langage non marqué par les exclusions et dominations historiques. Néanmoins, le fait de n'avoir pas développé et explicité cette dimension constitue certainement une des limites de la thèse.

Les deux autres limites concernent la viabilité aujourd'hui de la critique machiavélienne de l'exclusion, la viabilité, en termes gadamériens, de ses réponses à nos interrogations sur le phénomène de l'exclusion. D'abord, on peut se demander si une critique de l'exclusion ayant pour prémisse que la patrie est le seul lieu de dépassement de la nature humaine misérable est encore pertinente de nos jours. En effet, en des temps de globalisation où les solidarités semblent de moins en moins territoriales, et de plus en plus sectorielles, où les États paraissent perdre leur pouvoir au profit d'organes transétatiques et de corporations capitalistes ultrapuissantes, des doutes quant à l'applicabilité de la critique machiavélienne peuvent être soulevés. À cela, il faut répondre que cette critique nécessite, pour qu'elle soit comprise et appliquée dans toute son ampleur, qu'on modifie les termes des concepts en fonction du nouveau contexte d'interprétation. Comme l'écrit Gadamer de manière très inspirante : « penser historiquement signifie opérer la transposition des concepts du passé quand nous essayons de penser par eux » (Gadamer, 1976, 244). Ainsi, il est certain qu'une

théorie de l'exclusion inspirée par la critique de Machiavel devrait se poser la question de la fin ultime de la politique machiavélienne aujourd'hui. Pour Althusser, il s'agit de dépasser l'État bourgeois embourbé dans ses contradictions (1997B); pour Arendt, la fin ultime devient la gloire et la durée du monde commun (1963; 1973; 1983; 2002); pour d'autres, il pourrait s'agir de défendre une patrie ne correspondant pas nécessairement aux limites d'un État-nation traditionnel (Huston, 1995).

Enfin, on peut douter de la pertinence et de la productivité d'une critique de l'exclusion se basant 1) sur les guerres à l'externe pour solidariser la population, et 2) sur la possibilité constante qu'éclate une guerre civile, une révolte violente des exclus et des marginaux à l'interne. En effet, le premier volet de la critique machiavélienne de l'exclusion se base sur la nécessité pour la patrie d'avoir des citoyens-soldats en nombre suffisant pour défendre et agrandir leur patrie. Rappelons qu'il se trouve chez Machiavel deux modèles acceptables de citoyenneté guerrière, un, comme chez les Romains, dans lequel l'objectif est d'étendre l'empire, et un deuxième, comme dans les Républiques allemandes et chez les vieux Toscans, dont l'objectif premier est le maintien de la patrie et l'agrandissement du réseau d'influence par l'association de multiples républiques de forces égales. La supériorité présumée du premier modèle ne tient pour lui qu'à la rareté des exemples efficaces du second. Dans ce deuxième modèle, la milice est surtout défensive, voire dissuasive, et les exercices qu'elle exige des citoyens ne promeuvent peut-être pas la guerre au premier chef, mais bien la solidarité et la participation civique, voire aussi la santé. Les cinq cents ans qui nous séparent de l'époque de Machiavel et l'avancée des recherches historiques fournissent peut-être aujourd'hui un plus grand nombre d'exemples de succès du deuxième modèle par rapport au premier. C'est l'une des choses qu'une étude plus poussée de la viabilité de la

critique machiavélienne de l'exclusion devrait vérifier. Le deuxième volet de cette critique machiavélienne tient de ce que les exclus deviendront bientôt menaçants, volontairement ou non, pour la patrie. On peut suggérer que Machiavel a sous-estimé ou n'a pas prévu le pouvoir insidieux de l'aliénation et de la rationalisation du monde, rendant les exclus inconscients, voire même consentants, de l'ordre en place responsable de leur misère. Aussi, il semble que cette critique de l'exclusion ne s'applique qu'en fonction de l'utilité et/ou du danger que posent les exclus. Cela signifie-t-il que des êtres dépourvus de toute utilité évidente et/ou incapables de mettre la patrie en danger, par exemple les handicapés sévères et les personnes très âgées, pourraient être exclus sans problème et sans limites? Encore une fois, l'approche herméneutique adoptée exige que les concepts de la politique machiavélienne subissent la transposition nécessaire à leur passage du passé au présent. Nous en revenons donc à l'essentielle modification du concept de patrie comme État-nation fort vers un concept de patrie plus cohérent avec la réalité contemporaine. Quel serait donc, aujourd'hui, le lieu de dépassement de la nature humaine misérable, le lieu de l'expérience historique et collective?

BIBLIOGRAPHIE

ADY, Cecilia M. (1969), *The Bentivoglio of Bologna. A Study in Despotism*, Oxford, Oxford University Press.

ALTHUSSER, Louis (1997A), « Marx dans ses limites », *Écrits Philosophiques et Politiques T.1*, Paris, Stock/Imec.

----- (1997B), « Machiavel et nous », *Écrits Philosophiques et Politiques T.2*, Paris, Stock/Imec.

ARENDT, Hannah (1965), *On Revolution*, Compass Book Edition, New-York.

----- (1973), *La crise de la culture*, Folio essais, Paris : Gallimard.

----- (1983), *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, Paris.

----- (1986) *Rahel Varnhagen : la vie d'une Juive allemande à l'époque du romantisme*, Paris, Tierce.

----- (2002), *Les origines du totalitarisme*, Gallimard, Paris.

ARNOLD, Thomas F. (2007), « Violence and Welfare in the Renaissance World », dans Ruggiero, Guido (dir.), *A Companion to the Worlds of the Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

ARISTOTE (2004), *Éthique à Nicomaque*, Paris : GF Flammarion.

BARINCOU, Edmond (1952), « Biographie », dans Machiavel, Nicolas, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.

----- (1955A), *Lettres familières T.1*, Paris, Gallimard.

----- (1955B), *Lettres familières T.2*, Paris, Gallimard.

BARON, Hans (1966), *The Crisis of the Early Italian Renaissance: Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny*, Princeton, Princeton University Press.

----- (1988), « The Background of the Early Florentine Renaissance » dans Baron, Hans (dir.), *In Search of Florentine Civic Humanism V.1*, Princeton, Princeton University Press.

----- (1988), « The Florentine Revival of the Philosophy of the Active Political Life » dans Baron, Hans (dir.), *In Search of Florentine Civic Humanism V.1*, Princeton, Princeton University Press.

BEARDSLEY, Elizabeth Lane (1974), « Referential Genderization », *The Philosophical Forum*, V.5, No.1-2.

BERLIN, Isaiah (1979), « The originality of Machiavelli », dans *Against the current : essay in the history of ideas*, London : The Hogarth Press.

BLACK, Robert (2004), « Education and the emergence of a literate society », dans Najemy, John M. (dir.), *Italy in the age of the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press.

BLOCH, Ernst (1994), *La philosophie de la Renaissance*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
BOURDIEU, Pierre (1998), *La Domination Masculine*, Paris, Éditions du Seuil.

BREISACH, Ernst (1967), *Caterina Sforza : A Renaissance Virago*, The University of Chicago Press, Chicago.

BROWN, Wendy (1988), *Manhood and politics: a feminist reading in political theory*, Totowa, Rowan & Littlefield.

----- (2004), « Renaissance Italy : Machiavelli », dans Falco, Maria J., (dir.), *Feminist interpretationss of Niccolò Machiavelli*, University Press : The pennsylvania University Press.

BRUCKER, Gene (1977), *The civic world of Early Renaissance Florence*, Princeton, Princeton University Press.

----- (2002), « Civic Tradition in Premodern Italy » dans Findlen, Paula (dir.), *The Italian Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

----- (2007), « The Italian Renaissance », dans Ruggiero, Guido (dir.), *A Companion to the Worlds of the Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

BURCKHARD, Jacob (1958A), *La Civilisation de la Renaissance V.1*, Paris, Éditions Gontier.
----- (1958B), *La Civilisation de la Renaissance V.2*, Paris, Éditions Gontier.

CAMERON, Deborah (dir.) (1998), *Feminist Critique of Language*, Routhledge, New-York.

CASSIRER, Ernst (1966), *The myth of the state*, London : Yale University Press.

CICÉRON (1933), *Des devoirs*, Paris, Garnier, 1933.

CILETTI, Elena (1991), « Patriarchal Ideology in the Renaissance Iconography of Judith », dans Migiel, Marilyn, Schiesari, Juliana (dir.), *Refiguring Woman : Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*, New York, Cornell University Press.

CHOJNACKI, Stanley (1991), « The Most Serious Duty : Motherhood, Gender, and Patrician Culture in the Renaissance Venice », dans Migiel, Marilyn, Schiesari, Juliana (dir.), *Refiguring Woman : Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*, New York, Cornell University Press.

CODE, Lorraine (2003) (dir.), *Feminist interpretations of Hans-Georg Gadamer*, Pennsylvania, Pennsylvavania University Press.

COLTHEART, Lenore (1992), « The Virago and Machiavelli », dans Garlick, Barbara, Sasanne Dixon et Allen, Pauline (dir.), *Stereotypes of Women of Power : Historical Perspectives and Revisionnist view*, New-York : Greenwood Press.

COHEN, Elizabeth S. (1991), « No Longer Virgins : Self-Presentation by Young Women in Late Renaissance Rome », dans Migiel, Marilyn, Schiesari, Juliana (dir.), *Refiguring Woman : Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*, New York, Cornell University Press.

CONNOLLY, William (1995), *The ethos of pluralization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

DANTE (2005), *La Divine comédie*, Paris, GF Flammarion.

DONOVAN, Josephine (2000), *Feminist Theory. The Intellectual Traditions*, New-York : Continuum.

DUNN, Josephine M. (1995), « Andrea del Castagno's Famous Women : One Sibyl and Two Queens », *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, 58 Bd., H.3, 359-380.

FALCO, Maria (2004), *Feminist interpretationss of Niccolò Machiavellili*, University Park, University of Pennsylvania Press.

FELDMAN, Leonard (2004), *Citizens without a shelter : homelessness, democracy and political exclusion*, Ithaca, Cornell University Press.

FINDLEN, Paula (2002), « Understanding the Italian Renaissance », dans Findlen, Paula (dir.), *The Italian Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

FRECCERO, Carla (1991), « Economy, Woman, and Renaissance Discourse », dans Migiel, Marilyn et Schiesari, Juliana, *Refiguring Woman : Perspective on Gender and the Italian Renaissance*, Ithaca : Cornell University Press.

GADAMER, Hans-Georg (1976), *Vérité et méthode: les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil.

GILLIGAN, Carol (1982), *In a different voice : psychological theory and women's development*, Cambridge, Harvard University Press.

GRAMSCI, Antonio (1983), « Les notes sur Machiavel », dans *Textes*, Paris : Éditions sociales.

GRONDIN, Jean (1999), *Introduction à la pensée de Hans-Georg Gadamer*, Paris, Cerf.

GUIDI, José, Piéjus, Marie-Françoise, Fioratio, Adelin-Charles (1980), *Images de la femme dans la littérature italienne de la Renaissance : Préjugés misogynes et aspirations nouvelles*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle.

HAIRSTON, Julia L. (2000), « Skirting the issue : Machiavelli's Caterina Sforza », *Renaissance Quarterly*, V.53, N.3, 687-712.

HALE, John R. (1985), *War and Society in Renaissance Europe : 1450-1620*, Baltimore, John Hopkins University Press.

HANKINS, James (1982), « The Baron Thesis After Forty Years and Some Recent Studies of Leonardo Bruni », *Journal of the History of Ideas*, V.56, N.2, pp. 309-338.

HARTSOCK, Nancy (1985), *Money, sex, and power : toward a feminist historical materialism*, Boston : Northeastern University Press.

HONIG, Bonny (1993), *Political theory and the displacement of politics*, London, Cornell University Press.

----- (1995), *Feminist interpretations of Hannah Arendt*, London, Pennsylvania State University Press.

HUSTON, Nancy (1995), *Pour un patriotisme de l'ambiguïté : Notes autours d'un voyage aux sources*, St-Laurent, Fides.

JARDINE, Lisa (2002), « Isotta Nogarola : Women Humanists – Education for What? », dans Findlen, Paula (dir.), *The Italian Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

JED, Stephanie H. (1991), « Chastity on the page : A feminist use of paleology », dans Migiel, Marilyn, Schiesari, Juliana (dir.), *Refiguring Women : Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*, New York, Cornell University Press.

KAPLAN, Laura Duhan (2003), « Three applications of Gadamer's hermeneutics : Philosophy, faith, feminism », dans Code, Lorraine (dir.) *Feminist interpretationss of Hans-Georg Gadamer*, University Park, Pennsylvania University Press.

KELLY, Joan (1984), « Did Women Have a Renaissance? », dans *Women, History and Theory : The Essays*, Chicago, University of Chicago Press.

KIRSHNER, Julius (2004), « Family and Marriage : a Socio-legal Perspective », dans Najemy, John M. (dir.), *Italy in the age of the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press.

KYMLICKA, Will (1999), « Le Féminisme », dans *Les théories de la justice*, Montréal : Boréal.

LAUTER, Paul (1991), *Canons and Contexts*, New York, Oxford University Press.

LEFORT, Claude (1986), *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard.

MACHIAVEL, Nicolas (1949), *Tutte Le Opere Di Niccolò Machiavellili*, Arnoldo Mondadori Editore.

----- (1952), « L'âne d'Or » (AO), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.

----- (1952), « L'art de la Guerre » (A), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.

----- (1952), « Capitoli » (C), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.

- (1952), « Clizia » (CL), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.
- (1952), « Les Discours sur la Première Décade de Tite-Live » (D), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.
- (1952), « Histoires Florentines » (H), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.
- (1952), « La Mandragore » (M), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.
- (1952), « Le Prince » (P), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.
- (1952), « La vie de Castruccio Castracani Da Lucca » (CC), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.
- (1952), « Proses » (PR), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard.

MACINTOSH, Donald (2004), « The modernity of Machiavelli », dans Falco, Maria J., (dir.), *Feminist interpretations of Niccolò Machiavelli*, University Press : The pennsylvania University Press.

MANSFIELD, Harvey (1996), *Machiavelli's Virtues*, Chicago : The University of Chicago Press.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1960), « Note sur Machiavel », dans *Signes*, Paris: Gallimard.

MIGIEL, Marilyn & SCHIESARI, Juliana (1991), « Introduction », dans Migiel, Marilyn, Schiesari, Juliana (dir), *Refiguring Women : Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*, New York, Cornell University Press.

MIGIEL, Marilyn (1991), « The dignity of Man : A Feminist Perspective », dans Migiel, Marilyn, Schiesari (prénom?) (dir), *Refiguring Women : Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*, New York, Cornell University Press.

MOLLER-OKIN, Susan (1979), *Women in western political thought*, Princeton, Princeton University Press.

MOUFFE, Chantal (1993), *The return of politics*, London, Verso.

MUIR, Edward (2002), « The Virgin on the Street Corner : The place of the Sacred in Italian Cities », dans Findlen, Paula (dir.), *The Italian Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

O'BRIEN, Mary (2004), « The root of the mandrake : Machiavelli and manliness », dans Falco, Maria J., (dir.), *Feminist interpretations of Niccolò Machiavelli*, University Press : The pennsylvania University Press.

OKIN, Moller, Susan (1979), *Women in western political thought*, Princeton, Princeton University Press.

PATEMAN, Carole (1989), *The Disorder of Women*, Standford : Stanford University Press.

PETERSON, David S. (2004), « Religion and the Church », dans Najemy, John M. (dir.), *Italy in the age of the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press.

PITKIN, Hanna Fenichel (1984), *Fortuna is a woman : gender and politics in the thought of Niccolò Machiavelli*, Berkeley, University of California Press.

PIZAN, Christine (1992), *The book of the city of ladies*, New York, QPB Classics.

PHILLIPS, Anne (2000), « Survey Article : Feminism and republicanism : Is this a plausible alliance? », *The Journal of Political Philosophy*, Vol. 8, No. 2.

POCOCK, John G. A. (1975), *The Machiavellian moment: Florentine political thought and the Atlantic republican tradition*, Princeton, Princeton University Press.

QUILLEN, Carol Everhart (2004), « Humanism and the Lure for Antiquity », dans Najemy, John M. (dir.), *Italy in the age of the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press.

ROCKE, Michael (2002), « Gender and Sexual Culture in Renaissance Italy », dans Findlen, Paula (dir.), *The Italian Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

ROWBOTHAN, Sheila (1973), *Woman's Consciousness, Man's World*, London.

RUGGIERO, Guido (1985), *The Boundaries of Eros: Sex Crime and Sexuality in Renaissance Venice, Machiavelli in love : Sex, Self, and Society in the Italian Renaissance*, New York, Oxford University Press.

----- (dir.) (2007A), *A Companion to the Worlds of the Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

----- (2007B), *Machiavelli in love : Sex, Self, and Society in the Italian Renaissance*, Baltimore, The John Hopkins University Press.

SAN JUAN, Rose Marie (2002), « The Court Lady's Dilemma : Isabella d'Este and Art Collecting in the Renaissance », dans Findlen, Paula (dir.), *The Italian Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

SAXONHOUSE, Arlene (1985), *Women in the history of political thought : Ancient Greece to Machiavelli*, New York, Praeger.

----- (1992), « Introduction – Public and Private : The Paradigm's Power », dans Garlick, Barbara, Sasanne Dixon et Allen, Pauline (dir.), *Stereotypes of Women of Power : Historical Perspectives and Revisionist view*, New-York : Greenwood Press.

SKINNER, Quentin (1981), *Machiavelli*, Oxford : Oxford University Press.

----- (1991), « Two Views of the Maintenance of Liberty », dans Philip Pettit (dir.) *Contemporary Political Theory*, Macmillan.

----- (2001), *Les fondements de la pensée politique moderne*, Paris : Albin Michel.

SNYDER, Claire (2004), « Machiavelli and the citizenship of civic practices », dans Falco, Maria J., (dir.), *Feminist interpretations of Niccolò Machiavelli*, University Press : The pennsylvania University Press.

STRAUSS, Leo (1982), *Pensée sur Machiavel*, Paris, Payot, 1982.

TOLMAN-CLARKE, Michelle (2005), « On the Woman Question in Machiavelli », *The Review of Politics*, vol.67, no2, 229-255.

TOMAS, Natalie R. (2003), *Medicis women : Gender and Power in Renaissance Florence*, Aldershot, Ashgate Publishing.

VATTER, Miguel (2003), « Althusser et Machiavel : La politique après la critique de Marx », *Multitudes*, vol.3, no.13.

WEAVER, Elissa B. (2007), « Gender », dans Ruggiero, Guido (dir.), *A Companion to the Worlds of the Renaissance*, Malden, Blackwell Publishing.

ZARKA, Yves-Charles (2001), « L'amour de la patrie chez Machiavel », *Figures du Pouvoir: Études de Philosophie Politique de Machiavel à Foucault*, Paris, PUF.

ANNEXE 1

GRILLE D'ANALYSE : LES PERSONNAGES MACHIAVÉLIENS

# Page :		Livre :		# Personnage :	
Nom,Prénom (occurrence)					
Source (P,D,A,HCC,CZ,MD, ,1,2,3,4,5,6,7),pages.					
<i>Fortuna</i>	Individuelle (sexe,âge,position sociale)				
	Collective (Institutions, conventions, histoire)				
	Particulière	Déclencheur: (néces,occas)			
		Interrupteur :			
<i>Action</i>	Non-virtù Proto-virtù (<i>Animo</i>) Virtù fondatrice Virtù re-fondatrice Virtù civique				
Fin : Intérêt, objectif poursuivis par l'acteur					
Conséquences : après action, ce qu'il en reste, ce qui institué, détruit, matérialisé					
Spectateurs (contemporains, non-contemporains; concitoyens, ennemis, artistes, historiens...)					
Type de personnage : VT, NVT, VA, NVA					

ANNEXE 2

LES PERSONNAGES MASCULINS

#	Nom	Texte/ pages	Années de vie*	Type	Détails
1	Acciaiuoli, Agnolo	H,1163; 1303; 1313	? à 1467	<i>Fuoruscito</i> ; intérêt personnel; conspirateur	Cosme a accepté qu'Allessandra Bardi quitte son fils avec sa dote; il conspire et est exilé; il tente de se réconcilier avec Piero de Médicis; il fait tout pour anéantir le crédit de Piero à Rome
2	Agathocle de Sicile	P,313;D,546	-361 à -289	Cruels par nécess.	Posséder des États; scélératesse; condition basse
3	Alberti, Benedetto Degli	H, (env)1105	1350-1400	Intérêt collectif; exilé	Amour de la patrie; vs factionnisme; les gv ont peur qu'il se lie au peuple pour devenir tyran; exilé
4	Albizzi, Rinaldo Degli	H,1126; 1166; 1180; 1225;1266 ; 1297	1370-1442	Intérêt personnel; <i>fuoruscito</i>	Utiliser les partis les uns contre les autres; ses qualités pas adaptées à époque corrompue;
5	Alboin	H,959-60	550-600	Aventurier cruel	Roi des Lombards; épouse la fille du roi tué et boit dans son crâne
6	Alcibiade	D,657	- 450 à 404	Intérêt personnel	Trop ambitieux
7	Annibal	P,340; A868; D,591; 665	-247 à -183	Cruels par nécess.	Unifie l'armée composée d'hommes de nations diverses; sème zizanie chez l'ennemi
8	Aruns	D,401	?	≠ déb. Légal	Pas d'institution pour punir légalement Lacumon, violeur de sa sœur. Pour se venger, il passe du côté des Gaulois
9	Baglioni, Giovampagolo	D,441	1475-1530	Intérêt personnel	Homme infâme, il ne daigne pas utiliser sa cruauté pour donner une leçon au pape Jules
10	Bardi, Piero	H,1042	1410-1445	Conjuré; intérêt collectif	Il ne peut souffrir la tyrannie d'un étranger
11	Bentivogli, Sante	H,1267	1445-1462	Intérêt collectif	Bien que Bologne est au pouvoir des rebelles, soutenus par Venise, il parvient à les chasser
12	Borgia, César	P,307-11	1475-1507	Aventurier cruel	Cruel, veut principauté, mais n'y parvient pas
13	Brutus	D,611;618	-85 à -42	Conjuré	Pour affranchir la patrie de 26César, il simule la folie
14	Camille	D,608;664;673	-446 à -365	Capitaine humain	Il rend les enfants qu'un méchant leur livre en otage

* Les dates sont approximatives et ne doivent servir qu'à titre indicatif. L'objectif n'est pas, de toute façon, de parvenir à l'exactitude, seulement, considérant la période historique très longue de laquelle Machiavel tire ses personnages, d'avoir une idée de l'époque durant laquelle ces personnages vécurent.

15	Canneschi	P,345	1400-1445	Conjuré	Conjurent contre Annibel Bentivoglio; tués par le peuple
16	Capitolinus, Manlius	D,402	-410 à -360	Intérêt personnel	Après avoir sauvé le Capitole, il est jaloux du renom de Fabius Camilius, qu'il calomnie
17	Capponi, Neri di Gino	H,1201; 1236; 1261; 1289	1400-1457	Intérêt collectif	Très populaire; fait ombrage à Cosme, balance son pouvoir; acquiert la popularité par voies légales
18	Caracalla, Antonin	P,348	188-217	Aventurier cruel	Homme de guerre cruel, fait tuer une bonne partie du peuple de Rome et d'Alexandrie; accule son entourage à la nécessité
19	Cariolan	D,651	-550 à -500	?, <i>Fuoruscito</i>	Exilé de Rome, il revient avec des troupes
20	Carmingnuola	H,1134	1386-1444	<i>Condottieri</i>	
21	Carridi, Maffeo da	H,1044	1350-1400	Intérêt collectif	Il est le médiateur entre les insurgés et le gouvernement; il négocie une trêve
22	Cassius	D,619	-100 à -42	Conjuré; intérêt collectif	Conspire contre César; délivrer la patrie de la servitude
23	Castracanni, Castruccio	H,1034	1281-1328	Aventurier cruel	S'empare de Lucques par ruse; revient et tue son protecteur
24	Chivizzano	H,1152	1386-1444	Conjuré	À Lucques, conspire avec succès contre le tyran Guinigi.
25	Ciarpellone	H,1232	?	<i>Condottieri</i>	
26	Cincinnatus, Quintus	D,676	?	Citoyen à la guerre	Pauvre; cultivateur; nommé dictateur, accomplit son rôle puis retourne à ses humbles occupations
27	Coclès, Haratius	D,440	-507 à ?	Citoyen à la guerre	Soutient seul l'ennemi
28	Cola	H,1334	1443-1488	Conspirateurs	Enseignant aux enfants de Mantoue, ils leur inculque la haine de l'asservissement à un Prince et l'amour de la liberté sous une république
30	D'Anghiari, Baldaccio	H,1237	1400-1441	Citoyen à la guerre	Parmi chefs d'armée de Florence, <i>virtù</i>
31	D'Appiano	D,621	1322-1398	Conjuré; intérêt personnel	Conspiration réussie contre Piero Gambarcorti qui lui avait tout appris
32	d'Athènes, Gauthier	H,1039; 1045; 1070	1270-1330	Aventurier cruel	Se fit déclarer souverain à vie; enleva les lois; viola les femmes
33	D'Orso	H,1391	?	Conjuré	Citoyen respecté à Forlì, il tue Girolamo
34	D'Uzzano, Niccolo	H,1111	1359-1431	Intérêt collectif	Discours contre la guerre; servir la grandeur de la république; dégoût pour moyens illégaux

35	Dante	H,1023;	1265-1321	Intérêt collectif; exilé	Força chefs des factions à déposer armes; exilé
36	Darius	D,624	-549 à -486	Conjuré	Pour reprendre le royaume des mains d'un moine rusée, il lance efficacement une conjuration
37	De Contugi, Giovanni	H,1140	1370-1442	Intérêt personnel	Alors que Giusto conquièrent l'indépendance de Volterra, il le combat pour redonner le pouvoir à Florence et ainsi se faire 1 ^{er} citoyen
38	Del Pino	H,1133	? à 1400	Intérêt personnel	Podestat de Galeata, il abandonne sa position sans opposition et fournit des conseils aux vainqueurs
39	Didius	A,822	133-193	Capitaine rusé	Enterre les victimes pendant la nuit pour paraître intouché par les frappes ennemies
40	Diogène	A,728	-412 à -323		Il se roule nu dans le sable; ses manières ne s'accordent pas avec les attentes de son temps
41	Diotisalvi	H,1302;1315	? à 1467	Intérêt personnel; <i>Fuoruscito</i>	Ami de Cosme; il donne des conseils empoisonnés à Piero; il excite Venise à attaquer Florence; convainc Strozzi de se joindre à eux
42	Donati, Corso	H,1021	1260-1308	Intérêt personnel et de factions	Prend toujours le parti du peuple; il est soupçonné d'aspirer à la tyrannie
43	Epaminondas	A,802	-418 à -362	Capitaine rusé	Soulève poussière pour effrayer ennemis
44	Fabius	A,825	-247 à -183	Fuyard <i>virtuoso</i>	Retarde et évite la bataille
45	Falère	D,664	-446 à -365	Intérêt personnel	Il livre à l'ennemi les enfants dont il est l'instituteur
46	Fermo, Olivetto da	P,314	1400-1460	Aventurier cruel	Tue son oncle pour conquérir Fermo; cruauté continuelle; échec
47	Fortebraccio, Niccolo	H,1141	1386-1444	<i>Condottieri</i>	
48	Fregoso, Ottaviano	D,583	1470-1524	Intérêt collectif	Le roi de France ayant fait construire à Gênes une forteresse formidable contre les révoltés, il en vient à bout et la Hdémolit
49	Fregoso, Pietro	H,1282	1400-1459	Intérêt personnel et de factions	Pour éviter que la faction adverse prenne le pouvoir, il donne l'État à pouvoir étranger (France)
50	Gianni, Astorre	H, 1145	1370-1442	Aventurier cruel	Pillage de Lucques; viol des femmes

51	Giordano, Compte	H,1008	1200-1264		Il soumit Florence, cassa les magistratures, détruisit institutions de liberté; les gibelins sont plus haïs qu'avant
52	Giovanadrea	H,1334	1465-1510	Conjuré	Dégoûté de Galéas par son professeur Cola et par ses agissements par rapport aux femmes, il complota contre lui.
53	Giusto	H,1139	1370-1430		Homme du peuple, juste, voulut expulser les gouverneurs de Florence et se faire Seigneur de Volterra
54	Guadagni	H,1159	1389-1464	Conjuré	Gonfalonier anti-Médicis; contre la monopolisation du pouvoir par Cosme
55	Gualandi, Antonio	H,1274	1460-1505	Intérêt collectif	Bien que jeune, il commande aux soldats et parvient à chasser les Napolitains et Gambacorti
56	Guicciardini, Luigi	H,1085	? à 1402	Intérêt collectif	Discours sur l'amour de la patrie et contre factions
57	Lando	H,1033	1300-1360		Désigné bourreau de Florence
58	Lando, Michele Di	H,1095; 1105	1343-1401	Intérêt collectif; exilé	Basse condition; rend possible une fin profitable pour tous à la révolte des <i>Ciompi</i> ; en 1381, réforme de l'État. La haute bourgeoisie et les guelfes au pouvoir. Di Lando exilé
59	Lorenzo, Nicolas de	H, (env.)993	1380-1430		Redonna à Rome son ancienne forme de régime mais manqua de courage
60	Machiavelli, Girolamo	H,1291-92	1420-1480	?, Fuoriscito	Banni de Florence par Pitti; il ne respecte pas le ban; il parcourt l'Italie pour exciter à attaquer Florence
61	Marc-Antoine	D,552	-83 à -30	Fuyard <i>virtuoso</i>	Se sauva <i>virtuosamente</i>
62	Marignolli, Guerriante	H,1094	1320-1400	Intérêt personnel	Pendant la révolte des <i>Ciompi</i> , il prend peur et quitte les délibér.
63	Maximin	P,348	270-313	Aventurier cruel	Cruel, l'Afrique, Rome puis toute l'Italie se rebellent contre lui
64	Médicis, Cosme de	H,1153; 1261; 1289; 1293-98; D,454	1389-1464	Puissants	Popularité par voies secrètes et légales; jeta les fondements de la grandeur de sa maison
65	Médicis, Giovanni De	H,1130; 1135	1360-1429	Intérêt collectif	Ami du peuple, il travaille à éteindre les sectes (factions) pour le bien de la patrie
66	Médicis, Laurent de	H,1305; H,1368	1449-1492	Puissants	Il se fit remarquer pour son talent au tournoi; vivacité d'esprit, profondeur de jugement
67	Medicis, Veri De		1359-1441	Intérêt collectif	Il aurait pu se faire Prince de Florence, mais tenta plutôt de négocier l'union

68	Melano, Biagio da	H,1133	? à 1400	Citoyen à la guerre	Défend château de Monte-Petroso; rend ses fils à l'ennemi mais préfère mourir que se rendre lui-même
69	Nandi	H,1330-31	1300-1360	Intérêt collectif	Dénonce la prise et le sac de Volterra comme désavantageux pour la patrie (Florence)
70	Nélémate	D,674	-325 à -275	Conjuré	Il fait jurer ses proches d'aller immédiatement tuer le tyran d'Aristotime
71	Olgiato, Girolamo	H,1334	1465-1510	Conjuré	Dégoûté de Galéas par son professeur Cola et par ses agissements par rapport aux femmes, il complotte contre lui.
72	Orlandini, Bartolomeo	H,1217;1238	1400-1441	Intérêt personnel	Couard dans la défense de Marradi; insulté là-dessus par Baldaccio D'Anghiari, il le supprime
73	Pape Jules	H,583	1443-1513	Aventurier cruel	Bâtie une forteresse du haut de laquelle on tue le peuple
74	Pausanias	D,594	-360 à -300	≠ déb. Légal	Quand Philippe de Macédoine offre une promotion à Attale qui l'a violé, il décide de tuer Philippe
75	Philippe de Macédoine	D,546;594; A,821	-382 à -336	Cruels par nécess.	Condition basse; inhumain
76	Piccinino, Japopo	H,1278; 1285; 1300	1407-1449	<i>Condotierri</i>	Change d'allégeance selon le cachet; n'a ni la <i>virtù</i> ni la <i>fortuna</i> de son père; intérêt personnel, il est tué par Sforza, <i>virtù</i> ?
77	Piccinino, Niccolò	H,1133-34; 1152; 1196; 1226; 1233; 1239	1386-1444	<i>Condotierri</i>	Change d'allégeance selon le cachet; perfide, ambitieux; menace Visconti pour obtenir Plaisance; <i>virtù</i> ? (1339)
78	Pitti, Luca	H,1291; 1303	1398-1472	Intérêt personnel et de factions	Rapace et violent, il procède à de nombreux exils; son gouvernement se rendit insupportable par ses violences
79	Porcari, Stefano	H,1271	1400-1460	Conjuré	Face à la corruption de Rome, il conjure en vue de ramener sa patrie aux mœurs antiques
80	Quintius, L.	D,674	?	Intérêt collectif	Le sénat veut prolonger son pouvoir, en dépit des lois. Il s'y refuse fermement pour conserver les bonnes institutions
81	Régulus, Attilus	A,733; D,610	? à -250	Citoyen à la guerre	Pauvre; cultivateur grand guerrier; amour de la patrie, pas du pillage et du viol
82	Savonarola	P,305; D,470	1452-1498		Il fonde un ordre nouveau, mais sans armes

83	Scipion	A,816; 873; P,340; D,411;447;665	-235 à -183	Capitaine humain	Doux; rendit à son père une belle jeune fille; conquiert ainsi le peuple d'Espagne
84	Sforza, Francesco	A,732; P,307; 355; H,1155; 1191; 1243; 1261; H,582.	1401- 1466	<i>Condotierri</i>	Bâtit forteresse; se bat contre son éventuel beau-père, change d'allégeance selon le cachet; conquiert Milan libre
85	Soderini, Niccolo	H,1303; 1315	1398- 1472	<i>Fuoruscito</i> Conjuré	Ayant échoué à imposer des réformes comme gonfalonier, il décide de tuer Piero; il excite Venise à attaquer Florence; convaint Strozzi de se joindre à eux
86	Soderini, Piero	D,489; 613	1452- 1522	Intérêt collectif	Souhaite l'affection du peuple; il ne se résout pas à immoler les nouveaux fils de Brutus
88	Stefano	H,1345	1462- 1495	Conjuré	Enseigne le latin à la fille de Iacopo Pazzi; est désigné pour assassiner Lorenzo de Médicis
89	Strozzi, Giovanni Francesco	1315	1430- 1490		Expulsé de Florence avec son père; riche marchand de Ferrare
90	Strozzi, Palla	H,1164	1372- 1462		Contre une action violente contre les partisans de Cosme
91	Sulpicius	A,819	-500 à ?	Capitaine rusé	Goujats montant des ânes pour tromper l'ennemi
92	Sylla	A,820	?	Capitaine rusé	Fait croire que les transfuges sont envoyés par lui
93	Thémisocle	D,602	-528 à -462	? <i>Fuoruscito</i>	Passe prêt de convaincre Darius d'envahir Athènes dont il fut exilé; s'empoisonna
94	Torquatus, Manlius	D,668	-320 à -288	Cruels par nécess.	Fait périr son fils pour obéissance des soldats; patriotisme
95	Ubaldo, Guido	D,583	1460- 1505	Intérêt collectif	Chassé par Borgia, il y revient et y fait raser les forteresses
96	Uberto, Farinata	H,1008-09	1398- 1472	Intérêt collectif	D'autres gibelins proposent de détruire Florence, inaccessible pour eux. Il s'y oppose féroce, par amour pour la patrie
97	Valori, Francesco	D,400	1439- 1498	Intérêt personnel	Florence n'a pas les institutions légales suffisantes pour réprimer cet ambitieux
98	Vicomercato, Gasparre	H,1264	1401- 1466	Intérêt personnel?	Il préfère la fin de la disette et l'asservissement à Sforza que la liberté de Milan
99	Visconi, Giovanni Galeazzo	D,547	1388- 1412	Aventurier cruel	Ruse pour enlever souveraineté à son oncle
100	Visconti, Carlo	H,1334	1465- 1510	Conjuré	Dégoûté de Galéas par son professeur Cola et par ses agissements par rapport aux femmes, il complotait contre lui.

101	Visconti, Filipo Maria	H,1126	1392-1447	<i>Condotierri</i>	
102	Viti, Bardo Alto	H,1318	1450-1522		Victoire du parti des Médicis; il punit sans mesure ses ennemis

ANNEXE 3

LES PERSONNAGES FÉMININS

#	Nom	Texte/pages	Années de vie*	Catég.	Histoire; particularités
1	Amalazonte	H,956	500-536	Au pv	Appelle un étranger pour régner avec elle; impopularité; est trahie
2	Bardi, Allessandra di	H,1303	1430-1470	Au pv	Divorce en reprenant sa dot pour se venger du mauvais traitement de son mari
3	Bentivoglio, Francesca Manfredi	H,1393	1478-1520	Au pv	Nature vicieuse? Conspire contre son mari en appelant étrangers (sa famille); elle finit par le tuer elle-même
4	Comtesse Mathilde	H,972	?	Au pv	Laisse ses États à l'Église
5	Constance	H,975	Autour de 1200	Convent	Fille de (Guillaume II)
6	D'Aghieri, Annalena	H,1238	1400-1441	Quasi conventionnelle	Épouse de Baldaccio, tué; elle fonde un monastère qui l'immortalise
7	Dame Donati	H,1003	?-1308	Convent	Mère de (sa fille qu'elle doit marier)
8	Epicharis	D,626	47-87	Au pv	Conspiratrice avec Pison; elle est dénoncée mais elle ni avec vigueur et ne dénonce personne
9	Eudoxie	H,952	422-462	Au pv	Appelle troupes étrangères contre son mari; conspire
10	Femme de Tarquins le Jeune	D,615	-555 à -515	Au pv	Conspire; convint son mari d'arracher le trône et la vie à son père
11	Jeanne	H,1409	1462-1515	Convent	Divorcée du (roi Louis XII)
12	Jeanne d'Arc	A,829	1412-1431	Au pv	Conseillère du roi de France; pucelle
13	Jeanne de Naples	H,989	1326-1382	Au pv	Appel à étranger; trahie, tue son mari
14	Jeanne II	P,326; A,732; H, 996-97	1373-1435	Au pv	Pouvoir d'un royaume puissant (Naples); négocie avec son nouveau mari de garder tout le pouvoir pour elle, mais le peuple le proclame leur roi; Sforza la trahit; elle doit appeler étrangers
15	Lucilla	D,629	165-205	Au pv	Conspiratrice; pour assassiner son frère, Commode, elle charge quelqu'un d'autre qui n'est pas à la hauteur

* Les dates sont approximatives et sont souvent celles de la vie de leur mari ou extrapolées de celles de leur père. L'objectif n'est pas, de toute façon, de parvenir à l'exactitude, seulement d'avoir une idée de l'époque durant laquelle ces femmes vécurent.

16	Lucrezia	D,617	-529 à -	Quasi conventionnelle	Se suicide pour venger son honneur perdu; coup d'envoi de la révolte contre les Tarquins
17	Madonna Carlotta	H,1406	?	Convent	Fille du (Roi Frédéric)
18	Madonna de Bourbon	H,1411	?	Convent	Mère de (sa fille à marier avec le futur roi)
19	Madonna Lucilla	H,1243	1425-1475	Convent	Mère de (F. Sforza)
20	Marianne	D, 503	-48 à -29	Convent	Tuée puis regrettée par Hérode, son mari
21	Martia	D,626	164-192	Au pv	Conspiratrice; avec d'autres, elle critique les actions personnelles et politiques de Commode; en apprenant qu'il planifie de les tuer, elle réagit vite et l'assassine la nuit même
22	Médicis, Bianca de	H,1341	1445-1488	Quasi conventionnelle	Monnaie d'échange; mariée par Cosme à un Pazzi pour rétablir la confiance. Le plan échoue; après la conspiration des pazzi, elle défend son mari contre une mort certaine
23	Mère d'Alex	P,348	- 280 à -235	Convent	Influence sur fils
24	Mère de Cariolan	D, 651	?	Convent	Influence sur fils (qu'elle convint de quitter Rome avec ses troupes)
25	Orsini, Clarice	H,1318	1453-1488	Convent	Épouse de (Lorenzo de Médicis)
26	Reine Tomyris	D,542	-550 à -500	Au pv	Guerrière, s'occupe de stratégie
27	Rosmunde	H,959	550-575	Au pv	Conspire contre son mari, un étranger; souhaite prendre le pouvoir
28	Savoie, Bona de	H,1358	1449-1503	Au pv	Conserve le pouvoir de son fils encore trop jeune; mauvais conseiller; trahie par étranger
29	Sémiramis	D,654	-2189	Au pv	Rusée, sa stratégie est démasquée par son ennemi; elle perd
30	Sforza, Bianca Visconti	H,1198; 1234 H,1335	1425-1468	Convent	Fille de (Visconti); future épouse de (F. Sforza); monnaie d'échange; Mère de Drusiana et de Galéas Sforza; influence sur fils; exilée et tuée par son fils
31	Sforza, Caterina	Déc,41;P,356; D,632-34; A, 878-79; H, 1319 (monnaie d'échange); 1392; 1409 (femme de Jean de Médicis)	1463-1509	Au pv	Elle mérite sa gloire; cruelle, appel à l'ennemi, trompe les conjurés; se remarie; guerre?

32	Sforza, Drusiana	H,1301	1436-1474	Convent	Fille de (F. Sforza); promise à Piccinino; monnaie d'échange, diversion
33	Sœur d'Horace	D, 436	-65 à -15	Convent	Tuée par son frère pour avoir pleuré son mari mort
34	Sœur de Baglioni	D, 442-43	1470-1520	Convent	Agressée par son frère
35	Sophie	H,958	520-578	Au pv	Conseille son mari; change la forme de l'Italie et favorise son envahissement par les Lombards; en plus de le dénuder de son pouvoir, elle injurie Narsès (cruauté; exclusion de la participation)
36	Veuve de Roberto	H,1377	1455-1505	Au pv	Régence de son fils; Florence défend son règne
37	Virginie	D, 471	40-64	Convent	Elevée par Appius; son père le tue pour sauver son honneur